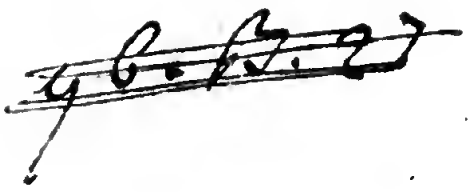
BIBLIOTECA NAZ.
142
B
27
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EMAN. F III
142
B
27
NAPOLI



INSTRUCTION
SUR
L'HISTOIRE
DE FRANCE
ET SUR
L'HISTOIRE ROMAINE.

INSTRUCTION
SUR
L'HISTOIRE
DE FRANCE
ET SUR
L'HISTOIRE ROMAINE,

Suivie d'un Abrégé de la Géographie, avec la division de la France par préfectures et sous-préfectures; d'un Abrégé de l'Histoire Poétique; d'un Abrégé des Métamorphoses d'Ovide, et d'un Recueil de Proverbes, Sentences, bons Mots et Pensées choisies,

PAR LE RAGOIS.

NOUVELLE ÉDITION, ornée des portraits des soixante-huit rois de France, gravés d'après les médailles, par Varin; et augmentée d'un précis de l'Histoire de la Révolution jusqu'à l'armistice conclue après la célèbre bataille de Maringo.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez HENRI TARDIEU, libraire, rue des Mathurins, N°. 331.

AN IX.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E.III NAPOLI

INSTRUCTION
SUR
L'HISTOIRE
DE FRANCE,
PAR DEMANDES ET PAR RÉPONSES.

LOUIS XVI,
LXVII. et dernier ROI DE FRANCE.

XVIII. siecle. 1774.

Sais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages ?
Cette mer où tu cours est célèbre en naufrages.

D. QUI fut le successeur de Louis XV?
R. Le duc de Berry, dauphin, époux de Marie-

Antoinette d'Autriche, petit-fils de Louis XV, monta sur le trône, le 10 mai 1774, jour de la mort de Louis XV, et fut appelé Louis XVI.

D. Qu'arriva-t-il ensuite ?

R. Mesdames Adélaïde, Victoire et Sophie, sœurs de Louis XV, furent attaquées de la petite vérole dont elles avaient pris le germe en lui rendant les devoirs de la piété fraternelle. Le roi et ses deux frères furent inoculés.

D. Quelles actions remarquables fit le roi après son avénement au trône ?

R. Le 5 juin, le roi promit par un édit, au parlement qui était venu lui rendre hommage au château de la Muette, de faire remise du droit de *joyeux avénement*, et de payer les dettes de ses prédécesseurs ; il fit distribuer aux pauvres de Paris une somme considérable d'argent par leurs curés.

D. N'y eut-il point un traité de paix, cette même année, fait entre la Russie et la Porte Ottomane ?

R. Ce traité fut conclu au camp de Chiucive-Kainorgi, entre le maréchal Romanzow et le grand-visir Mousson-Zade Mehemet Pacha, le 21 juillet 1774. Cet acte fut peu après confirmé à Constantinople.

D. Quelles furent les conditions de ce traité de paix ?

R. Elles furent toutes à l'avantage de l'impératrice de Russie, elle se fit assurer l'indépendance de la Crimée et de tous les Tartares et la possession de plusieurs ports et villes sur la Mer-Noire ainsi que la liberté de la navigation sur cette mer et la Mer-Blanche.

D. Que fit Louis XVI touchant le commerce des grains ?

R. Le 13 septembre, il rendit un arrêt du Conseil d'Etat, par lequel il établit la liberté du commerce

des grains dans toute l'étendue du royaume, se réservant le droit de la vente chez l'étranger lorsque les circonstances seraient plus favorables.

D. N'arriva-t-il rien de remarquable dans l'ordre ecclésiastique?

R. Le pape Clément XIV mourut à Rome le 22 septembre, âgé de soixante-neuf ans, après avoir occupé le saint siège pendant cinq ans; il était né à Rimini, le 31 octobre 1705.

D. Que fit Louis XVI, le 12 novembre de la même année?

R. Il rétablit dans leurs fonctions les magistrats qui composaient le parlement de Paris en 1771. Le même changement se fit, cette année et la suivante, dans les parlemens de province et dans les autres grands corps de la magistrature.

1775.

D. Que se fit-il dans l'ordre ecclésiastique au commencement de 1775?

R. Le 15 février le cardinal Jean-Ange Braschi fut élevé sur le saint siège; ce nouveau pape prit le nom de Pie VI, et fut couronné le 22 du même mois avec les cérémonies ordinaires.

D. Le peuple ne se porta-t-il pas à quelques excès?

R. Oui, il se révolta à cause de la cherté du bled; le roi tint à cet effet son lit de justice à Versailles, le 5 mai, et fit enregistrer une déclaration, portant attribution aux prevôts des maréchaux de France des excès qui se commettraient par des brigands apostés pour détruire les bleds et les moulins; il fit publier un ban le 11, par lequel il fesait grâce à tous ceux qui n'étaient point les instigateurs de cette sédition.

D. Qu'arriva-t il à la famille royale en 1775?

R. Le 27 mai, madame Louise-Elisabeth de Bour-

bon-Condé, douairière de Louis-Armand-Condé, mourut âgée de quatre vingt-un ans, six mois, cinq jours. Le 3 juillet, à sept heures un quart du soir, madame la duchesse de Chartres accoucha d'un prince qu'on nomma duc de Montpensier. Le 13 juillet, à midi, Louis-Charles de Bourbon, comte d'Eu, mourut, âgé de soixante-treize ans, neuf mois. Le 6 août, madame la comtesse d'Artois accoucha d'un prince, que le roi nomma duc d'Angoulême.

D. Quand le roi fut-il sacré ?

R. Il fut sacré et couronné à Rheims, le 11 juin, par M. de la Roche-Aimon, archevêque de cette ville, en présence de toute la Cour.

D. Ne se fit-il pas quelqu'alliance à la Cour en 1775?

R. Le contrat de mariage de madame Clotide, sœur du roi, avec le prince de Piémont, roi de Sardaigne, fut signé à Versailles le 6 août; cette princesse partit le 27 du même mois pour se rendre à Chambéry, et delà à Turin.

1776.

D. Qu'arriva-t-il de remarquable dans la famille de Louis XVI, en 1776 ?

R. Le 5 août, à une heure du matin, madame la comtesse d'Artois accoucha d'une princesse que le roi nomma *Mademoiselle.* Le 2 août, à quatre heures et demie après midi, mourut Louis-François de Bourbon, prince de Conti, grand prieur de France et généralissime des troupes du roi, âgé de cinquante-huit ans, onze mois, cinq jours.

D. Le roi ne fit-il pas quelques changemens dans sa maison ?

R. Le 15 décembre le roi rendit cinq ordonnances militaires, la première ayant pour objet la nouvelle formation des gardes du corps dont les sixièmes bri-

gades des quatre compagnies furent réformées ; la deuxième supprima les deux compagnies des mousquetaires de sa garde ; la troisième réduisit les deux compagnies de gendarmes et de chevaux légers de sa garde à quarante-quatre hommes chacune ; la quatrième reforma la quatrième compagnie des grenadiers à cheval ; la cinquième supprima quarante-huit régimens provinciaux et douze régimens de grenadiers royaux.

D. Quel acte de bienfesance fit le roi cette année ?

R. Il donna 25,000 livres pour subvenir aux besoins des pauvres de la Franche-Comté, en les employant à des travaux publics.

D. Par quel motif le roi réduisit-il sa maison ?

R. Il eut en vue d'apporter plus d'économie dans les finances, et par là de se procurer les moyens de soutenir la guerre en Amérique contre les Anglais, et de créer une marine imposante, sans cependant mettre un seul impôt.

D. Louis XVI ne fonda-t-il pas quelques établissemens ?

R. Il établit une société de médecine à Paris, dont les membres devaient correspondre avec tous les médecins, tant français qu'étrangers, pour augmenter les progrès de cette science.

Il fonda plusieurs hospices de charité, où les pauvres malades sont reçus et traités *gratis ;* il fit faire des changemens dans l'Hôtel-Dieu de Paris, pour remédier à des inconvéniens nuisibles aux malades ; il fit distribuer annuellement, par paroisses, des sommes d'argent pour le soulagement des pauvres ; il fit aussi construire de nouvelles prisons, afin qu'on n'enfermât pas sous la même clef le malheureux détenu pour dette et le criminel ; enfin il abolit la question préparatoire qu'on donnait aux accusés de crimes pour les leur faire avouer.

1777.

D. Qu'arriva-t-il en 1777 ?

R. Le roi fit enregistrer un édit au parlement de Paris, portant création d'une loterie en rentes viagères et perpétuelles, au capital de 24 millions; dans le même tems il établit le Mont-de-Piété à Paris.

D. Ne vint-il pas à Paris quelque prince étranger?

R. L'empereur, sous le nom de Falkenstein, y arriva le 18 mars; il séjourna dans cette capitale jusqu'au 30, et retourna dans ses états après avoir visité les principales villes de France.

D. N'y eut-il pas quelqu'incendie remarquable?

R. Le 23 septembre, à la foire Saint-Ovide, place Louis XV, à Paris, où les boutiques n'étaient que de bois peints, trente-cinq d'entre elles brulèrent en douze minutes.

1778.

D. Quel ambassadeur vint à Paris cette année?

R. Le 22 janvier, Sedi-Tahar, ambassadeur du roi de Maroc, arriva à Paris pour féliciter le roi France sur son avénement au trône.

D. Quels hommes célèbres moururent cette année?

R. Voltaire mourut à Paris, le 30 mai, âgé de 84 ans, et J. J. Rousseau mourut à Ermenonville, le 2 juillet, âgé de 66 ans. Ces deux hommes n'ont pas peu contribué à propager en France les lumières de la philosophie.

D. La reine n'eut-elle point d'enfant?

R. Le 29 décembre 1778, elle accoucha de madame royale *Marie-Thérèse-Charlotte de France.* On fit des fêtes magnifiques en réjouissance.

D. La guerre ne fut-elle pas déclarée sur mer?

R. Le 10 juillet, on publia la déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre. Les Anglais, enivrés de leurs précédens succès, affectaient de vouloir se

rendre maîtres de l'empire des mers ; ils rançonnaient et visitaient les vaisseaux français, ce qui nuisait infiniment à notre commerce ; les colonies, en Amérique, eurent aussi à souffrir de leurs vexations et s'adressèrent à Louis XVI, pour lui demander son appui. Treize provinces, sous le nom des *Etats-Unis*, se liguèrent pour secouer le joug et se rendre indépendantes: le 20 mars le roi conclut avec elles un traité d'amitié et de commerce ; alors les Anglais ne gardèrent plus aucune mesure, et la guerre s'entama.

D. Quels préparatifs fit le roi pour cette guerre ?

R. L'ayant prévue, il avait élevé une marine capable d'en imposer aux Anglais ; pour les occuper sur plusieurs points, il leur fit craindre une descente dans leur île, en garnissant les frontières depuis Dunkerque jusqu'à Nantes.

Il y avait aussi une flotte composée de vaisseaux Français et Espagnols, qui croisait dans la Manche : par ce moyen, il avait la facilité d'envoyer des forces en Amérique, étant secondé par l'Espagne, son alliée.

D. Les Etats-Unis ne firent-ils rien de leur côté ?

R. Ils combattirent courageusement pour leur liberté, et firent les plus grands efforts pour la conquérir ; ils avaient à leur tête le célèbre Washington, et le marquis de la Fayette, qui était parti de France pour aller se signaler en Amérique.

1779.

D. Qu'arriva-t-il de remarquable cette année ?

R. Le combat d'Ouessant, donné le 27 juillet, où le comte d'Orvilliers, commandant la flotte française, força la flotte anglaise, commandée par l'amiral Keppel, à rentrer dans ses ports ; la prise de Minorque par les Français, et le siége de Gibraltar : cette place ne fut cependant pas prise dans ces divers combats ; mais les Français y eurent presque toujours l'avantage.

D. N'arriva-t-il pas d'événement remarquable en Italie ?

R. Le 8 août, la ville de Naples fut témoin d'une des plus fortes irruptions du mont Vésuve, dont il ait jamais été fait mention. En vingt-cinq minutes, la ville d'Ottajana fut réduite en cendres, et la plaine fertile de Cacis-Bella transformée en un amas de pierres et de matières sulfureuses.

D. La navigation ne fit-elle pas une perte considérable ?

R. Le célèbre capitaine Cook, en cherchant un passage pour faire voile vers la Chine, par le Nord de l'Europe et de l'Asie, fut assassiné par les sauvages de l'île d'Owhi-hée, qu'il avait découverte en 1778.

D. Pendant la guerre contre les Anglais, le sort des armes fut-il toujours favorable aux Français ?

R. Non, les Anglais prirent Pondichéry et quelques autres possessions françaises ; tous les comptoirs des Français au Bengale se rendirent presque sans résistance. Mahé fut pris, et alors on ne vit plus le pavillon de France arboré en aucun endroit de l'Inde.

D. Les Français ne firent-ils pas quelques expéditions en Afrique ?

R. Ils s'étaient emparé, aux mois de janvier et de février, des établissemens du Sénégal, que la France avait cédés à l'Angleterre, par le traité de paix de 1763. Les forts de Bense et James s'étant rendus, ils devinrent maîtres de vingt-deux navires estimés sept à huit millions.

D. Que se passa-t-il en Amérique vers ce tems-là ?

R. Le 2 septembre, la flotte française mouilla à la pointe de l'île de Tibée ; les vents brisèrent le gouvernail de cinq vaisseaux, et retardèrent le débarquement des troupes. Le général anglais Prévôt eut le

tems de recevoir un renfort de mille hommes dans Savanah ; sa garnison était plus nombreuse que l'armée qui venait l'assiéger, forte de 2,800 français, commandés par l'amiral d'Estaing, et de 2,000 Américains, aux ordres du général Lincoln. Ils tentèrent d'emporter la place par un assaut général, le 9 octobre ; l'attaque fut vigoureuse, et la résistance opiniâtre : le feu des assiégés contraignit les assiégeans à faire retraite ; l'amiral d'Estaing fut blessé dans cette affaire.

D. La flotte française ne procura-t-elle aucun avantage ?

R. Le général Clinton, alarmé dans New-Yorck de l'approche de l'escadre française, fit évacuer Rhode-Island avec tant de précipitation, que la garnison en se retirant vers New-Yorck, n'eut pas le tems de faire sauter les fortifications de New-Port, qu'elle quittait. Les Anglais y laissèrent leur grosse artillerie et des munitions considérables ; les Américains prirent possession de cette place et des autres postes fortifiés ; ils y arborèrent le pavillon britannique, en sorte que les vaisseaux anglais vinrent s'y faire prendre, ignorant que les Américains en étaient devenus maîtres. L'amiral d'Estaing revint en Europe.

1780.

D. Qui remplaça le comte d'Estaing ?

R. Ce fut l'amiral de Guichen ; il éloigna l'amiral anglais Rodney par deux combats, et devint maître de la mer ; il rompit toutes les mesures de commerce des Anglais, en s'emparant de tous leurs vaisseaux marchands.

D. Qu'arriva-t-il encore cette même année ?

R. Le marquis de Bouillé se rendit maître de Tabago, et l'amiral Rodney n'osa s'y opposer. L'amiral Guichen, après avoir mis en sûreté les îles françaises,

ramena la flotte marchande des Antilles ; en revenant, il rencontra, vers le cap Saint-Vincent, un riche convoi anglais sorti de Portsmouth, le 18 juillet ; ce convoi se rendit : la perte pour les Anglais fut de 50 voiles, y compris les chargemens estimés à près de 48 millions, et de 3,000 prisonniers.

1781.

D. Quel avantage eut la France en 1781 ?

R. Depuis le commencement de la guerre, la France semblait avoir entièrement abandonné les Indes Orientales aux Anglais ; d'Orves, amiral français, avait été témoin de la perte de Pondichéry, de Chandernagor et de Mahé ; il s'était retiré à l'île de France, en attendant que la France lui fît passer des secours. On lui envoya des troupes commandées par le Bailly de Suffrein. Cette escadre rencontra, vers les îles du Cap Verd, l'escadre anglaise, qui fut si maltraitée dans le combat, qu'elle employa seize jours à réparer ses vaisseaux dans la rade de Praya. L'escadre française continua sa route vers le cap de Bonne-Espérance.

D. Continuez de nous dire les événemens de la guerre pendant cette année ?

R. Le comte de Grasse ayant rencontré les flottes réunies de l'amiral Hood et de l'amiral Graves, les combattit et les força de faire retraite avec cinq vaisseaux très-maltraités. Cet avantage facilita la prise de New-Yorck, et le marquis de Bouillé prit l'île de Saint-Eustache : cette île, l'entrepôt du commerce des Hollandais aux Antilles, avait été conquise par Rodney qui y avait fait des prises considérables, dont il ne profita pas, parce qu'en les ramenant en Europe, elles tombèrent au pouvoir de Lamothe-Piquet, amiral français.

Cette campagne fut la plus désastreuse de toute cette guerre pour les Anglais.

D. Qu'arriva-t-il de remarquable en France vers le même tems ?

R. La reine accoucha le 22 octobre, de Louis-Joseph-Xavier-François, qui fut dauphin : on fit de grandes réjouissances par toute la France.

D. N'arriva-t-il pas cette année quelques grands incendies en Europe ?

R. Le theâtre de l'Opéra, qui était situé au Palais-Royal, à Paris, devint la proie des flammes, le 8 juin.

Celui de Torré-Dinona, à Rome, avait été incendié le 29 janvier de la même année.

1782.

D. Qu'arriva-t-il en 1782 ?

R. Le 25 février, la petite ville d'Ortonna, dans l'Abbruse ultérieure, et son territoire, s'enfoncèrent rapidement dans la mer ; une vaste colline s'étant abaissée, et fesant place à la mer, explique suffisamment au naturaliste comment les changemens incompréhensibles ont pu s'opérer successivement sur le globe terrestre, par l'effet des différentes convulsions de la nature.

Le 3 mars 1782, mourut madame Sophie de France, tante du roi.

Le 18 mai, le grand duc et la grande duchesse de Russie arrivèrent à Paris ; on fit des fêtes superbes pour le recevoir.

D. Que se passait-il aux Indes occidentales ?

R. Les cours de France et d'Espagne, fatiguées de la longueur de la guerre, résolurent de frapper des coups combinés, afin de procurer une paix générale ou d'ébranler les bases du commerce britannique dans les deux Indes. Le 12 avril, les Français

ayant dessein de se rendre à Saint-Domingue, furent obligés d'accepter un combat contre les Anglais qu'ils auraient dû essentiellement éviter : les Anglais s'emparèrent du *Glorieux*, de *l'Ardent*, du *César*, de *l'Hector* et de *la Ville de Paris*, qui fut si maltraitée, qu'après un combat de douze heures, elle coula bas. L'amiral Grasse, qui commandait l'escadre française, fut fait prisonnier. Malgré cette victoire complète, les Anglais se trouvaient tellement épuisés, qu'ils étaient hors d'état de continuer la guerre.

D. La guerre continua-t-elle encore long-tems entre les Etats-Unis d'Amérique et les Anglais ?

R. L'Angleterre n'ayant pu réduire les États-Unis sous sa dépendance, et ayant renoncé à toutes propriétés dans lesdits états, après avoir statué sur leurs possessions, conclut un traité qui fut signé à Versailles, le 30 novembre 1782 ; mais qui ne devait être exécuté qu'au moment de la paix entre la France et l'Angleterre.

1783.

D. La guerre continua-t-elle toujours entre la France et l'Angleterre ?

R. On ne se battit plus en Amérique ; mais on continua de guerroyer aux Indes orientales : la France éprouva dans cette partie du monde la perte de toutes ses possessions. La paix fut alors conclue entre la France, l'Espagne et l'Angleterre ; on la signa à Versailles, le 3 septembre 1783.

D. Que se passa-t-il en Europe pendant la fin de la guerre ?

R. Le 8 février, un affreux tremblement de terre bouleversa l'île de Sicile et la Calabre ; cette terrible secousse dura, en plusieurs reprises, jusqu'à la fin de mai. Des villes furent renversées de fond en comble, des rivières se perdirent dans la terre, le

cours de quelques autres changea, des montagnes s'écroulèrent, et des plaines devinrent des coteaux; une grande quantité d'habitans furent ensevelis dans des abîmes, et ceux qui échappèrent à ce désastre ne reconnurent plus leur propre patrie. Un pareil tremblement avait désolé la Sicile un siècle auparavant.

D. Ne fit-on pas cette année quelque découverte intéressante pour les sciences?

R. On trouva l'art de naviguer dans les airs par le moyen d'une petite nacelle adaptée sous un globe de taffetas rempli de fumée ou d'air inflmamable; la première expérience en fut faite à Paris, dans le jardin des Tuileries, par *Charles* et *Robert*, le 21 novembre 1783, en présence d'une foule immense. Ce globe ou aérostat était fait en taffetas; il avait quarante pieds de diamètre, et était rempli d'air inflammable; un vaste filet couvrait ce globe, et enlevait une nacelle élégante, dans laquelle étaient placés les deux voyageurs.

D. Le roi ne perdit-il pas une de ses nièces cette année?

R. Le 5 décembre, Mademoiselle mourut, âgée de sept ans et trois mois.

1784 et 1785.

D. Qu'arriva-t-il à la cour en 1784?

R. Le 27 mars, la reine accoucha d'un fils, qui fut nommé Louis-Charles, duc de Normandie.

D. Quelle était la position de la France en 1784 et 1785?

R. Le crédit public, qui se trouvait affaibli par la guerre, se releva de plus en plus; l'abondance du numéraire, un ordre invariable établi dans les paiemens, enfin la création d'une caisse d'amortissement ramenèrent la confiance.

D. Ne fit-on pas quelques emprunts ?

R. On ouvrit deux emprunts publics, qui, avec les revenus ordinaires, servirent à payer exactement les dettes de l'état, et à soutenir le commerce, branche si précieuse pour la richesse d'une nation.

1786.

D. Ne construisit-on pas quelque forte place cette année ?

R. Depuis long-tems on avait senti la nécessité d'avoir dans la Manche un port qui fût capable de recevoir des flottes, et où il y eût un bassin propre à leur construction ; d'après les avis de plusieurs ingénieurs, le roi se détermina à faire construire le port de Cherbourg ; il se rendit dans cette ville le 22 juin, et vit placer un des cônes destinés à fermer l'entrée de cette rade, qui est à présent à l'abri des tentatives de l'ennemi, par les deux forts qu'on y a construits.

D. Quelle personne remarquable en Europe mourut cette année ?

R. Le 17 août, le roi de Prusse, Frédéric II, mourut à Postdam.

D. N'y eut-il pas cette année un célèbre procès où la reine fut compromise ?

R. Oui, et c'est en partie ce qui commença à la flétrir dans l'esprit public, quoiqu'il n'ait point été prouvé qu'elle ait trempé dans cette affaire ; la comtesse de Lamothe-Valois, femme intrigante et entremetteuse, fit entendre au cardinal de Rohan que la reine desirait se procurer le collier de diamans qui avait été préparé pour *Manon Dubarri*, maîtresse de Louis XV, et qui était resté entre les mains des joailliers ; le cardinal de Rohan l'acheta 1,600,000 livres, payables en plusieurs paiemens ; madame Lamothe se chargea de le remettre à la reine, qui de-

vait faire passer les fonds pour les époques des paiemens, ce qui n'arriva point. Le cardinal de Rohan engagea les joailliers à écrire à la reine, remarquant bien qu'elle ne l'avait jamais porté.

Quelques jours après, le cardinal fut arrêté à Versailles et conduit à la Bastille : madame Lamothe fut aussi arrêtée, ainsi que plusieurs personnes impliquées dans cette affaire ; la reine déclara qu'elle n'avait jamais eu connaissance de cela, que par la lettre des joailliers : le procès fut instruit au parlement de Paris ; on découvrit que le mari de l'entremetteuse avait vendu des parties séparées de ces diamans à Londres : madame Lamothe assura qu'ils lui avaient été donnés par la reine à titre de gratification. Enfin, par arrêt du 30 mai 1786, le cardinal fut déchargé de toute accusation, et la comtesse de Lamothe fut fouettée et marquée, et enfermée pour sa vie à l'hôpital de la Salpêtrière.

1787.

D. En quel état étaient les finances en 1787 ?

R. Dans l'espace de quatre ans, plusieurs ministres s'étaient succédés dans l'administration des finances, et avaient laissé accroître le déficit, quoiqu'ils eussent augmenté les impôts de plus de 100 millions, qui s'élevaient alors à 560 millions ; mais la dépense excédait encore, à la fin de 1787, de 110 millions ; on ne trouva plus à emprunter, et les ministres furent convaincus que la chute du gouvernement n'était évitable qu'en mettant un nouvel impôt.

D. Que fit le roi dans cette circonstance ?

R. Il se détermina à convoquer une assemblée des notables du royaume, dont la première assemblée eut lieu à Versailles le 22 février, et finit le 25 mai suivant ; les notables, après avoir constaté un déficit de 140 millions, se séparèrent sans avoir rien fait.

Cette assemblée était composée de 136 membres, et n'avait pas eu lieu depuis 1626.

1788.

D. Quels impôts le roi proposa-t-il par un édit de son conseil d'état?

R. Ceux du timbre et de la subvention territoriale; mais le parlement de Paris rejeta cet édit, et déclara que le droit d'établir de nouveaux impôts n'appartenait qu'aux états-généraux; ayant refusé d'enregistrer ces impôts, montant à 420 millions, le roi l'exila à *Troyes*; le parlement ayant promis d'enregistrer l'emprunt, fut rappelé à Paris: le duc d'Orléans ayant protesté contre l'édit, fut exilé à *Villers-Coterêts*, et les parlemens redemandèrent sa liberté.

D. N'arriva-t-il pas quelque changement dans le ministère?

R. Brienne, ministre des finances, s'étant démis de sa place, engagea le roi à rendre à Necker le ministère des finances; il trouva le crédit public dans un état déplorable, et détermina le roi à convoquer les états-généraux; pour régler le mode de la convocation, on assembla de nouveau les notables. Cette assemblée, composée presqu'entièrement de privilégiés, rejeta, malgré tout ce que Necker lui fit observer, la double représentation du tiers-état, qui devait être pour contre-balancer le vœu des ordres de la noblesse et du clergé: un arrêt du parlement et une assemblée des pairs, tenue le 20 décembre, ayant déclaré que les états-généraux devaient être composés de la même manière qu'en 1614, les notables furent congédiés.

D. Que fit alors Necker, relativement aux états-généraux?

R. Par un arrêt du conseil, du 27 décembre, il fit décider la double représentation du tiers-état: quant

à la question de savoir si on délibérerait par têtes ou par ordres, elle fut renvoyée à l'assemblée des états-généraux, convoquée pour la fin d'avril 1789.

1789.

D. Que fit Louis XVI au commencement de cette année?

R. Craignant que le voisinage de Paris ne donnât beaucoup d'influence à la chambre du tiers-état, il fit avancer des forces militaires assez considérables autour de Paris: de-là vint le pillage de la manufacture de Réveillon, au faubourg Saint-Antoine, dont les résultats coûtèrent la vie à plus de 600 individus; cette émeute eut lieu dans le courant du mois de mars.

D. Quel jour les états-généraux tinrent-ils leur première séance?

R. Elle eut lieu à Versailles le 5 mai, dans la salle des Menus-Plaisirs, et était composée de 1145 membres, dont 270 représentaient la noblesse; 291 représentaient le clergé, et 584 représentaient les citoyens qu'on avait désignés sous le titre de tiers-état.

Louis XVI prononça, dans cette assemblée, un discours qui annonçait des dispositions bienfaisantes, et M. Necker rendit compte des revenus et des dépenses de l'état; les revenus se trouvaient monter à 475,294,000 livres, et les dépenses étant de 531,294,000 livres, surpassaient les revenus annuels de 56,150,000 livres.

D. Qu'arriva-t-il dans les séances suivantes?

R. La mésintelligence se mit dans l'assemblée, relativement au vote par ordre ou par tête, et pour la vérification des pouvoirs en commun. Le 6 mai, scission entre les trois ordres; le 17 juin, les députés du tiers-état se constituent en assemblée nationale; le 20, la salle est fermée par ordre du roi, en attendant une séance royale, proclamée par des hérauts

d'armes; les députés du tiers-état, inquiets, se réunissent dans un jeu de paume, à Versailles, où ils tiennent leur séance, présidés par Bailly : chacun y prononce le serment de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France. Le 22, la majorité du clergé et plusieurs membres de la noblesse, dont était le duc d'Orléans, se réunissent aux députés du tiers-état, et s'assemblent dans l'église Saint-Louis pour y délibérer. Le 23, séance royale; le roi termina cette séance en ordonnant aux députés de se séparer sur-le-champ, et de se rendre le lendemain dans la chambre affectée à chaque ordre, pour y reprendre leurs séances. Les députés des communes étant restés dans la salle, le roi leur envoya le grand-maître des cérémonies, qui, s'adressant au président, lui dit : « M. vous connaissez les intentions du roi. » Le président lui répondit : *Les représentans du peuple ne reçoivent les ordres de personne*; que du reste il va prendre ceux de l'assemblée. Alors Mirabeau, prévenant la délibération, lui adressa ces paroles : *Allez dire à ceux qui vous envoyent, que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous ne quitterons nos places que par la force des bayonnettes.*

D. Qu'arriva-t-il après cette séance?

R. Le 27, les trois ordres se réunirent totalement dans la salle commune de leurs séances; le 30, tous les pouvoirs furent réunis.

Le 12 juillet, l'exil de M. Necker et le renvoi de trois autres ministres, qui avaient la confiance publique, excitèrent une grande fermentation. Le 14, le tocsin sonne, et la générale bat dans Paris; les citoyens réunis dans les assemblées de districts s'arment : dirigés par les Gardes-Françaises, ils investissent l'hôtel des Invalides, enlèvent les canons, se saisissent des armes qui sont dans les dépôts, et prennent le fort

de la Bastille d'assaut, Le gouverneur de cette place, nommé Delaunai; Flesselle, prevôt des marchands; Foulon, désigné pour être ministre des Finances, et Berthier, intendant de Paris, sont tués par la multitidude. On nomme Bailly maire de la ville, et Lafayette commandant de la garde bourgeoise de Paris, qu'on commence à organiser ce jour-là.

D. Qu'arriva-t-il ensuite?

R. Le 15 juillet, le roi donna sa sanction à la dénomination *d'assemblée nationale*, qui fit cesser celle d'*états-généraux*. Aussi-tôt que ces nouvelles se répandirent, tous les habitans des provinces, à l'exemple des Parisiens, prirent les armes et se formèrent en bataillons de gardes nationales.

D. Que fit alors Louis XVI?

R. Il fit éloigner les troupes qui étaient autour de Paris, et se rendit dans cette ville le 17, où il annonça qu'il voulait que désormais il s'ouvrît une communication libre entre lui et les députés du peuple: ce qui rétablit entièrement le calme dans Paris.

Le 20 août, la déclaration des Droits de l'homme et du citoyen fut décrétée.

Le 9 septembre, l'assemblée nationale se déclara permanente, et décréta le 10 qu'elle ne formerait plus qu'une seule chambre.

D. Quels sont les autres évènémens qui ont terminé l'année 1789?

R. Voici les plus remarquables:

Le 5 octobre 1789, la disette augmentant tous les jours dans la ville de Paris, et le bruit s'étant répandu (ce qui n'était que trop vrai) que les Gardes-du-Corps avaient donné, le premier du même mois, un repas dans la salle de l'Opéra à Versailles, dans lequel on avait arboré la cocarde noire et foulé aux pieds les couleurs nationales, les femmes de la Halle

s'attroupèrent à Paris, forcèrent la garde de l'Hôtel-de-Ville, prirent les armes et les munitions qu'elles trouvèrent, et se rendirent aux Champs-Elisées, accompagnées de quatre à cinq cents hommes portant des armes de toutes espèces. Cependant le tocsin sonne, les districts s'assemblent; presque tous les soldats de la troupe soldée arrivent à la place de l'Hôtel-de-Ville; le peuple accourt de toutes parts. Tout le monde est dans l'impatience d'aller à Versailles punir ceux qui ont outragé la nation. Lafayette, à la tête de l'état-major, attendait l'ordre de Paris. Plusieurs soldats de la garde nationale étaient autour de lui, et le priaient de ne pas perdre un moment: enfin on lui apporte une lettre qui contient la décision de la municipalité.

A cinq heures sept minutes du soir, l'armée parisienne part: le bruit se répand dans Versailles que la garde nationale de Paris arrive. On bat la générale. Les Gardes-du-Corps, les Gardes-Suisses, les Cent-Suisses, la prévôté, les dragons et le régiment de Flandres, accourent. Les Gardes-du-Corps se rangent en bataille devant la grande grille du château, en face de l'avenue de Paris. Il était environ onze heures et demie du soir quand l'armée parisienne arriva

Le 6, dès la pointe du jour, les gardes nationales de Paris se rallient dans les cours du château. Un des Gardes-du-Corps a l'imprudence de tirer d'une fenêtre un coup de fusil, qui tue un des gardes nationales de Paris. A l'instant, toute la garde nationale entre en foule dans le château, où se rencontre un Garde-du-Corps: on croit que c'est celui qui a tiré; on lui tranche la tête; on l'apporte à Paris, avec celle d'un de ses camarades qui l'avait été la veille. La fureur est excitée par la fureur; on massacre tous

les Gardes-du-Corps qu'on rencontre. On en poursuit plusieurs jusques dans les appartemens du roi. La reine se lève toute effrayée, court presque nue dans la chambre de Louis XVI, et se jette entre ses bras. Lafayette se présente, crie *grâce;* et toute la garde nationale répète *grâce.* Louis XVI, son épouse et son fils paroissent au balcon qui donne sur la cour de marbre. Une voix, et bientôt trente mille voix répètent: *le roi à Paris.* Il y consent, et part vers les trois heures après-midi, avec la reine, son fils, et toute sa famille, conduits comme en triomphe par l'armée parisienne.

Le 9, Louis XVI pria l'assemblée nationale de venir s'établir à Paris: elle s'y transporta, et choisit, pour le lieu de ses séances, le local du Manège, qui est près des Thuileries. En attendant que tout fût préparé pour la recevoir, elle tint ses séances à l'archevêché.

Le 2 novembre, tous les biens des ecclésiastiques tant réguliers que séculiers, furent déclarés être à la disposition dela nation.

1790.

D. L'année 1790 fut-elle fertile en événemens?

R. Elle le fut prodigieusement. Dès le commencement de cette année, on prévoyait les longues calamités qu'on devait éprouver. La disparition presque totale du numéraire entravait le commerce; on arrêta les suites de cet inconvénient par l'émission des assignats.

Le 13 février, on défendit les vœux monastiques à l'un et l'autre sexe. Les 15 janvier, 16 et 26 février, on divisa la France par départemens, et le 24 mars, les droits seigneuriaux furent annulés.

D. Qu'arriva-t-il cette année relativement à la noblesse?

R. Le 20 juin, la noblesse héréditaire, les livrées, les armories et les qualités qui en étaient la suite furent supprimées.

D. Que fit-on de remarquable le jour de l'anniversaire de la prise de la Bastille?

R. Le 14 juillet, jour de cet anniversaire, il y eut une confédération générale à Paris, entre les gardes nationales et les troupes de ligne: chaque canton y envoya un député, ainsi que chaque régiment. Cette cérémonie, où Louis XVI et toutes les autorités constituées assistèrent, se fit, avec l'appareil le plus brillant, dans le Champ-de-Mars, appelé depuis champ de la Fédération.

D. Comment se termina cette année?

R. Necker, dont le crédit diminuait, donna sa démission le 4 septembre, et eut pour successeur *Valdec de Lessart*, assassiné à Versailles, au mois de septembre 1792. Le 6 septembre 1790, l'assemblée nationale décréta la suppression des parlemens et de tous les anciens tribunaux, et en créa de nouveaux.

1791.

D. Des esprits exaltés n'abandonnèrent-ils pas la France?

R. Cette année fut remarquable par la fureur délirante de l'émigration qui se manifesta par toute la France. Presque toute la noblesse, une grande partie du clergé, et une certaine quantité du tiers-état abandonnèrent lâchement leur patrie; et croyant trouver le bonheur en la déchirant, ils s'ôtèrent les moyens de jamais y rentrer.

Les tantes de Louis XVI, qui demeuraient à Meudon, émigrèrent au mois de février.

D. Ne fit-on pas, cette année, quelques cérémonies funéraires?

R. Le 2 avril, Mirabeau mourut; ses obsèques furent faites avec grande pompe, et son corps fut déposé à Sainte-Genevieve, devenue depuis le Panthéon-Français; les corps de Voltaire et de J.-J. Rousseau y furent aussi transférés.

D. Louis XVI et sa famille ne firent-ils pas quelque démarche qui les perdit?

R. Le 21 juin, à deux heures du matin, il prit, avec toute sa famille, le funeste parti d'émigrer; Monsieur sortit effectivement de France, mais Louis XVI fut arrêté à Varennes et ramené à Paris avec sa femme et ses enfans le 23 à six heures du soir: l'assemblée nationale le suspendit alors de ses fonctions jusqu'après l'achèvement de la constitution, et le 16 juillet, l'assemblée rendit un décret qui détermina le cas où le roi serait censé avoir abdiqué la couronne et déchu de la royauté.

D. La constitution fut-elle long-tems à achever?

R. Elle le fut le 3 septembre: l'assemblée nationale nomma aussitôt soixante membres pour la présenter au roi, qui l'accepta solennellement, le 14, assemblée tenante. Le 30, l'assemblée nationale, dite *constituante*, remit ses pouvoirs, et l'assemblée législative la remplaça sur-le-champ.

D. Que fit l'assemblée législative de plus remarquable aussi-tôt après son installation?

R. Elle décréta, le 8 novembre, que les émigrés qui ne seraient pas rentrés au premier janvier suivant seraient considérés comme traîtres envers leur patrie. Vers le même tems, Bailly, maire de Paris, donna sa démission, et fut remplacé par Jérôme Péthion.

1792.

D. Cette année ne doit-elle pas fournir de grands faits à l'histoire?

R. Un nombre infini d'événemens ont eu lieu pendant sa durée: dans le courant de janvier, l'empereur et les princes d'Allemagne paraissaient vouloir maintenir les traités d'alliance; mais en février on s'aperçut que malgré leurs promesses ils fesaient rassembler des troupes pour entrer en France au commencement du printems.

D. Léopold, empereur d'Allemagne, ne mourut-il pas cette année?

R. Il mourut le premier mars. François I fut proclamé roi de Hongrie et de Bohême à Francfort, le 3 juillet 1792; il fit aussi-tôt donner contre-ordre à tous les régimens qui étaient en marche pour se rendre sur les frontières, en déclarant qu'il ne prenait aucune part aux troubles de la France.

D. Que fit l'assemblée législative pour mettre des entraves à l'émigration?

R. Elle décréta, le 22 mars, la mise en séquestre de tous les biens des émigrés.

D. La France ne déclara-t-elle pas la guerre à l'empereur?

R. Le 20 avril, Louis XVI se rendit à l'assemblée législative, et démontra, dans un discours, qu'il était obligé de déclarer la guerre à l'empereur; l'assemblée la décréta, et aussi-tôt on fit publier cette déclaration.

D. Quels furent les premiers succès de cette guerre?

R. Par le traité de Pilnitz, le roi de Prusse et presque tous les princes se liguèrent avec l'empereur; les hostilités se succédèrent, et le premier choc eut lieu à la fin d'avril, à trois lieues de Tournay, où les ennemis, supérieurs en nombre, eurent un léger avantage.

D. Le

D. Le roi de Sardaigne ne garda-il pas la neutralité dans cette guerre?

R. Non; le 3 mai, le chargé d'affaires de France eut ordre de demander satisfaction d'une insulte faite à la nation française en la personne de M. de Semonville : ce qui ayant été refusé, il se retira, et les deux états se regardèrent en guerre; le roi de Sardaigne garnit ses états de troupes, et menaça la France d'une invasion.

D. N'y eut-il pas de violentes insurrections à Paris dans le cours de cette année?

R. Le 20 juin, un attroupement considérable, dont une partie armée se porta au château des Tuileries, où demeurait Louis XVI, et le força d'arborer le bonnnet de la liberté; l'assemblée législative envoya auprès du roi une députation de vingt-quatre membres, relevée de demi-heure en demi-heure, pour la sûreté de sa personne; l'attroupement se dissipa sans aucun accident.

La nuit du 9 au 10 août, on sonna le tocsin, et la général fut battue dans tous les quartiers de Paris; le roi se rendit à l'assemblée nationale, *dite législative*, accompagné de sa famille; pendant ce tems, il y eut un combat sanglant, au château des Tuileries, entre les gardes Suisses et le peuple.

D. Que fit alors l'assemblée législative?

R. Elle suspendit les pouvoirs du roi, et décréta une convention nationale, pour prendre les mesures nécessaires pour l'indépendance de la nation; elle nomma aussi-tôt six ministres, pour exercer provisoirement le pouvoir exécutif: elle assigna l'hôtel du ministre de la justice pour logement à Louis XVI et à sa famille; et le 14 elle décréta qu'ils seraient transférés au Temple, pour plus de sûreté.

D. Pendant ce tems les armées françaises eurent-elles quelques succès ?

R. Non, l'ennemi profitant du peu d'intelligence qui régnait parmi nos généraux, nous pris *Longwi*, *Verdun*, et pénétra dans la Champagne en même tems que d'autres troupes assiégeaient *Lille*.

D. Les Français ne se rallièrent-ils pas pour repousser les ennemis ?

R. De toutes parts il se forma des bataillons de volontaires ; ils volèrent au combat, chassèrent le roi de Prusse et le duc de Brunswick de la France, détruisirent leur armée, s'emparèrent du Brabant, ainsi que du pays de Liége ; le général Custine fit une invasion dans le Palatinat, et d'un autre côté, nous prîmes la Savoie et le comté de Nice sur le roi de Sardaigne.

D. N'y eut-il pas quelques massacres horribles vers la fin de cette année ?

R. Le 2 septembre, on vit commencer le massacre affreux des prisonniers de Paris, qui dura quatre jours de suite sans aucun obstacle, quoique le peuple, sur-tout pendant les derniers jours, témoignât l'horreur que devait lui inspirer cet épouvantable spectacle, et que les massacreurs fussent en très-petit nombre.

Les mêmes horreurs se renouvelèrent à Lyon, à Rheims, à Meaux et sur-tout à Versailles, où cinquante prisonniers, amenés d'Orléans, furent massacrés le 9 septembre.

Le 21, la troisième assemblée, connue sous le nom de convention nationale, ouvrit ses séances, décréta l'abolition de la royauté en France, déclara la république, et ordonna qu'à compter du 22 septembre, commencerait l'année républicaine.

Le 23 septembre, elle décréta que le ci-devant roi serait jugé par elle.

An Ier. 1792. — 1793 (vieux style.)

D. Quelle fut la suite de ce dernier décret ?

R. En conséquence de ce décret, le 12 décembre 1792, Louis XVI fut conduit à la convention. Quand le président eut fini de l'interroger, l'accusé demanda la communication des pièces, et le droit de nommer un conseil. Il obtint sa demande, et fut ajourné à deux jours pour être entendu définitivement. Le 26, il fut conduit à la barre de la convention, accompagné de ses trois défenseurs, Malesherbe, de Séze et Tronchet.

Le 18 janvier 1793, Louis fut condamné à mort; et dans la nuit du 19 au 20, il fut décrété que l'exécution se ferait dans les vingt-quatre heures. Le 20, on lui notifia, sur les deux heures après midi, son arrêt de mort; il demanda un sursis de trois jours; mais il ne lui fut pas accordé. Il desira voir sa famille, et il l'obtint. A neuf heures du soir, elle entra dans son appartement. A dix heures et demie, il se séparèrent. Louis XVI soupa seul, et passa une partie de la nuit avec son confesseur; ils se couchèrent l'un et l'autre vers les deux heures, chacun dans une chambre séparée. Louis XVI ordonna à Cléry, son valet-de-chambre, de venir l'éveiller à cinq heures.

Le 21, Cléry entra dans la chambre de Louis XVI à cinq heures du matin, l'habilla et le coëffa. Le ci-devant roi entendit la messe à six heures et demie, et communia. Il partit avec assez de sang-froid, accompagné de deux officiers de la gendarmerie et de son confesseur. Il traversa la première cour du Temple au milieu d'une troupe de gendarmes rangés en haie; il monta dans une voiture, qui était celle du maire de Paris. Son confesseur se plaça auprès de

lui, et les deux officiers de la gendarmerie se mirent vis-à-vis.

Pendant le trajet, Louis XVI lut les prières des agonisans et les psaumes de David. Le silence le plus profond régnait de toutes parts: il arriva ainsi à la place de la Révolution, autrefois dite de Louis XV, descendit de voiture, et monta à l'échafaud; il ôta lui même son habit et sa cravate, et resta couvert d'un simple gilet de moleton blanc; il ne voulut pas souffrir qu'on lui coupât les cheveux, ni qu'on lui liât les mains; mais son confesseur lui dit quelques mots, et il laissa faire. Il parcourut des yeux les différens objets qui l'environnaient, et demanda si l'on ne cesserait point de battre les tambours. Son visage étoit fort enflammé; il voulut parler, mais un roulement de tambour, ordonné par Santerre, commandant de la garde nationale, l'en empêcha. Pendant qu'on lui mettait les sangles, on assure qu'il dit: « Je meurs » innocent; je pardonne à mes ennemis, et je desire » que mon sang soit utile aux Français, et qu'il ap- » paise la colère de Dieu. » A dix heures et dix minutes, sa tête fut séparée de son corps. A l'instant, les cris de *vive la république* se firent entendre de toutes parts. Son corps et sa tête furent mis dans une manette d'osier, et portés dans une charrette au cimetière de la Madelaine, et placés dans une fosse entre deux lits de chaux vive. On y établit une garde pendant deux jours. Il avait trente-neuf ans cinq mois moins deux jours.

D. Quelle fut la destinée de l'épouse de Louis XVI?

R. Le 15 octobre 1793, ou le vingt-cinquième jour du premier mois de la seconde année de la république, Marie-Antoinette de Lorraine-Autriche, ci-devant reine des Français, eut la tête tranchée à la place de

la Révolution, à midi un quart. Elle était âgée de trente-huit ans moins cinq jours.

D. Anne-Elisabeth n'eut-elle pas le même sort?

R. Le 11 mai 1794, ou 22 floréal, an 2 de la république, Anne-Elisabeth, sœur de Louis XVI, eut la tête tranchée. Elle était âgée de trente ans et huit jours.

D. Ne fut-ce pas après la journée du 10 août 1792, qu'eut lieu l'émigration de la Fayette?

R. Oui, étant campé devant Sedan, il passa sur le territoire de l'ennemi le 19 août 1792, avec presque tout son état-major, pour ne pas obéir au décret qui avait été rendu contre lui.

D. Avant de passer aux autres événemens politiques de l'année 1793, ou de l'an Ier. de la république, quels sont les faits militaires les plus remarquables?

R. Le 6 novembre 1792, ou 15 brumaire de l'an 1er. de la république, eut lieu la célèbre bataille de Jemmappe, où Dumouriez triompha des Autrichiens, qui s'étendaient sur les hauteurs de Jemmappe, dont les triples redoutes présentaient l'aspect le plus redoutable, et furent emportées à la bayonnette. Cette bataille entraîna la conquête de la Belgique. Dumouriez fit son entrée dans Bruxelles le 14 du même mois de novembre. Ainsi, les Pays-Bas se trouvèrent conquis un mois après l'ouverture de la campagne.

D. Qu'offre encore de remarquable l'année 1793, ou l'an 1er. de la république?

R. Le 18 mars 1793, ou 28 ventôse, l'an 1er., se livra la bataille de Nerwinde, dans laquelle Dumouriez fut vaincu; et la perte de cette bataille décida de celle de toute la Belgique.

D. Le général Dumouriez ne suivit-il pas alors l'exemple que lui avait donné Lafayette, en passant à l'étranger?

R. Oui, Dumouriez, pour se soustraire au décret d'accusation lancé contre lui, et n'ayant pu entraîner l'armée dans sa révolte, fit arrêter les commissaires de la convention, Lamarque, Camus, Quinette et Bancal, et le ministre de la guerre, Beurnonville, qui les avait suivis, les livra aux Autrichiens, et passa à l'étranger.

D. Après la bataille de Nerwinde, quelle a été l'action militaire la plus mémorable de cette année?

R. C'est la bataille de Hondskoote, gagnée par le général Houchard contre les Anglais, commandés par le duc d'York, le 7 septembre 1793, ou 21 fructidor l'an 1er. de la république.

D. Quels furent les principaux mouvemens politiques dans l'intérieur de la république?

R. Le plus remarquable est la journée ou l'insurrection du 31 mai 1793, ou 12 prairial l'an 1er. de la république: vingt-deux députés furent mis en arrestation. C'est de ce jour que date la tyrannie de Roberspierre et des autres décemvirs.

An II.

D. Quel fut le sort de ces députés?

R. Ils furent envoyés à l'échafaud le 31 octobre 1793, ou le 10 brumaire l'an 2.

D. Quels autres événemens intéressans ont terminé l'année 1793, ou l'an 2?

R. Le 9 octobre 1793, ou 19 vendémiaire l'an 2, la ville de Lyon, qui s'était insurgée, fut prise par les troupes de la convention.

Le 18 décembre ou 28 frimaire suivans, on reprit la ville de Toulon.

D. L'année 1794 ou l'an 2 fut-elle aussi fertile en grands événemens que les précédentes années de la révolution?

R. Oui, soit que l'on considère les événemens politiques, soit qu'on fasse attention aux faits militaires.

D. Quels furent les grands événemens politiques de cette année?

R. Les 26 et 27 juillet 1794 ou 8 et 9 thermidor an 2, Robespierre vit écrouler sa monstrueuse tyrannie; il eut la tête tranchée le 10 à sept heures du soir, à la place de la révolution, ainsi que la plupart de ses complices, au nombre de vingt-deux. Le lendemain, soixante-onze membres du conseil-général de la commune de Paris, aussi ses complices, subirent le même sort.

Dans la nuit du 27 au 28 juillet 1794, ou du 9 au 10 thermidor an 2, la convention fit fermer la salle où s'assemblait la société des jacobins.

D. Quels grands événemens de guerre remarque-t-on dans le cours de cette année?

R. La victoire remportée à Fleurus par les Français, le 26 juin 1794, ou 8 messidor l'an 2. L'armée autrichienne, commandée par le prince de Cobourg, et forte de cent mille hommes, était supérieure en nombre à celle des Français, qui n'était que de soixante mille combattans, sous les ordres du général Jourdan. Les ennemis furent complètement battus. Après cette bataille, les places de Condé, de Valenciennes, du Quesnoy, et de Landecie, conquises précédemment par le prince de Cobourg, ne tardèrent pas à être évacuées. Alors les armées françaises triomphaient par-tout de leurs ennemis. Le territoire de la République s'était agrandi au-delà de la Cerdagne, de la province de Guipuscoa, et d'une partie de la Catalogne; dans les Alpes, les Français s'étaient rendus maîtres des plus belles vallées du Piémont; dans le Nord, du Palatinat, du pays de Liége, de la Belgique qu'ils avaient reprise, et de la West-Flandre: et Pichegru, maître du fort de l'Ecluse et d'Anvers, menaçait les provinces maritimes de la Hollande.

An III.

D. Quelles furent les suites des succès de Jourdan et de Pichegru ?

R. La conquête entière de la Hollande, dont les Français ne tardèrent pas à se rendre maîtres. Pichegru entra dans Amsterdam, le 21 janvier 1795, ou 2 pluviôse l'an 3, tandis que l'armée du Rhin achevait la conquête de la rive gauche de ce fleuve ; que celle d'Italie se fortifiait sur toutes les montagnes qui défendaient l'entrée du comté de Nice, depuis Orméa jusqu'à Vado ; et que l'armée des Pyrénées orientales s'emparait de la place importante de Rosés, et celle des Pyrénées occidentales de presque toute la Navarre espagnole. La Hollande fut mise en République, sous la dénomination de République Batave.

D. Quels furent les principaux événemens politiques de 1795, ou de l'an 3 ?

R. Le 16 germinal, ou 16 avril, la paix fut conclue entre la République française et le roi de Prusse.

Le 18 floréal, ou 17 mai, il y eut un traité d'alliance entre les Républiques Française et Batave.

Le premier prairial suivant, ou 20 mai 1795, l'extrême cherté des denrées de première nécessité servit de prétexte aux malveillans pour causer une des plus terribles insurrections qui aient eu lieu dans Paris. Les tribunes de la convention sont tout-à-coup remplies de femmes, de furies, qui crient, avec les démonstrations les plus menaçantes : *Du pain, du pain.* La force armée défile dans le sein de l'assemblée. Un membre crie, *Aux armes* : ce cri est répété de toutes parts. La force armée court de l'une à l'autre porte de la salle, pour en défendre l'entrée. On tire un coup de fusil dans la salle. Le tumulte augmente ; la garde rentre et fait évacuer les tribunes : mais les portes sont forcées. Une multitude de brigands se précipite dans l'enceinte de l'assemblée.

A sept heures du soir, un groupe de scélérats entre. Un d'eux porte au bout d'une pique la tête du représentant du peuple Ferraud, et la promène audacieusement dans la salle. La force armée rentre avec des tambours : les brigands des deux sexes s'enfuient avec précipitation.

Le 4, la convention décrète que les habitans du fauxbourg Antoine remettront tous leurs canons : ce qui fut exécuté.

Le 6, six représentans du peuple, convaincus d'avoir été les instigateurs et les complices de la révolte dont on vient de rendre compte, furent condamnés à mort par une commission militaire, et exécutés le même jour.

Le 3 thermidor, Hoche défait les chouans et les émigrés à Quiberon, ce qui prépare la pacification de la Vendée.

Le 4 du même mois, la paix est conclue à Bâle, entre la République française et le roi d'Espagne.

Le 20 fructidor, convocation des assemblées primaires. On avait rendu plusieurs décrets relatifs à la révision de la constitution de 1793, qui avait remplacé celle de 1791. Le 27, celle de 1795, contenant cette révision, fut acceptée par les départemens et les armées.

D. L'acceptation de cette nouvelle constitution n'entraîna-t-elle pas de nouveaux orages politiques?

R. Oui, le premier jour complémentaire, il y eut dans la ville de Chartres une révolte, suscitée par les partisans de la constitution anarchique de 1793, sous prétexte de la disette des grains et du décret des deux tiers. Par ce décret, annexé à la constitution de 1795, on ne devait renouveler qu'un tiers des députés chaque année. Le représentant du peuple Letellier fut assassiné dans cette émeute.

An IV.

Le 13 vendémiaire l'an 4, ou 5 octobre 1795, éclata à Paris une des plus terribles insurrections qu'on eut encore vues. Elle ne fut dissipée que par la troupe de ligne, que la convention fit marcher contre les insurgés, sur lesquels le canon fut tiré, et en fit périr un grand nombre. Ce fut moins un triomphe qu'un jour de deuil, puisque le sang français fut versé par des Français.

Le 5 brumaire, l'an 4, abolition de la peine de mort, excepté contre les émigrés et les conspirateurs, à dater de la publication de la paix générale. La convention termine sa session.

Commencement de la session du corps législatif, divisé en deux chambres, et formation du directoire exécutif. Les premiers directeurs sont : Barras, Rewbell, la Réveillère-Lépaux, Letourneur et Carnot, à la place de Sieyès, qui refusa ce poste éminent auquel on l'avait nommé.

Le 20, pacification de la Vendée.

D. L'année 1796, ou l'an 4, présente-t-elle autant de faits remarquables, soit dans l'intérieur de la France et dans son gouvernement, soit au-dehors dans ses guerres avec les différentes puissances de l'Europe ?

R. Oui, sans doute ; cette année n'offre pas moins d'intérêt que les précédentes.

D. Quels sont les grands événemens de guerre ?

R. Le 5 ventôse, l'an 4, arrestation de Stoflet, l'un des principaux chefs des chouans.

Le 24, Pichegru est remplacé par Moreau dans le commandement de l'armée du Rhin et Moselle.

Le 4 germinal, arrestation de Charrete, fameux chef des chouans. Il fut exécuté à Nantes, le 9 du même mois, qui répond au 29 mars 1796.

Le 3 floréal, l'immortelle campagne de l'an 4 et

de l'an 5 s'ouvre en Italie par une victoire signalée que Bonaparte remporte contre le genéral Beaulieu, à Montenotte. Le 5, autre victoire gagnée aussi par Bonaparte, à Montelésimo. Le général autrichien Provera est fait prisonnier.

Le 26 germinal, Bonaparte bat les Austro-Sardes, à Millésimo. Il y eut deux mille cinq cents ennemis tués ou blessés, et il fit huit mille prisonniers.

Le même jour, combat de Dego. Déroute de l'ennemi.

Le 3 floréal, aussi l'an 4, combat et prise de Mondovi.

Le 21 floréal, bataille de Lody. Passage du pont de Lody, défendu par l'armée entière de Beaulieu. Trois mille ennemis tués ou blessés, huit cents prisonniers, et prise de vingt-cinq pièces de canon.

Le 28, les Français occupent Milan, Pavie et Crémone.

Le 11 prairial, combat de Borghetto. Défaite de cinq mille Autrichiens, dont deux mille de cavalerie, avec vingt pièces de canon.

Le 15, prise de la forteresse de Peschiera, et entrée des Français dans Véronne.

Le premier messidor, entrée des Français dans Reggio et Bologne.

Le 16 thermidor, défaite complète des Autrichiens à Salo, Lonado, et Castiglione. Trois mille ennemis tués ou blessés, quatre mille prisonniers; vingt canons, et trois drapeaux pris.

Le 17, eut lieu le célèbre combat de Lonado. Quatre mille Autrichiens, avec de la cavalerie et de l'artillerie, viennent sommer Bonaparte de se rendre. Quoique n'ayant que douze cents hommes, il leur persuade que son armée est avec lui, et leur fait mettre bas les armes.

Le 22 fructidor, bataille de Bassano. Cinq à six mille hommes faits prisonniers de guerre. Prise de cinq drapeaux, et quarante-cinq canons.

Le 29, bataille de Saint-George. L'ennemi, battu sur tous les points, est contraint de se sauver dans Mantoue. Deux mille cinq cents ennemis tués ou blessés; deux mille faits prisonniers. Prise de vingt-cinq canons.

Pour ne pas interrompre le fil des événemens, nous allons placer toute la suite de cette campagne, et les brillantes actions qui eurent lieu pendant le cours de l'an 5.

An IV et an V.

Les 25, 26 et 27 brumaire, l'an 5, ou novembre 1796, eut lieu la mémorable bataille d'Arcole, qui dura trois jours de suite. Elle fut décidée le 27 par la prise du village d'Arcole. L'ennemi eut quatre mille hommes tués, autant de blessés : les Français firent quatre à cinq mille prisonniers, dont cinquante-sept officiers. L'ennemi perdit quatre drapeaux et dix-huit canons.

Le premier frimaire, bataille de Rivoli. Grand nombre d'ennemis tués ou blessés. Douze cents faits prisonniers, parmi lesquels un colonel.

Les 25 et 26 nivôse, l'an 5, ou janvier 1797, autre bataille de Rivoli, l'une des plus célèbres qui aient été livrées. A la pointe du jour, cette bataille commença par la prise de Saint-Marco, et dura jusqu'au soir : l'ennemi fut mis entièrement en déroute et poursuivi pendant toute la nuit. Le lendemain, il tenait encore à la Corona. Là tout ce qui avait échappé à la journée de la veille, fut tué, blessé, ou fait prisonnier. L'ennemi perdit dans ces deux journées, outre un grand nombre de tués ou blessés, treize mille prisonniers, neuf canons et plusieurs drapeaux.

Les mêmes jours, bataille d'Anghiari, qui doit

être regardée comme ne fesant qu'une avec les précédentes. Dix mille ennemis forcent le passage d'Anghiari. Les Français, au nombre de quinze cents, les harcèlent toute la journée, et leur font trois cents prisonniers. Le lendemain l'ennemi file droit sur Mantoue. Son arrière-garde est atteinte, et il perd deux mille prisonniers, et 16 pièces de canon.

Le 27 nivôse, bataille de la Favorite. Une heure avant le jour, l'ennemi attaque la Favorite. Le général Wurmser fait une sortie de Mantoue; mais il est obligé de rentrer avec perte de quatre cents prisonniers, et quantité de tués ou de blessés. La colonne ennemie, commandée par le général Provera, est acculée au faubourg Saint-Georges. Là, elle est obligée de capituler, au nombre de six mille hommes d'infanterie et sept cents de cavalerie; elle livre en outre vingt-deux canons.

Le 14 pluviôse, capitulation de Mantoue. La garnison, forte de quinze mille hommes, prisonnière de guerre. On y trouva trois cent trente-huit bouches à feu, dix-sept mille cent quinze fusils, etc., etc.

D. Quelles sont les plus importantes opérations de guerre des autres armées, pendant cette même campagne de l'an 4 et de l'an 5, ou de 1796 et 1797?

R. Le 26 frimaire, l'an 4, combat sur toute la ligne dans le Hundsruck. L'ennemi battu sur tous les points.

Le 16 prairial, bataille d'Alteskirchen. L'ennemi mis en pleine déroute. Prise de quatre drapeaux et douze pièces de canon.

Le 6 messidor, passage du Rhin par Moreau, près de Strasbourg. Prise du fort de Kehl. Enlèvement de seize canons.

Le 14 messidor, passage du Rhin par Jourdan, près Neuwied. Prise de plusieurs redoutes armées.

Le 26 du même mois, le général de division Kléber s'empare de Francfort, et de cent soixante-onze canons de bronze.

Le 7 fructidor, passage du Lech à la nage par les Français, aux ordres du général Moreau, et combat de Friedberg, où l'ennemi est mis en déroute, avec perte de vingt canons.

Le 20 fructidor, l'aîle gauche de l'armée de Sambre et Meuse passe le Rhin, entre Duisbourg et Dusseldorff, en présence d'une armée formidable, retranchée avec toutes les ressources de l'art. On trouva dans Dusseldorff, qui fut prise d'assaut, près de deux cents pièces de canon.

D. Dites-nous maintenant les principaux événemens politiques de ces deux années.

R. Le 13 floréal, l'an 4, une vaste conspiration est découverte. Instruit de l'heure et du lieu de rassemblement des conjurés, le directoire fait arrêter quinze des principaux chefs, entre autres Babœuf, chez qui on trouva le plan de la conjuration.

Le 30, paix conclue avec le roi de Sardaigne.

Le 23 messidor, le général Hoche annonce la pacification de la Vendée.

Le premier fructidor, paix conclue entre la République française et le duc de Wirtemberg.

Le 17, paix conclue entre la République française et le margrave de Baden.

Le 24, il se forme près Paris un rassemblement au camp de Grenelle. Cent trente-deux particuliers sont arrêtés, comme auteurs de ce rassemblement.

Le quatrième jour complémentaire, armistice conclu avec S. A. S. E. bavaro-palatine. Mort du général Marceau.

Le premier vendémiaire, an 5, les accusés de la conspiration qui avait éclaté au camp de Grenelle,

sont jugés par une commission militaires, et condamnés à la peine de mort, au nombre de treize. Le 11, la même commission en condamne cinq autres aussi à la peine de mort. Le 20, un troisième jugement en condamne neuf autres à la mort, et deux à la déportation.

Le 6, traité de paix conclu entre la république française et le roi des Deux-Siciles.

Le 30, paix conclue entre la république française et le duc de Parme.

Le 12 pluviôse, arestation de Dunand, Brottier, Berthelot et de la Villeheurnois; commissaires de Louis XVIII, et chefs d'une conspiration. Prony, un des agens subalternes, est aussi arrêté.

Le 14 ventôse, traité de paix entre la république française et le pape.

Le 29 germinal, préliminaires de la paix avec l'empereur, signés à Léoben, près d'Udine.

An VI.

Le 26 vendémiaire, l'an 6 (octobre 1797), traité de paix avec l'empereur, signé à Campo-Formio.

D. L'an 6, ou l'an 1797, a-t-il produit d'aussi grands événemens, après le traité de Campo-Formio?

R. Oui, la révolution peut être comparée à un long et terrible drame, où l'intérêt des événemens politiques et militaires a toujours été en croissant.

Le premier et un des plus importans des événemens de cette année, est l'ouverture du célèbre, mais infructueux, congrès de Rastadt, qui eut lieu le 5 nivôse.

Le 7 floréal, traité de la réunion de Genève à la république française.

La ville de Mulhausen s'était aussi précédemment réunie à la France. La république française avait aussi réuni les états que le roi de Prusse possédait sur la rive du Rhin. Enfin, par le traité de Campo-

Formio, presque toutes les îles ci-devant Vénitiennes avaient été cédées à la république, ainsi que la partie espagnole de Saint-Domingue par le traité de paix avec l'Espagne.

Le 18 frutidor, le directoire annulle les élections faites par cinquante-trois départemens, et fait arrêter et condamne à la déportation un grand nombre de députés et deux directeurs, Barthélemi et Carnot. Heureusement ce dernier s'évada, et ne fut pas transféré à la Guiane.

An VI et VII.

D. Combien a duré le congrès de Rastadt ?

R. Il a duré environ un an et trois mois, ayant commencé le 5 nivôse an 6, et fini le 9 floréal an 7.

D. Qu'offre de remarquable la dissolution de ce congrès ?

R. Un des plus grands forfaits, dont on ne trouve point d'exemple dans les annales d'aucune nation. Les plénipotentiaires français, Roberjot, Bonnier et Jean-Debry, furent assassinés presque aux portes de Rastadt par des hussards du Régiment de Stecklers. Roberjot et Bonnier furent égorgés, et Jean-Debry ne dut son salut qu'à l'épaisseur de ses vêtemens, et à la précipitation des assassins qui crurent l'avoir tué.

D. Que s'est-il passé d'important pendant la durée du congrès de Rastadt ?

R. Un des plus importans événemens de cette époque est la capitulation de Malte et la conquête de l'Egypte. Bonaparte partit de Paris dans les premiers jours de floréal an 6, et arriva à Toulon le 20 du même mois. Le lendemain 19, et jours suivans, on embarqua les troupes d'infanterie, et le 21 la cavalerie. Un grand nombre de savans et d'artistes, que Bonaparte avait engagés à le suivre, s'embar-

quèrent aussi. Malte capitula, et l'escadre en prit possession le 24.

Bonaparte fit appareiller le premier messidor, et se rendit le 24 maître d'Alexandrie. Le 25, il gagna, contre les Mammelouks, la bataille de Chebreisse sur la route d'Alexandrie au Caire. Le 2 thermidor, il gagna encore contre eux une autre bataille, près du village d'Embabet à la hauteur du Caire. Le 5 thermidor, la ville du Caire se rendit à l'armée française.

D. Notre escadre n'avait-elle pas été attaquée par l'amiral Nelson?

R. Elle l'avait été le 14 thermidor, dans la rade d'Aboukir ou Albukir. Le combat dura trois jours, c'est-à-dire, les 14, 15 et 16 thermidor. Les Anglais avaient quinze vaisseaux de ligne, sans frégates; nous avions treize vaisseaux de ligne et quatre frégates. Mais le *Conquérant*, le *Mercure* et *l'Heureux* étaient déjà condamnés depuis environ deux ans; et le Conquérant n'avait pas de gros canons à sa batterie d'en bas. Il n'avait que du dix-huit, au lieu du trente-six. Le *Tonnant* n'avait, ainsi que quelques autres, que quatre cents hommes d'équipage; il lui en fallait mille.

A cinq heures et un quart, l'action commença. On se canonna avec la plus grande vivacité le reste du jour, et la nuit entière. Le 15, lorsque le jour parut, l'avantage était encore égal. L'on s'approcha à la portée du pistolet; et tout ce qui existe de moyens de destruction fut alors employé de part et d'autre. Bientôt l'amiral Brueys, qui commandait l'escadre française, fut blessé à la tête et à la main. Cependant il continuait de commander, lorsqu'un boulet de canon le frappa à mort. Il vécut un quart-d'heure, et voulut expirer sur son pont. Un mo-

ment après, Casa-Bianca, ancien député à l'assemblée nationale, capitaine du vaisseau *amiral*, fut mortellement blessé à la tête par un éclat de bois. Le feu prit dans ce beau vaisseau ; et tous les efforts pour l'éteindre furent inutiles. Ce fut alors que le jeune Casa-Bianca, âgé de dix ans, qui, depuis le commencement du combat, faisait des prodiges de valeur, refusa de se sauver dans une chaloupe pour ne pas abandonner son père blessé. Cependant ce tendre père était parvenu à le placer sur un mât jeté à la mer, où il était lui-même, ainsi que l'intendant de l'escadre, lorsque l'*Orient*, de cent vingt canons, sauta en l'air avec un fracas horrible, et engloutit ces trois malheureux. Le feu y avait pris sur les dix heures du soir. Il avait été attaqué de si près, que ce furent les bourres des vaisseaux qui l'embrâsèrent. Les cannoniers se battaient avec les refouloirs. Il fut impossible d'éteindre la flamme. Enfin il sauta vers minuit. Dès ce moment le désordre fut parmi la flotte. Le vaisseau, le *Tonnant*, se couvrit de gloire ; il se battit seul trente-six heures contre toute l'escadre. Il fallut qu'un boulet de canon tuât l'intrépide et magnanime du Petit-Thouars, qui le commandait, pour faire cesser cette lutte inégale.

Le lendemain 16, le combat continuait encore entre quelques-uns de nos vaisseaux et les Anglais. Le *Timoléon*, plutôt que de se rendre, se brûla lui-même après avoir sauvé son équipage.

Le combat, dont les Anglais ne sortirent vainqueurs qu'avec une perte très-considérable, fut soutenu de part et d'autre avec une opiniâtreté dont l'histoire offre peu d'exemples.

D. Quels autres événemens mémorables eurent lieu en Egypte ?

R. Tandis que Bonaparte prenait les mesures

convenables dans la ville du Caire, pour y organiser le nouveau gouvernement, la division commandée par le général Desaix, s'empara d'une grande partie de la Haute-Egypte.

Le premier et le second jour complémentaires, les généraux Vial et Andreossi attaquèrent les Arabes qui s'étaient réunis au nombre de dix mille au village de Schoura près Damiette. Les Arabes furent culbutés dans l'inondation du Nil et dans le lac. On leur prit deux très-belles pièces de canon de quatre, et trois drapeaux. Ainsi dix mille Arabes furent attaqués et vaincus par quatre à cinq cents Français.

Bonaparte crée en Egypte un institut à l'exemple de l'institut national de France.

Le 30 vendémiaire, an 7, on voit éclater dans la ville du Caire une violente et terrible sédition, dont les impôts sont le prétexte. Le général Dupuy, commandant de la place, se présente avec quelques dragons pour dissiper le rassemblement qui se forme à la grande mosquée Il est assailli, ainsi que son escorte, par une multitude furieuse, et blessé mortellement en deux endroits. Ce fut là le signal de la sédition. Les Turcs se portèrent en foule à la grande mosquée, où ils se retranchèrent, armés de lames, de pieux et de quelques armes à feu. Chaque Mosquée était devenue une forteresse. Bientôt la générale battit. Bonaparte fit marcher un bataillon vers la grande Mosquée, où les Turcs étaient enfermés au nombre de huit mille. On les somma de se rendre; mais ils s'y refusèrent opiniâtrement. Alors la citadelle tira sur la ville, et sur-tout sur la Mosquée, où quelques bombes tombées portèrent la désolation et le désespoir.

On dispersa dans la ville plusieurs bataillons qui se dirigèrent sur les autres Mosquées, où s'étaient

formés d'autres rassemblemens. On les attaqua en même tems, et ils furent également repoussés. Réduits à s'enfermer dans la grande Mosquée, ils connurent, mais trop tard, leur imprudence. Les Français enfoncèrent les portes et en firent un terrible carnage.

Bonaparte se transporta ensuite par le désert dans la Syrie, et y forma le siège de St.-Jean-d'Acre. L'amiral anglais Smith vola au secours de cette place. Il ne put empêcher Bonaparte de réduire la ville en cendres ; et ce dernier se fut emparé du château, s'il n'eut été instruit, par des prisonniers déserteurs, que la peste régnait d'une manière effrayante dans St.-Jean-d'Acre. Ce motif, et la saison des débarquemens à Alexandrie en Egypte, le décidèrent à quitter la Syrie.

Le débarquement eut effectivement lieu le 23 messidor l'an 7. Cent voiles, dont plusieurs de guerre, se présentèrent devant Alexandrie, et mouillèrent à Aboukir ou Alboukir. Le 27, l'ennemi débarque et prend d'assaut le fort et la redoute d'Alboukir, met à terre son artillerie de campagne, et se trouve renforcé par cinquante voiles. Bonaparte part de son camp des pyramides ; et le 7 thermidor l'an 7, à 6 heures du matin, il attaque l'ennemi et le met en pleine déroute ; le 17, il reprend le fort d'Aboukir.

D. Quels autres grands événemens ont signalé l'an 6 ?

R. Après plusieurs brillantes victoires, les Français, commandés par le général Brune, entrèrent triomphans dans Berne le 25 ventôse l'an 6, et établirent la République Helvétique.

D. La rupture du congrès de Rastadt n'a-t-elle pas donné lieu à une nouvelle campagne ?

R. La dissolution de ce congrès a donné lieu à la

reprise des hostilités, et presque aussi-tôt commença la célèbre campagne de l'an 7.

D. Cette nouvelle campagne fut-elle aussi glorieuse pour les Français que les immortelles campagnes de 1793, de l'an 5 et l'an 6?

R. L'ouverture et les commencemens de toute la campagne de l'an 7 furent désastreux pour la France; mais celle de l'an 8 a été pour elle une suite de triomphes et de succès.

D. Faites-nous connaître tous ces événemens?

R. Ferdinand, roi de Naples, attaque, à l'improviste, toute la ligne, sans déclaration préalable de guerre. La retraite des Français devenait très-difficile devant une force de quarante mille hommes, commandés par le roi en personne, et par le général Mack. Le général Championnet évacue Rome à regret; mais le salut de l'armée l'exige. Il engage sa parole d'y rentrer dans vingt jours. Au bout de dix-sept, il y revient vainqueur, après avoir conquis la ville et le royaume de Naples. Dans cet intervalle, Joubert détrônait le roi de Sardaigne, qui s'était coalisé avec celui de Naples. Cette expédition rapide et brillante, si mémorable par la fuite des deux monarques, fut comme le prélude de tous les autres événemens qui se sont succédés avec une rapidité étonnante.

Jourdan, du côté du Danube, et Scherer en Italie, ont ordre d'attaquer les impériaux, et de prévenir l'arrivée et la jonction des colonnes russes. Scherer livre et perd les batailles de Pastringo et de Magnan, dans lesquelles il fut battu par le général Kray: ces deux batailles eurent lieu les 5 et 16 germinal. Le 30 ventôse précédent, Jourdan avait été vaincu à Stockach par le prince Charles.

Suwarow arrive en Italie et prend le commande-

ment en chef des deux armées Impériales, Russe et Autrichienne. Scherer remet à Moreau le commandement de l'armée Française.

Le général Kray forme le blocus de Mantoue, et le général Suwarow remporte une victoire complette contre le général Magdonald; cette bataille, l'une des plus sanglantes qui aient été livrées, eut lieu les 29 et 30 prairial an 7, et reçut les noms de *bataille de la Trebia*, ou *de San-Giovani*, ou *de San-Giuliano.*

Le 9 thermidor, Latour-Foissac, commandant de la place de Mantoue, la rendit au général Kray, dont le corps d'armée put alors s'aller réunir à l'armée de Suwarow, qui s'empare de Tortone, d'Alexandrie et de Turin, et menace Coni et Gênes.

Cependant le général Magdonald avait opéré sa jonction avec le général, et exécuté une des plus brillantes retraites dont l'histoire fasse mention. Moreau remet le commandement à Joubert; mais, sur l'invitation de ce dernier, il demeure encore quelques jours à l'armée, et se trouve à la célèbre et sanglante bataille de Novi, qui fut gagnée par le général Suwarou le 28 thermidor an 7, et dans laquelle le général Joubert, ayant été tué au commencement de l'action, Moreau dirigea toute la suite de la bataille.

En Suisse, Massena perdit, contre le prince Charles, la bataille de Zurich, presque à cette même époque.

Telles sont les principales actions qui ont eu lieu pendant la campagne de l'an 7.

D. L'an 7 a-t-il produit de grands événemens politiques, autres que la durée du congrès de Rastadt?

R. Les 28, 29 et 30 prairial virent opérer un grand changement dans le gouvernement de France. Si le 18 fructidor, l'an 5, le directoire avait lutté

avec succès, contre la majorité du corps législatif, ou du moins contre un grand nombre de ses membres, dans cette nouvelle crise, c'est le corps législatif qui a destitué trois directeurs, dont les noms sont: Treilhard, la Réveillère-Lépaux, et Merlin. Rewbell était précédemment sorti du directoire par la voie du tirage au sort. Il ne demeure des anciens directeurs que Barras. Les quatre autres membres qu'on élève à cette place sont Sieyès, Moulin, Ducos et Gohier. Les désastres de nos armées furent un des principaux motifs de cette réaction politique.

An VIII.

D. Comment les Français sont-ils parvenus à réparer, dans la campagne de l'an 8, les revers de l'an 7?

R. Par des prodiges de valeur.

D. Quels sont les plus célèbres combats qui ont eu lieu à cette époque?

R. Du 3 au 18 vendémiaire, l'an 8, Massena ouvre la campagne de la manière la plus brillante, en gagnant la bataille de Zurich, qui fut, suivant ses propres expressions, une bataille de quinze jours, sur une ligne de plus de soixante lieues de développement. Trois armées ennemies battues et dispersées, plus de dix mille des leurs morts ou blessés; prise de cent pièces de canon, de quinze drapeaux, de tous les bagages des ennemis; neuf de leurs généraux tués ou pris; l'Italie et le Bas-Rhin dégagés; l'Helvétie délivrée des Austro-Russes: tel fut le résultat de ces combats. Le général Suwarow, qui, après la bataille de Novi, avait marché vers la Suisse, pour joindre le général Korsakou, est obligé de se retirer par le Tyrol, après avoir été battu par le général de division Lecourbe. Enfin, les Russes abandonnent la coalition, et retournent vers leurs foyers. L'em-

pereur d'Allemagne est réduit à ses propres forces pour continuer la guerre sur le Continent.

D. Est-il survenu à cette époque de grands événemens maritimes ?

R. Oui, presque au même moment où le directoire recevait la nouvelle des succès de Massena et de Lecourbe, il apprit que le général Brune avait forcé en Hollande le duc d'York à capituler, après avoir gagné contre ce dernier, les batailles de Harlem et de Bakkum. Le général Abercrombie commandait une des colonnes anglaises. La retraite de l'armée du duc d'York fut suivie de l'évacuation du Zuiderzée, par la flotille de l'amiral russe Mitchel, et de l'évacuation des îles et du port du Lemmer. Ce fut le 14 vendémiaire et jours suivans, que ces événemens se passèrent.

D. Le mois de brumaire suivant n'a-t-il pas été, en France, l'époque d'une grande révolution ?

R. Le 18 brumaire, l'an 8, sera immortel dans les fastes de la révolution française.

Soit que Sieyès ait rappelé Bonaparte d'Egypte, ainsi qu'on l'a prétendu, soit que ce dernier se fut décidé de lui-même à repasser en France, lorsqu'il apprit le déplorable état où elle se trouvait; que Suwarow avait conquis l'Italie et menaçait nos frontières; enfin, que l'intérieur de la République était on ne peut plus mal gouverné, il arriva à Paris, et conçut le dessein de replacer la France au rang qu'elle n'aurait jamais dû perdre parmi les puissances de l'Europe. Sieyès, secondé par quelques autres bons citoyens, dont nous allons consigner ici les noms, avait tout préparé et mûri pour l'exécution de ce grand projet.

Au retour de Bonaparte, les représentans du peuple

peuple ci-après nommé, tant du conseil des anciens que de celui des cinq-cents; savoir:

Lucien Bonaparte,	Chazal,
Boulay (de la Meurthe),	Bouteville,
Reignier,	Vimar,
Courtois,	Frégeville,
Lemercier, président des anciens;	Goupil-Préfeln fils,
	Herwin,
Cabanis,	Cornudet,
Villetard,	Rousseau,
Baraillon,	Leharry,
Fargues,	Delecloy,

se rendirent, le 16 brumaire an 8, entre dix et onze heures du matin, chez le citoyen Lemercier, président du conseil des anciens, au ci-devant hôtel de Breteuil, près le Manège. C'est là, et dans cette conférence, que le projet de translation des deux conseils et du directoire à Saint-Cloud fut definitivement arrêté. Il fut convenu que cette mesure serait proposée, par la commission des inspecteurs, au conseil des anciens, peu de jours après, sur les huit heures du matin (1).

En conséquence, les députés que nous venons de nommer, après avoir prêté le serment de garder un secret inviolable, se partagèrent les rôles, et se chargèrent de voir séparément les députés sur lesquels on pouvait compter.

---

(1) A l'exception de Frégeville, les autres membres de la commission des inspecteurs des cinq-cents n'étaient point instruits de ce qui se tramait. Les chefs de cette conjuration étaient, au-dehors, Sieyes, Bonaparte, Talleyrand, Ducos, Berthier, Andreossy et quelques autres.

Les membres de la commission des inspecteurs, après être convenus avec Sieyès, Bonaparte et les autres chefs, que la proposition de la translation aurait lieu le 18 brumaire, passèrent la soirée du 17 à faire des lettres de convocation. En vertu de ces lettres, le conseil des anciens s'assembla le lendemain à huit heures du matin. Ce fut à cette séance qu'on arrêta que les deux conseils et le directoire se transporteraient à Saint-Cloud. Bonaparte, informé de ce décret par deux messagers d'état, se transporta aux Tuileries, et parut à la barre des anciens. Il avait déjà fait ses dispositions et harangué ses troupes rassemblées aux Tuileries, que les membres du directoire, Barras, Moulin et Gohier, ignoraient, ainsi que le reste de Paris, ce qui se passait si près d'eux.

Sieyès et Roger-Ducos, directeurs, étaient dans le secret. On fit demander à Barras, Gohier et Moulin leur démission, qu'ils n'osèrent refuser.

Le 19, le conseil des cinq cents, assemblé à Saint-Cloud, délibérait sur l'événement de sa translation, et la majorité avait fait décider qu'il serait procédé à un appel nominal, pour que chaque membre prêtât individuellement le serment de défendre la constitution, lorsque le général Bonaparte arrive dans la salle, nue tête et sans armes, accompagné de quelques grenadiers, qu'il avait laissés au-dehors. Aussitôt tout le conseil est en mouvement : « Un général est ici, s'écrie-t-on ; que veut ici Bonaparte ? dehors ! hors la loi ! point de dictateur ! »

On se presse autour du général ; on le menace d'un poignard. Un député cherche même à le poignarder. Un grenadier, qui était entré sans armes, pare le coup. Lucien Bonaparte, frère du général, et président du conseil des cinq-cents, ne peut se faire entendre ;

on l'interrompt par des cris et des menaces ; il quitte le fauteuil.

Le général Lefèvre entre avec quelques grenadiers, et garantit Bonaparte d'un des plus grands dangers qu'il ait courus dans sa vie.

Le conseil est dans une agitation extrême. Cependant on entend retentir dans le lointain le bruit des tambours qui sonnent le pas de charge. Bientôt les portes de la salle sont ouvertes une troisième fois. Pour la troisième fois les spectateurs se sauvent avec précipitation, en sautant par les fenêtres. Un officier entre, suivi d'une troupe nombreuse, et s'écrie d'une voix forte : « *Le général Bonaparte m'ordonne de faire évacuer la salle.* »

La troupe s'avance dans la salle, tambour battant ; en cinq minutes elle est totalement évacuée.

Le même jour 19, pendant que tous les événemens dont nous venons de parler se passaient aux cinq-cents, le conseil des anciens tenait aussi à Saint-Cloud sa séance ; après quelques instans de délibération, l'on annonce l'arrivée du général Bonaparte. Il entre, et prononce un discours, dont le résultat est qu'on n'a ni constitution, ni gouvernement, puisque la constitution a été violée au 18 fructidor, au 22 floréal, au 30 prairial, etc.

Le conseil des anciens prend des mesures provisoires, à la suite desquelles on a enfin établi la constitution et la forme de gouvernement actuel.

D. Quels événemens militaires ont signalé l'an VIII, après l'époque du 18 brumaire ?

R. Ce grand événement était arrivé, qu'on reçut d'Egypte les nouvelles les plus satisfaisantes. Des lettres du général en chef Kléber marquaient que le 24 thermidor l'an 7, Mourad-Bey avait été complétement battu ; et que le 10 vendémiaire l'an 8,

le général Desaix avait aussi remporté une brillante victoire sur les Turcs, auxquels il avait pris vingt-deux drapeaux.

Depuis, le général Kléber a conclu une capitulation avec le grand-visir, d'après laquelle les Français devaient évacuer l'Egypte ; mais les Anglais ayant refusé les vaisseaux de transports nécessaires, et n'ayant pas voulu adhérer au traité conclu avec les Turcs leurs alliés, le général Kléber a livré bataille au grand-visir, et l'a mis en pleine déroute. Tels sont les dernières nouvelles qu'on a reçues de cette contrée.

D. Que s'est-il passé d'important dans la guerre que l'empereur à continué de soutenir contre la France, après les victoires de Massena, et la retraite des Russes ?

R. Le général Massena fut nommé pour commander l'armée d'Italie, et le général Moreau fut chargé du commandement de l'armée du Rhin et du Danube. Du côté des Impériaux, le général Mélas commandoit en Italie, et le général Kray en Allemagne. Les généraux Moreau et Lecourbe ont remporté plusieurs victoires contre le général Kray ; ils ont gagné les batailles de Moërskirch, d'Engen, de Dillingen, etc. Moreau a encore remporté les célèbres victoires d'Oberhausem, de Nordlingen, de Nedersheim, et à conquis Munich. Quelque brillans que soient ces succès, les nouveaux triomphes, obtenus récemment en Italie par Bonaparte en personne, sont bien au dessus, et infiniment plus décisifs.

Massena avoit été forcé, par l'infériorité du nombre, de se retirer dans Gênes, où il se vit bientôt bloqué, et exposé à souffrir toutes les horreurs d'une longue famine. Cependant le premier consul Bonaparte marche vers la Suisse, à la tête d'une armée nouvellement formée sous le nom d'*armée de réserve*,

franchit, malgré des obstacles de toute espèce, le mont Saint-Bernard, descend, ou plutôt fond en Italie avec l'impétuosité de l'aigle, et vole au secours de Massena, après être entré vainqueur dans Milan.

Massena ayant fait la plus belle et la plus glorieuse résistance dans Gênes, est enfin obligé de capituler, et de remettre cette ville au général Mélas. Tout-à-coup, l'approche de Bonaparte force ce dernier à abandonner le ci-devant comté de Nice. Bonaparte gagne la bataille de Montebello. L'ennemi passa, le 25 prairial, la Bormida sur trois ponts, résolu de se faire une trouée, débouche en force, surprend l'avant-garde des Français, et commence avec la plus grande vivacité cette bataille de Maringo, qui sera à jamais célèbre dans l'histoire, et qui a décidé du sort de l'Italie et de l'armée autrichienne. Quatre fois, pendant la bataille, les Français furent repoussés, et quatre fois ils revinrent à la charge. Il y eut plusieurs attaques de cavalerie, et avec différens succès. Plus de soixante pièces de canon ont été de part et d'autre, sur differens points et à différentes heures, prises et reprises.

Sur les trois heures après midi, dix mille hommes d'infanterie autrichienne débordent la droite des Français dans la plaine de St.-Julien : ils étaient soutenus par une ligne de cavalerie et beaucoup d'artillerie. Les grenadiers de la garde du premier consul sont placés comme une colonne de granit dans cette immense plaine. Rien ne peut l'entamer. Cavalerie, infanterie, artillerie, tout est dirigé, mais envain, contre ce bataillon. Ce fut alors que l'on vit ce que peut une poignée de gens de cœur.

La cavalerie ennemie fit alors un mouvement rapide sur la droite des Français, qui déjà se trouvait ébranlée. Ce mouvement précipita sa retraite.

L'ennemi s'avançait sur toute la ligne, faisant un feu de mitraille avec plus de cent pièces de canon. Les routes étaient couvertes de fuyards ; la bataille paraissait perdue. On laissa avancer l'ennemi jusqu'à une portée de fusil du village de Saint-Julien, où était en bataille la division Desaix, avec huit pièces d'artillerie légère en avant. Tous les fuyards se ralliaient derrière. Déjà l'ennemi faisait des fautes qui présageaient sa défaite. Il étendait trop ses ailes.

La présence du premier consul ranimait les troupes. Desaix aborde l'ennemi au pas de charge, par le centre, et le culbute. Le général Kellermann, qui, avec sa cavalerie, avait toute la journée protégé la retraite de la gauche, exécuta, avec autant d'activité que de valeur, une charge, au moyen de laquelle il perça la ligne de la cavalerie ennemie, ce qui acheva l'entière déroute de l'armée.

Les Français prirent quinze drapeaux, et quarante pièces de canon. Ils firent six à huit mille prisonniers ; et plus de six mille ennemis restèrent sur le champ de bataille. Mais la France a perdu un homme digne de tous ses regrets, le général Desaix, atteint mortellement d'une balle, au commencement de la charge exécutée par sa division, il dit en mourant au jeune Kellermann : *Allez dire au premier Consul que je meurs avec le regret de ne pas avoir assez fait pour la postérité.* Le général Zach fut fait prisonnier. Le général Mélas convint, le 27, d'un armistice et d'une capitulation, en vertu de laquelle on a remis aux Français, les châteaux de Tortone, Alexandrie, Turin, Milan, Pizzighitone, Arena, Plaisance, Coni, Ceva, Savonne, le fort Urbain et la ville de Gênes.

Fin de l'Histoire de France.

INSTRUCTION

SUR

L'HISTOIRE

ROMAINE,

PAR DEMANDES ET PAR RÉPONSES.

D. Qu'est-ce que l'histoire Romaine ?

R. C'est le récit des principales actions et des choses dignes de mémoire qui ont été faites chez les Romains.

D. D'où suppose-t-on que les Romains tirent leur origine ?

R. D'Enée, prince Troyen, qui, après la ruine de Troye, vint chercher un asile en Italie.

D. Par quel prince fut-il reçu ?

R. Par Latinus, roi des Latins, dont il épousa la fille, qui s'appellait Lavinie.

D. Quel enfant naquit-il de ce mariage ?

R. Un fils nommé Silvius. Ce prince étant devenu grand, laissa le royaume des Latins à sa mère, et bâtit une ville sur le mont Albain, à qui on donna le nom d'Albe la longue.

D. Que sait-on des successeurs d'Enée ?

R. L'histoire ne nous en a conservé que les noms, jusqu'au règne de Numitor.

D. Quel événement particulier arriva-t-il à ce prince?

R. Amulius son frère le chassa du trône, fit mourir ses fils, et força Rhéa Silvia, sa fille, à se faire vestale.

D. Qu'est-ce que c'était qu'une vestale?

R. C'était une fille consacrée au culte de la déesse Vesta, et qui ne pouvait pas se marier.

D. Que devint Rhéa Silvia?

R. Elle se maria secrètement, et eut deux enfans jumeaux qui furent nommés Rémus et Romulus.

D. Que fit Amulius lorsqu'il apprit leur naissance?

R. Il ordonna qu'ils fussent jetés dans le Tibre; mais ceux qui étaient chargés de cet ordre se contentèrent de les exposer sur les bords de cette rivière.

D. Que leur arriva-t-il alors?

R. Un berger, nommé Faustulus, les enleva et les fit élever secrètement par sa femme.

D. A quoi s'occupèrent-ils lorsqu'ils furent devenus grands?

R. Ils fesaient des courses sur les terres d'Amulius, et enlevaient aux brigands le butin qu'ils avaient fait.

D. Ne leur arriva-t-il rien?

R. Rémus fut pris, et son frère Romulus, à qui on avait découvert le secret de sa naissance, vint le délivrer, tua Amulius, et rétablit Numitor sur le trône.

D. Restèrent-ils dans la ville d'Albe?

R. Non: deux ans après le rétablissement de leur aïeul, ils bâtirent une ville sur le mont Palatin, 752 ans avant la naissance de Jésus-Christ.

D. Quel nom donna-t-on à cette ville?

R. Romulus lui donna son nom, et elle fut appelée Rome.

D. Les deux frères vécurent-ils en bonne intelligence?

R. Non: les uns disent que Rémus fut tué en disputant à son frère le droit de donner le nom à la nouvelle ville; d'autres rapportent que Romulus le fit mourir, parce qu'il avait sauté, par dérision, de l'autre côté des petits fossés qui marquaient l'enceinte de Rome.

D. Que fit Romulus pour donner des femmes à ses sujets?

R. Il fit célébrer des jeux à Rome; et pendant le spectacle on enleva les filles des Sabins et des autres peuples voisins qui étaient venus pour y assister.

D. Cet enlèvement ne causa-t-il pas quelques guerres?

R. Oui: mais la plus dangereuse pour les Romains fut celle des Sabins, qui, après avoir déjà eu quelque avantage sur leurs ennemis, étaient prêts à en venir à une seconde bataille, lorsque les Sabines vinrent se jeter entre les deux armées, et firent tant par leurs prières que la paix fut conclue.

D. Quelles furent les principales actions de Romulus?

R. Il vainquit les peuples voisins, qui étaient venus l'attaquer; fit des lois, et établit un sénat pour lui servir de conseil.

D. Comment mourut ce prince?

R. Il fut assassiné par les sénateurs, après un règne de 38 ans, et fut ensuite honoré sous le nom du Dieu Quirinus.

D. Qui fut le successeur de Romulus?

R. Les sénateurs, après un an d'interregne, et

après bien des contestations, choisirent Numa Pompilius, qui étoit Sabin d'origine.

D. Comment se comporta-t-il?

R. Ce prince, naturellement pacifique, fit la paix avec ses voisins, et employa le tems de son règne, qui fut de quarante-trois ans, à adoucir les mœurs des Romains, en les occupant aux exercices de la religion, dont il leur prescrivit les cérémonies.

D. Qui fut celui qui monta sur le trône après la mort de Numa Pompilius?

R. Tullus Hostilius, prince guerrier et ambitieux.

D. Quel avantage les Romains tirèrent-ils de son courage?

R. Les Albins furent soumis, leur ville fut détruite, et tout le peuple fut obligé de venir s'établir à Rome, ce qui augmenta considérablement le nombre des habitans de cette ville.

D. Le règne de Tullus fut-il long?

R. Après avoir régné trente-deux ans, et réglé la milice romaine, il fut tué d'un coup de foudre.

D. Quel prince les Romains choisirent-ils pour lui succéder.

R. Ce fut Ancus Martius, petit-fils de Numa Pompilius.

D. Son règne fut-il glorieux?

R. Oui: il subjuga les Latins, bâtit la ville d'Ostie, fit entourer Rome de fortes murailles, éleva un grand nombre de beaux édifices pour l'embellissement de cette ville, et mourut après un règne de vingt-cinq ans ou environ, laissant deux fils en bas âge.

D. Ses enfans montèrent-ils sur le trône après sa mort?

R. Non: Tarquin l'ancien, qu'il avait donné pour tuteur à ses enfans, se fit déclarer roi.

D. Comment se comporta-t-il sur le trône?

R. Il se fit aimer de ses sujets, subjugua une partie de la Toscane, fit construire le cirque pour représenter les jeux publics, augmenta le nombre des chevaliers romains, et fut le premier qui porta une couronne d'or et un sceptre.

D. Les enfants d'Ancus ne firent-ils rien pour monter sur le trône ?

R. Ils firent assassiner Tarquin, après un règne de trente-huit ans ; mais le sénat les condamna à un exil perpétuel, et on nomma Servius Tullius pour lui succéder.

D. Que fit ce prince de remarquable pendant son règne ?

R. Il termina quelques guerres avec avantage, fit le dénombrement de ses sujets, conçut le dessein de se démettre de la royauté, et de former une république.

D. Vint-il à bout de ses projets ?

R. Non : il fut assassiné, après un règne de quarante-six ans, par l'ordre de sa fille Tullie et de son gendre Tarquin, qui fut aussi-tôt déclaré roi par les senateurs qu'il avait gagnés.

D. Rapportez les différens événemens de son règne ?

R. Il vainquit les Volsques, soumit les Gabiens et les Latins, fit construire le capitole, qui était la forteresse de Rome, se rendit odieux à ses sujets par son orgueil et sa tyrannie, ce qui lui fit donner le sur-nom de superbe, et fut enfin chassé du trône après un règne de vingt-quatre ans, les Romains ayant pris prétexte de l'outrage que son fils avait fait à Lucrèce.

D. Tarquin eut-il un successeur au trône ?

R. Non : les Romains suivirent le projet de Servius Tullius, et formèrent un état républicain.

D. Par qui la république fut-elle gouvernée ?

R. Par deux magistrats, à qui l'on donna le nom de consuls.

D. Qui furent les deux premiers consuls?

R. Junius Brutus, qui avait soulevé le peuple contre Tarquin, et Tarquin Collatin, mari de Lucrèce.

D. Tarquin le superbe ne fit-il pas quelques efforts pour remonter sur le trône?

R. Il engagea plusieurs jeunes seigneurs à faire une conjuration en sa faveur; mais ayant été découverte, les complices furent punis de mort. Les fils du consul Brutus, qui étaient du nombre, ne furent pas épargnés; leur père les condamna lui-même, et assista à leur supplice sans donner aucun signe d'émotion.

D. Après cette tentative, qui n'avait pas réussi, Tarquin abandonna-t-il ses projets?

R. Non: il implora les secours de Porsenna, roi des Clusiens, peuple de Toscane. Ce prince vint, avec une puissante armée, mettre le siége devant Rome.

D. Quelles actions de valeur se fit-il en cette occasion?

R. Horatius Coclès empêcha, lui seul, l'armée ennemie de passer le pont qui était sur le Tibre. Mutius Scevola se rendit au camp de Porsenna pour tuer ce roi; mais ayant manqué son coup, il se laissa brûler la main droite sans donner aucune marque de douleur. Clélie, jeune romaine, qui avait été donnée en ôtage, se sauva à la nage, et retourna à Rome.

D. Quelle impression toutes ces actions firent-elles sur Porsenna?

R. Il ne put s'empêcher d'admirer les Romains, fit la paix avec eux, et abandonna le parti de Tarquin, qui se retira dans une ville de Toscane, ou à

Cumes, dans la Campanie, où il mourut dans un âge fort avancé.

D. Le sénat et le peuple vécurent-ils en bonne intelligence?

R. Non: le peuple, jaloux de l'autorité du sénat, se retira sur le mont Aventin, et il fallut, pour le ramener, lui accorder des tribuns, dont la puissance contrebalançait celle du sénat. Ces divisions arrivèrent plusieurs fois; et plus on accordait à ce peuple inquiet et changeant, plus il demandait.

D. Rome fut-elle tranquille au-dehors?

R. Non: les Volsques déclarèrent la guerre aux Romains. Mais Caïus Marcius, qu'on envoya contre eux, les vainquit, et leur prit la ville de Coriole; ce qui lui fit donner le nom de Coriolan.

D. Ce Romain fut-il toujours fidèle à sa patrie?

R. Non: ayant été exilé de Rome pour avoir conseillé, dans un tems de disette, de vendre fort cher au peuple des bleds qu'on avait eu à grand marché, il se retira chez les Volsques, se mit à leur tête, vint mettre le siége devant Rome, et s'en serait rendu maître sans les prières de sa mère et de sa femme.

D. Les Romains ne cherchèrent-ils pas à se faire des lois?

R. Oui: ils envoyèrent en Grèce pour avoir les lois de Solon.

D. Par qui ces lois furent-elles rédigées?

R. Par dix magistrats, qu'on nomma décemvirs, et qui réunirent à leur charge la puissance consulaire et tribunitienne.

D. Leur pouvoir subsista-t-il long-tems?

R. Non: ces magistrats ayant abusé de leur autorité, furent abolis au bout de cinq ans, et on créa de nouveau des consuls.

D. N'y eut-il point encore quelque changement dans l'état?

R. On se lassa des consuls; et on créa, 444 ans avant Jésus-Christ, des tribuns militaires, qui avaient la même autorité que les consuls. Ces tribuns gouvernèrent la république environ quatre-vingts ans.

D. Quelles conquêtes firent les Romains sous ces nouveaux magistrats?

R. La ville de Veïes, qui égalait presque la ville de Rome, après un siége de dix ans et différens succès, fut prise par Camille. Ce général romain soumit ensuite les Falisques, et leur imposa un tribut. Mais les Romains ne le récompensèrent que d'ingratitude, et il fut exilé sous divers prétextes.

D. Rome eut-elle lieu de se repentir de son injustice?

R. Oui: car, quelque tems après, les Gaulois ayant passé en Italie, 390 ans avant Jésus-Christ, s'approchèrent de Rome, battirent les Romains, se rendirent maîtres de la ville, massacrèrent les sénateurs, et détruisirent Rome par le fer et le feu.

D. Où s'était retirée la jeunesse de Rome?

R. Dans le Capitole, qui en était la forteresse.

D. Les Gaulois s'en rendirent-ils maîtres?

R. Non: après un siége de quelques mois, ils se retirèrent, ayant reçu une grosse somme d'argent pour les indemniser.

D. S'en retournèrent-ils tranquilles dans leur pays?

R. Non: On rapporte que Camille ayant assemblé une puissante armée chez les peuples voisins, vint au secours de ses concitoyens, tailla en pièces les

Gaulois, et leur prit tout le butin qu'ils avaient fait; mais cette belle action n'est pas bien certaine.

D. Quelle guerre considérable les Romains eurent-ils à soutenir?

R. Ce fut celle des Samnites, qui commença 342 ans avant Jésus-Christ, après quoi ces peuples furent entièrement soumis aux Romains.

D. Les Romains eurent-ils touj ours l'avantage dans cette guerre?

R. Non: ils furent surpris dans un défilé qu'on appelle les fourches Caudines, et toute l'armée fut obligée de mettre bas les armes, et de passer sous le joug, mais les Romains s'en vengèrent bien dans la suite.

D. Cette guerre n'en occasionna-t-elle pas une autre?

R. Oui: Pyrrhus, roi d'Epire, qui méditait la conquête de l'Italie, prit occasion des troubles qui agitaient cette contrée, et vint attaquer les Romains, sous prétexte de secourir les Tarentins.

D. Quel fut le résultat de cette guerre?

R. Les Romains furent battus à la première rencontre, ayant été épouvantés par les éléphans qui étaient dans l'armée de Pyrrhus: mais dans les seconde et troisième bataille, le roi d'Epire fut vaincu, fit la paix avec les Romains, et se retira dans ses états.

D. Quels avantages retirèrent-ils de toutes ces guerres?

R. Ils se virent maîtres de l'Italie, dont toutes les villes étaient réduites en provinces romaines.

D. Restèrent-ils tranquilles après tant de succès?

R. Non: ils voyaient avec jalousie la puissance des Carthaginois dans la Sicile, et déclarèrent la

guerre à cette nation, sous prétexte qu'elle avait secouru les Tarentins.

D. Cette guerre fut-elle considérable ?

R. Elle commença 264 ans avant Jésus-Christ, et dura 25 ans. Ce fut dans cette guerre que les Romains apprirent à combattre sur mer, où ils eurent plusieurs avantages sur les Carthaginois. Regulus, général Romain, porta la guerre en Afrique, battit les Carthaginois, fut battu à son tour, fait prisonnier, et périt enfin dans les plus cruels tourmens. Les Carthaginois, ayant été défaits de nouveau, demandèrent la paix aux Romains, qui ne l'accordèrent qu'à condition qu'ils abandonneraient la Sicile, et donneraient une somme considérable pour les frais de la guerre.

D. Les Romains restèrent-ils long-tems en paix ?

R. Non : quelques années après ils eurent une guerre en Illyrie, et une autre en Italie contre les Gaulois. La victoire se déclara pour les Romains, et leurs ennemis furent obligés de céder.

D. La paix entre les Romains et les Carthaginois ne fut-elle point troublée ?

R. Oui : Annibal, général des Carthaginois, assiégea et prit, en Espagne, la ville de Sagunte, qui s'était mise sous la protection des Romains.

D. De qui cet Annibal était-il fils ?

R. D'Amilcar, grand capitaine, sous lequel il avait appris l'art militaire, et qui lui avait fait jurer sur les autels, à l'âge de neuf ans, une haine éternelle contre les Romains. Annibal n'avait que vingt-cinq ans lorsque les Cathaginois lui donnèrent le commandement de leur armée.

D. Que firent les Romains lorsqu'ils apprirent la prise de Sagunte ?

R. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Carthage

pour se plaindre de ces hostilités; mais les Carthaginois ayant répondu avec trop de hauteur, la guerre fut résolue entre ces deux républiques. C'est la seconde guerre punique.

D. Annibal poursuivit-il ses conquêtes en Espagne?

R. Non : il abandonna ce pays, où il laissa cependant un corps de troupes sous la conduite de Hannon, traversa les Gaules, passa les Alpes malgré les neiges, les glaces, les précipices, les rochers, et les autres difficultés qu'il rencontra, mais qui ne furent pas capables de le rebuter. Personne avant lui n'avait tenté ce passage : il y perdit la moitié de son armée.

D. Les Romains ne voulurent-ils pas s'opposer à son entrée dans l'Italie?

R. Scipion, un des deux consuls, n'ayant pu arrêter Annibal dans les Gaules, retourna en Italie par mer, et ayant joint les Carthaginois près la rivière de Thessin, il leur livra bataille. L'armée romaine fut battue, et le consul fut blessé.

D. Quel avantage Annibal retira-t-il de cette victoire?

R. Les Gaulois qui s'étaient établis dans l'Italie, abandonnèrent l'armée romaine, et se joignirent aux Carthaginois.

D. Les Romains ne cherchèrent-ils pas à réparer cet affront?

R. Tiberius Sempronius, l'autre consul, vint au secours de Scipion, et contre l'avis de son collègue, il livra une seconde bataille à Annibal, et fut vaincu par ce général Carthaginois. Ce combat se donna près de la rivière de Trébie.

D. Que fit ensuite Annibal?

R. Comme il s'avançait dans la Toscane, il rencontra le consul Flaminius, qu'il battit près le lac Trasymène.

D. Quel parti ces pertes subites firent-elles prendre aux Romains ?

R. Ils créèrent pour dictateur Fabius Maximus, qui, par sa prudence, arrêta l'impétuosité des Carthaginois, et ayant trouvé une occasion favorable, il les vainquit.

D. La conduite du dictateur fut-elle approuvée ?

R. Non : on se plaignit à Rome qu'il agissait avec trop de lenteur, et on créa à sa place deux consuls, qui furent Emilius Paulus, et Terentius Varron, homme de grande présomption, et sans expérience.

D. Les nouveaux consuls répondirent-ils à l'idée avantageuse qu'on avait d'eux ?

R. Emilius Paulus voulait profiter des sages avis de Fabius ; mais Varron, qui espérait se signaler, présenta imprudemment la bataille à Annibal, près d'un village nommé Cannes, qui était situé dans la Pouille. L'armée romaine fut taillée en pièces, et il ne s'en sauva qu'un petit nombre avec Varron, l'autre consul s'étant fait tuer, pour ne pas survivre à la honte de sa patrie.

D. Annibal profita-t-il de sa victoire ?

R. Ce général aurait pu se rendre maître de Rome, où tout était dans la consternation ; mais il était bien aise de traîner la guerre en longueur, afin de paraître nécessaire à sa patrie.

D. Que pensa-t-on à Carthage de cette victoire ?

R. Les ennemis d'Annibal voulurent la révoquer en doute, et on fut long-tems à décider si on lui enverrait le secours qu'il demandait : mais on avait trop tardé ; les Romains avaient repris vigueur, et le courage des Carthaginois s'était amolli à Capoue. Depuis ce tems-là, Annibal n'eut aucun avantage sur les Romains, qui se rendirent maîtres de plusieurs places considérables.

D. Que se passait-il en Espagne pendant ce tems-là ?

R. Les armes des Romains y prospéraient toujours ; les Carthaginois y étaient continuellement battus par les Scipions. Ceux-ci ayant été tués, un autre Scipion, leur neveu, eut le commandement de l'armée romaine, et après avoir chassé les Carthaginois de l'Espagne, il porta la guerre jusqu'en Afrique.

D. L'entreprise de Scipion ne dérangea-t-elle point le dessein d'Annibal ?

R. Le sénat de Carthage obligea Annibal à quitter l'Italie pour venir au secours de sa patrie. Ce général ne put abandonner ce pays sans verser des larmes ; et contraint d'obéir, il repassa en Afrique. N'ayant pu convenir d'un accommodement avec Scipion, les Romains et les Carthaginois en vinrent aux mains, et ces derniers furent entièrement défaits. Les Carthaginois furent obligés de faire la paix, quoiqu'à des conditions très-onéreuses. Ainsi finit la seconde guerre punique, qui avoit duré seize ans.

D. Que devint Annibal ?

R. Ce grand homme, après avoir passé quelque tems à la cour d'Antiochus, roi de Syrie, qu'il avoit engagé à faire la guerre aux Romains, s'était retiré après la paix chez Prusias, roi de Bithynie ; mais sachant qu'il devait être livré aux Romains, il s'empoisonna.

D. Quelles guerres considérables suivirent la seconde guerre punique ?

R. Celle de Macédoine, contre Philippe, et ensuite contre son fils Persée. Philippe, après plusieurs pertes, avait fait la paix avec les Romains ; mais Persée pensant recouvrer ce que son père avait perdu, entreprit une nouvelle guerre qui lui devint funeste, car il perdit la liberté et la vie. La Macédoine fut

réduite en province Romaine. Antiochus, roi de Syrie, qui s'était déclaré contre les Romains, par le conseil d'Annibal, fut aussi obligé de demander la paix.

D. Rome et Carthage n'eurent-elles plus de guerres entr'elles ?

R. Les Romains voyaient avec peine subsister Carthage, et ils cherchaient un prétexte de rupture, lorsqu'il se présenta.

Les Carthaginois étaient en guerre avec Massinissa, roi de Numidie. Les Romains prirent son parti ; et quelque soumission que fît Carthage, on envoya une armée pour faire le siége de cette ville. Elle se défendit avec un courage égal à son désespoir ; mais enfin Publius-Cornelius Scipion s'en rendit maître, et elle fut entièrement détruite par le fer et le feu.

D. Les Romains, après tant de succès, restèrent-ils tranquilles ?

R. Les villes de la Grèce s'étaient liguées contre les Romains ; on marcha contr'elles ; on les soumit, et la ville de Corinthe fut détruite. Les Espagnols qui s'étaient pareillement révoltés, furent traités de même, et la prise de Numance réduisit toute l'Espagne.

D. Que se passait-il alors à Rome ?

R. Tiberius Gracchus, et ensuite son frère Caïus Gracchus, soulevèrent le peuple contre la noblesse, mais ils périrent misérablement.

D. Les Romains n'eurent-ils pas encore quelques guerres considérables ?

R. Il y en eut plusieurs. Jugurtha, roi de Numidie, n'étant pas content des états que Micipsa, son père adoptif, lui avait laissés avec ses deux autres frères, les fit mourir. Il trouva d'abord moyen, par ses présens, de se rendre Rome favorable ; mais à la fin les Romains le poursuivirent ; Metellus lui prit plusieurs places, et Marius, homme sans naissance et ambitieux,

mais qui avait de grands talens pour la guerre, ayant été nommé consul, termina cette guerre, et Jugurtha fut emmené prisonnier à Rome, où on le laissa mourir de faim. Marius battit ensuite les Teutons, les Cimbres et les autres peuples du nord qui avaient pénétré dans les Gaules, l'Espagne et l'Italie. Cette guerre fut considérable, et dura douze ans.

D. Quelles furent les autres guerres?

R. Celles des peuples d'Italie, qui se soulevèrent contre Rome pour obtenir le droit de bourgeoisie; elle dura trois ans, et fut terminée à l'avantage des Romains, qui enfin accordèrent aux villes d'Italie le droit de citoyen Romain; ce qui fut dans la suite la cause de grands troubles dans la république. Mais Rome eut en même tems d'autres guerres à soutenir; savoir, celle de Mithridate, roi de Pont, la guerre civile de Marius et de Sylla, celle des gladiateurs et celle des pirates.

D. Quelle fut la cause de la guerre de Mithridate?

R. Ce puissant roi de Pont dans l'Asie mineure avait résolu d'abattre l'orgueil des Romains: ennemi aussi irrévocable qu'Annibal, il fit aux Romains tout le mal qu'il put. Le signal de la guerre fut la prise de plusieurs provinces de l'Asie, alliées ou tributaires de Rome, et la mort d'un général romain.

D. Quel général les Romains envoyèrent-ils contre lui?

R. Sylla, nommé consul cette année-là, fut chargé de cette guerre: Marius parvint par ses brigues à se faire nommer à la place de Sylla. Celui-ci retourne à Rome, fait proscrire Marius. Telle fut l'origine de cette guerre civile, qui fit périr un grand nombre de citoyens, tant en Italie qu'en Espagne, où Sertorius, partisan de Marius, s'était retiré. Cette guerre fut terminée en Espagne par Pompée. Sylla l'emporta

sur Marius, qui mourut la seconde année de la guerre civile. Ce fut la source de tous les troubles qui agitèrent Rome, et qui furent cause de la ruine de la république.

D. Quels furent les différens événemens de la guerre de Mithridate ?

R. Ce roi ayant été battu sur terre et sur mer par Sylla, demanda la paix, qu'on lui accorda. Mais Murena, lieutenant de Sylla, ayant enfreint le traité, la guerre recommença. Mithridate qui avait mis dans son parti Tigrane, roi d'Arménie, battit les Romains, et s'empara de la Bithinie. Le consul Lucullus, qu'on envoya ensuite, fit changer les choses de face; il rompit toutes les mesures du roi de Pont, et remporta de si grands avantages sur ce prince, qu'il l'obligea de se retirer en Arménie. Deux victoires considérables remportées sur le roi d'Arménie, auraient facilité à Lucullus les moyens de terminer cette guerre, si Glabrion ne se fût fait nommer à sa place. Mithridate, sous ce nouveau consul, recouvra son royaume, et ravagea la Capadoce; mais Pompée qui s'était déjà fait connaître par la guerre des pirates de Cilicie, qu'il avait terminée en quarante jours, fut chargé de cette guerre; il chassa de nouveau le roi de Pont de son royaume, le poursuivit jusqu'en Arménie; et l'ayant vaincu près de l'Euphrate, il le réduisit dans un si grand désespoir, qu'il fut obligé de se tuer. Ainsi fut terminée cette guerre après avoir duré vingt ans. Pompée se rendit ensuite maître de toute l'Asie, sans être obligé de combattre.

D. Quelle fut la guerre des gladiateurs ?

R. Les gladiateurs étaient des gens condamnés à se battre dans les spectacles : Spartacus, un d'entr'eux, s'étant échappé de l'école qui était à Capoue, assembla une armée considérable de vagabonds, dont la

devise était *liberté*. Ils battirent plusieurs fois les armées romaines, mais il furent enfin taillés en pièces par Lucius Crassus. Spartacus voyant qu'il n'avait plus de ressources, se fit tuer pour éviter le supplice que méritait sa révolte.

D. N'y avait-il pas des troubles à Rome pendant la guerre d'Asie?

R. Lucius-Sergius Catilina, homme de première naissance, mais perdu de débauche et de dettes, prit la résolution de se rendre maître de Rome. La prudence de Cicéron, consul cette année-là, étouffa la conjuration : l'armée que Catilina avait ramassée fut taillée en pièces ; et il fut lui-même tué en combattant aux premiers rangs. La plupart de ses complices eurent la tête tranchée.

D. Rome fut-elle tranquille après cela?

R. Sylla avait donné un mauvais exemple, et plusieurs, à son imitation, avaient ambitionné la souveraineté sans cependant oser le faire avec éclat ; mais pompée, Crassus et César, plus hardis que les autres, réunirent entr'eux trois la souveraine puissance ; c'est ce qu'on appelle le premier triumvirat, parce qu'ils étaient trois qui gouvernaient ensemble.

D. Par quel moyen affermirent-ils leur puissance?

R. César obtint le consulat et le gouvernement des Gaules pour cinq ans. Pompée et Crassus restèrent à Rome, tandis que César cherchait à étendre les conquêtes des Romains, et jeter les fondemens de la domination qu'il méditait Il avait eu soin de s'attacher Pompée par les lieus du sang, en lui faisant épouser sa fille.

D. Quels furent les exploits de César ?

R. Il battit les Suisses, qui voulaient s'établir dans la Franche-Comté ; vainquit Arioviste, roi des Germains, qui s'étaient emparé d'une partie de cette pro-

vince; défit les Belges ou Flamands, et soumit avec une diligence incroyable toute la Gaule; il passa même jusqu'en Angleterre, et imposa un tribut aux habitans de cette île. Toutes ces conquêtes se firent en huit années.

D. L'union subsista-t-elle long-tems entre les triumvirs?

R. Crassus ayant été tué en combattant contre les Parthes, et la fille de César étant morte, Pompée vit avec jalousie les belles actions de César, et chercha tous les moyens de nuire à son rival. Il voulut lui faire ôter son gouvernement; mais César, assuré de la fidélité de ses troupes, marcha droit à Rome, que Pompée et ses partisans abandonnèrent.

D. Que fit César?

R. Après avoir été nommé de nouveau consul, et s'être attiré la bienveillance du peuple, il poursuivit Pompée, qui s'était retiré dans la Grèce. Après divers événemens, ces deux rivaux en vinrent aux mains dans la plaine de Pharsale, et la fortune se déclara pour César.

D. Que devint Pompée?

R. Il se retira en Egypte: mais Ptolomée, roi du pays, croyant faire sa cour à César, le fit assassiner: on porta sa tête à César, qui ne put s'empêcher de donner des larmes à la mémoire d'un si grand homme. Ce fut en cette occasion que César connut la belle Cléopâtre, qu'il fit proclamer reine d'Egypte, Ptolomée, son frère, s'étant noyé dans le Nil en cherchant à se sauver de César qui s'était déclaré son ennemi.

D. César n'eut-il plus de compétiteurs?

R. Les deux fils de Pompée voulurent venger leur père, mais la fortune ne leur fut pas favorable; après un combat des plus opiniâtres, leurs troupes furent taillées

taillées en pièces; Cneïus Pompée fut tué, et le cadet échappa des mains du vainqueur.

D. Comment César se comporta-t-il ensuite ?

R. Tant de succès l'avaient enivré ; il se comporta avec plus de faste et de hauteur qu'auparavant, et Rome commença à rougir du joug qu'il lui avait imposé. Il se forma contre lui une conjuration, et il fut assassiné dans le sénat.

D. Faites-moi le portrait de César ?

R. Le voici tel que l'a dépeint un célèbre tragique de notre tems.

Ce que la Grèce, Rome et l'Univers ensemble
Eurent de plus parfait, dans César se rassemble;
Prudent, ambitieux, l'homme de tous les tems,
De toutes les vertus et de tous les talens;
Intrépide, éclairé, d'autant plus redoutable
Que de tous les mortels il est le plus aimable.

D. La mort de César n'occasionna-t-elle pas de nouveaux troubles dans Rome ?

R. Il se forma un nouveau triumvirat, composé d'Antoine, de Lépidus et d'Octavius, neveu et fils adoptif de César : le prétexte spécieux de cette union fut la vengeance de la mort de César, mais le véritable motif était l'ambition.

D. Que firent les nouveaux triumvirs ?

R. Ils poursuivirent Brutus et Cassius, chefs des meurtriers de César, et les défirent dans les champs de Philippes, ville de Macédoine; Cassius se tua sur le champ de bataille, et Brutus le lendemain, ayant appris qu'il n'avait plus de ressources.

D. Les triumvirs restèrent-ils toujours unis ?

R. Antoine et Octavius partagèrent d'abord l'empire, et laissèrent peu de choses à Lépidus. Octavius

resta à Rome, et Antoine se rendit en Asie. Cléopâtre étant venu le trouver, pour se justifier de ce qu'elle avait favorisé Brutus et Cassius, fit tant par ses charmes, qu'Antoine la suivit en Egypte. Lépidus, dans la suite, ayant été dépouillé du peu qu'il possédait, Antoine et Octavius se brouillèrent.

D. Quelle fut la suite de cette mésintelligence?

R. Octavius alla chercher son ennemi. Antoine, pour suivre l'avis de Cléopâtre, se détermina à combattre sur mer. La bataille se donna près d'Actium, et la reine d'Egypte s'étant retirée avec ses vaisseaux, Antoine la suivit, et abandonna la victoire à son ennemi.

D. Quels évènemens suivirent cette victoire?

R. Antoine, réduit au désespoir, se donna la mort, et Cléopâtre n'espérant pas trouver grâce devant le vainqueur, se fit piquer d'un aspic, et fut enterrée dans le même tombeau où l'on avait mis le corps d'Antoine. Octavius, resté seul maître de l'empire, prit le titre d'empereur, et le sénat lui donna le surnom d'Auguste, sous lequel il est plus connu. Telle fut la fin de la république romaine. Ce fut sous le règne d'Auguste que naquit Jésus-Christ.

D. Que devinrent le Romains sous les empereurs?

R. Ils étendirent encore beaucoup leurs conquêtes, et ils formèrent la plus grande monarchie qui ait jamais été, puisqu'ils possédaient l'Europe, une grande partie de l'Asie et de l'Afrique.

D. Qu'est devenu ce grand empire?

R. Valentinien, qui était d'une famille obscure, ayant été nommé empereur, partagea ses états avec son frère Valens. Il lui céda les provinces de l'Asie, de l'Egyte et de la Thrace, et garda pour lui l'Illyrie, l'Italie, les Gaules, l'Angleterre et l'Espagne. Ce qui forma l'empire d'Orient où régnait Valens, et l'em-

pire d'Occident, qui était gouverné par Valentinien.

D. Comment ces deux empires ont-ils été détruits?

R. Mahomet II, empereur des Turcs, s'étant rendu maître de Constantinople, sous le règne de Constantin Dracocès, mit fit à l'empire d'Orient. Celui d'Occident finit sous Augustule; Odoacre, roi des Hérules, ayant soumis toute l'Italie, et dépouillé Augustule de toute sa puissance, après l'avoir relégué dans un château de la Campanie, où il passa le reste de ses jours. Il y avait déjà long-tems que l'empire romain chancelait, plusieurs peuples venus du nord le ravagaient, et les peuples soumis se soulevaient à chaque occasion. Les Romains n'étaient plus les mêmes, et ils avaient pris les vices de toutes les nations qu'ils avoient subjuguées.

D. L'empire Romain ou d'Occident ne se rétablit-il pas?

R. Charlemagne, roi de France, ayant détruit le royaume des Lombards, qui étaient maîtres de l'Italie, fut reconnu empereur par les Romains et par le pape, et il y eut huit rois de France qui lui succédèrent dans cette dignité; le dernier fut Louis IV. Conrad I, gendre de Louis IV étant élu par les seigneurs Allemands pour succéder à son beau-père, l'empire est resté aux Allemands, et c'est ce qu'on nomme aujourd'hui l'empire d'Allemagne.

D. Quel fut le premier empereur chrétien?

R. Ce fut Constantin le Grand. Ce prince étant prêt de livrer bataille contre Maxence, crut apercevoir une croix au-dessus du soleil, avec ces mots: *C'est par ce signe que tu vaincras.* Frappé de cette vision et de la victoire qu'il remporta, il embrassa la religion chrétienne, fit abattre les temples des faux

dieux, et permit aux chrétiens le libre exercice de leur religion.

D. Quels ont été les meilleurs empereurs païens ?

R. Vespasien, Titus, Nerva, Julien, Trajan, Adrien, Antonin le pieux et Marc-Aurèle. Mais le meilleur de tous était, sans contredit, l'empereur Titus. Ce prince ayant passé une journée sans trouver occasion de rendre service, dit à ses courtisans : *Mes amis, j'ai perdu ma journée.* Il disait que personne ne devait se retirer triste après avoir vu l'empereur.

D. Quels ont été les plus méchans ?

R. Caligula, Néron, Domitien, Commode, Caracalla, Héliogabale et Dioclétien.

D. Sous quels empereurs les chrétiens ont-ils été le plus persécutés ?

R. La première persécution fut sous Néron ; la seconde, sous Domitien ; la troisième, sous Trajan et Adrien ; la quatrième, sous Marc-Aurèle et Antonin ; la cinquième, sous Sevère ; la sixième, sous Maximin ; la septième, sous Decius, Gallus et Volusien ; la huitième, sous Valerien et Gallien ; la neuvième, sous Aurelien ; et la dixième, sous Dioclétien.

D. Faites-moi la récapitulation de l'histoire de Rome ?

R. Il faut la considérer sous sept états différens.

Le premier sous sept rois, l'espace de deux cent quarante-quatre ans.

Le second, sous les consuls, pendant quatre cent quarante-six ans, jusqu'au règne d'Auguste.

Le troisième, sous cinquante-sept empereurs, pendant cinq cent dix-neuf ans, c'est-à-dire, depuis Auguste jusqu'à Augustule, dépossédé par Odoacre, roi des Hérules.

Le quatrième, sous un roi des Hérules, et huit des Ostrogots, pendant quatre-vingt-douze ans.

Le cinquième, sous ving-deux rois des Lombards, pendant deux cent six ans.

Le sixième, sous neuf empereurs Français, pendant cent trente-huit ans ; et le septième sous les papes qui sont encore à présent souverains de cette fameuse ville : car pour les empereurs allemands, quoiqu'ils prennent le titre de roi des Romains, ils n'ont aucune autorité sur Rome.

D. Combien cette ville a-t-elle été prise de fois ?

R. Sept fois : par les Gaulois, par les Goths, sous leur roi Alaric ; par les Vandales, sous leur roi Genseric ; par les Hérules, sous Odoacre ; par les Ostrogots ; par Totila, roi des Goths ; et par les Espagnols, sous Charles-Quint. Rome ne souffrit guère plus sous les Barbares que sous les Espagnols, qui y exercèrent toutes sortes de cruautés.

D. Quel est aujourd'hui le souverain de Rome ?

R. C'est le pape, car Pepin le Bref, et ensuite son fils Charlemagne, ayant chassé les Lombards de l'Italie, ils donnèrent aux papes les pays compris sous le nom de l'état ecclésiastique, et depuis long-tems ils sont en possession d'y exercer la puissance souveraine.

D. Faites-moi la description de Rome telle qu'elle est aujourd'hui.

R. Rome est située sur sept collines le long du Tibre, au-delà duquel on a communication par quatre ponts qui sont sur ce fleuve. Cette ville a vingt portes et quatorze quartiers, et un grand nombre d'églises, dont la principale est Saint-Jean-de-Latran. Mais la plus magnifique et la plus grande est Saint-Pierre du Vatican. Le pape Jules II commença à la faire rebâtir, et Paul V l'acheva. Le palais du Vatican, où le pape fait sa demeure, est joint à cette église ; il ne lui cède en rien pour la magnificence. Cette ville

est ornée, outre cela, de plusieurs beaux palais et d'un grand nombre de places publiques. On y voit quantité de monumens anciens, qui y attirent les étrangers de tous côtés.

LES HÉROS DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

D. QUEL est le peuple de l'antiquité où l'on trouve de plus grands hommes, et qui fournit plus d'exemples de vertu ?

R. La dispute ne peut être qu'entre les Grecs et les Romains : c'est dans l'histoire de ces deux peuples que se trouvent les plus beaux modèles de la vertu payenne.

D. Lequel des deux a l'avantage sur l'autre ?

R. Il y a quelque différence à faire ; premièrement, la Grèce a fourni tous les héros fabuleux de l'antiquité, comme les Hercule, les Achille et plusieurs autres, sans parler des dieux des payens, qui ont été des hommes de la Grèce, qu'on a adorés après leur mort ; en cela, les Grecs ont l'avantage sur les Romains.

A l'égard des grands hommes dont la vie n'est pas fabuleuse, Plutarque a fait la comparaison des principaux Grecs et Romains et il paroît par leurs vies qu'il a ramassées, qu'il se trouve à-peu-près d'aussi grands personnage d'un côté que de l'autre, en vertu, en courage, et en science militaire.

Mais on peut remarquer, à l'avantage des Romains, que s'il y a d'ausssi grands hommes parmi les Grecs, il s'en faut de beaucoup qu'il y en ait un aussi grand nombre, ni qu'on y trouve des exemples d'une vertu si universelle. Plutarque compare ensemble les plus illustres; mais à l'égard des Romains, il en omet plusieurs qui n'ont pas été véritablement si célèbres que ceux dont il parle, mais qui ont pourtant été grands capitaines et très-vertueux. Les deux ou trois premiers siècles de la république romaine n'en fournissent presque point d'autres; et c'est en cela qu'on peut dire que si les grandes vertus ont été égales entre ces deux nations, le nombre des vertueux ne l'est pas.

Enfin, non-seulement la liste des grands hommes en comprend bien davantage du côté des Romains, mais ce fut pendant trois ou quatre cents ans un corps entier de peuple également aguerri, vertueux, discipliné et composé d'hommes irréprochables; ce qu'on ne peut pas dire des Grecs, parmi lesquels il y a toujours eu un grand mélange de vices et de vertus.

D. Quel jugement peut-on faire des grands hommes Grecs et Romains, que Plutarque a comparés ensemble?

R. Il me semble que les Grecs ont quelque chose de plus brillant, de plus héroïque, et qui approche plus du roman; mais leurs vertus sont plus inégales; celles des Romains sont plus exactes et plus régulières; par exemple, dans la comparaison qui se fait d'Alexandre et de César, on pourrait peut-être remarquer quelque chose de plus élevé dans Alexandre, mais il y a plus d'inégalité dans ses mœurs et dans sa conduite. Les mêmes différences se peuvent faire à l'égard de plusieurs autres; les vertus des Grecs semblent montrer plus de gran-

deur d'âme naturelle ; celles des Romains paraissent plutôt être l'effet de la discipline : les premières sont plus sociables, plus douces ; les autres plus dures et plus austères.

D. Combien de sortes de grands hommes trouvez-vous dans la république romaine ?

R. J'en remarque de trois caractères différens ; les premiers étaient d'une vertu bien affermie, mais un peu farouche, d'une austérité quelquefois excessive, ayant l'esprit rude, et peu de connaissance des arts et des sciences : c'est de cette espèce qu'étaient Fabricius, Curius et plusieurs autres des deux ou trois premiers siècles de la république romaine. Les seconds, qui sont venus ensuite, ont été les héros de Rome les plus accomplis, parce qu'ils avaient autant de véritables vertus que les premiers : ils étaient encore plus grands capitaines, et avaient, outre cela, l'avantage d'être beaucoup plus polis, plus savans et plus éclairés ; tels ont été les Scipion, les Caton, et quelques autres qui sont nés dans un siècle moins grossier, et vers le milieu de la durée de la république. Les troisièmes ont existé dans les derniers tems où les esprits étaient entièrement rafinés, et les sciences dans leur perfection : aussi ont-ils surpassé les autres : ce fut le tems des plus grands capitaines, tels que César, Pompée et Marius ; mais la corruption des mœurs était générale, il n'y avait presque plus d'intégrité romaine, et tous ces grands hommes avaient beaucoup plus d'ambition que de véritable vertu.

D. Quels ont été les plus grands hommes du premier caractère ?

R. Voici les plus illustres : Camille, Coriolan, Manlius Torquatus, Quintius Cincinnatus, Fabricius et Curius.

D. Que remarquez-vous de Camille ?

R. Qu'il fut le plus grand capitaine et le plus grand homme de ce tems-là ; il prit la ville de Veïes, la plus puissante d'Italie, et dont le siége avait duré dix ans ; il défit les Gaulois qui avaient brûlé la ville de Rome. On l'appela le second Romulus.

D. Quel était Coriolan ?

R. On l'appelait Marcius ; on lui donna le nom de Coriolan pour avoir pris la ville de Coriole ; il fut ensuite banni de Rome, et fit la guerre à son pays. Les Romains, qui avaient toujours été victorieux sous sa conduite, ne purent résister à leurs ennemis, quand il combattit à leur tête.

D. Que fit Manlius Torquatus ?

R. Ce fut un capitaine fort sévère ; il prit le nom de Torquatus, à cause d'un collier qu'il arracha à un Gaulois qu'il vainquit dans un combat singulier à la tête des deux armées. Il gagna la bataille contre les Latins, qui fut une des plus dangereuses que les Romains aient jamais données.

D. Que fit Quintius Cincinnatus ?

R. Ce fut lui qu'on tira de la charrue pour en faire un dictateur. Le labourage était l'exercice ordinaire des plus grands de Rome : Cincinnatus y était occupé lorsqu'on le cherchait pour commander les armées romaines. Il exerça la dictature pendant quinze jours, acheva la guerre, et vint reprendre son premier exercice.

D. Quel était Fabricius ?

R. C'était un capitaine romain de grande vertu ; il défit Pyrrhus à la dernière bataille que ce roi perdit contre les Romains. Pyrrhus faisant son possible pour l'attirer à son parti, et lui promettant la seconde place de son royaume, il lui répondit que si ses sujets connaissaient la différence qui existait entre

Fabricius et Pyrrhus, ils n'hésiteraient pas à lui donner la première.

D. Que fit Curius de remarquable?

R. C'est le plus grand modèle de la frugalité romaine; il commandait l'armée avec Fabricius, lorsque Pyrrhus fut défait. Après avoir gagné trois batailles, triomphé trois fois, il mourut si pauvre qu'il fallut marier ses filles aux dépens du trésor public. Les ambassadeurs des Samnites lui ayant été envoyés, ils le trouvèrent qui fesait cuire des légumes; il lui présentèrent de l'or; il leur répondit qu'il aimait mieux commander à ceux qui en avaient, que d'en posséder.

D. Quels exemples remarquez-vous d'une sévérité excessive dans l'histoire de ces tems-là?

R. On sait l'action d'Horace, qui tua sa sœur, pour avoir pleuré un ennemi de Rome qu'il avait vaincu. Brutus, celui qui chassa Tarquin le Superbe, condamna à mort ses deux fils pour avoir eu intelligence avec Tarquin, et fut lui-même témoin de leur supplice. Manlius Torquatus montra encore une plus grande sévérité dans la guerre des Latins; il fit défense de combattre sans la permission des chefs. Son fils ayant été défié par un de ses ennemis, ne se souvint plus des ordres de son père; il combattit son ennemi, et le tua; Manlius lui fit couper la tête en présence de toute l'armée.

D. Quels exemples de justice et de générosité pouvez vous citer?

R. L'histoire en rapporte deux remarquables; l'un de Camille, et l'autre de Fabricius. Camille assiégeant une ville de Toscane, le précepteur public qui avait soin de la jeunesse, lui livra tous les enfans de la ville. Camille le renvoya aux ennemis pour en faire justice, et leur rendit leurs enfans. Cette action de générosité obligea les habitans de se soumettre vo-

lontairement à lui. Dans la guerre que Pyrrhus fit aux Romains, son médecin promit à Fabricius d'empoisonner son maître; Fabricius en donna avis à ce prince, et lui manda qu'il avait plus à se louer de ses ennemis que de ses amis.

D. Quels exemples de valeur militaire remarque-t-on?

R. On a déjà rapporté les actions d'Horace, et le duel de Manlius Torquatus contre un Gaulois. Un autre Romain, nommé Valérius Corvinus, vainquit pareillement un ennemi de la même nation qui l'avait défié. On remarqua dans le combat qu'un corbeau se mit du côté du Romain, et tant que le combat dura, attaqua le Gaulois du bec et des ongles : c'est de-là que le Romain fut nommé Corvinus. Un autre, nommé Manlius, défendit lui seul le capitole contre les Gaulois, qui étoient venus la nuit pour le surprendre, et qui furent découverts par le cri des oies. Dans une guerre contre une ville de Toscane, la famille des Fabiens, composée de trois cents personnes, entreprit seule de combattre les ennemis; elle les défit en plusieurs rencontres, et fut enfin taillée en pièces dans des embûches qu'on lui dressa.

D. Quels exemples d'héroïsme donnèrent-ils?

R. Curtius, chevalier romain, se jeta dans un abîme qu'un tremblement de terre avait fait dans la place publique de Rome, après que les devins eurent prononcé que l'empire serait éternel, si les Romains jetaient dans cet abîme ce qu'ils avaient de plus précieux. Les Décius, deux généraux romains, se dévouèrent à la mort pour obtenir la victoire à leurs troupes en deux batailles différentes.

D. Quelle était cette coutume?

R. Quand une armée était pressée, le général romain se dévouait pour le salut public; et après s'être

fait consacrer avec certaines cérémonies, il se jetait au milieu des ennemis, et par sa mort, attirait la victoire de son côté : cela fut pratiqué par les deux Décius avec un égal succès.

D. Quels exemples a-t-on de la vertu publique des Romains ?

R. Deux entr'autres, l'un de résolution à la mort, et l'autre de fermeté dans le malheur.

D. Quel est le premier exemple ?

R. A la prise de Rome par les Gaulois, les romains voyant qu'ils ne pouvaient défendre leur ville, se résolurent de garder le capitole : comme la place ne pouvait tenir que peu de monde, la jeunesse, qui était capable de la défendre, s'y enferma, et les vieillards se déterminèrent à attendre la mort dans leurs maisons, et à ne pas survivre à leur patrie : ceux qui avaient été magistrats, se revêtirent des marques de leur dignité, et tous se tinrent à la porte de leur logis, où ils attendirent les Gaulois, qui les massacrèrent.

D. Quel est le second exemple de fermeté ?

R. Après que Pyrrhus eut gagné deux batailles contre les Romains, il leur proposa des conditions de paix ; ils n'en voulurent point avec lui dans leur disgrâce, et persistèrent à le vouloir chasser de l'Italie. Ses ambassadeurs, qui avaient des présens pour les dames romaines, n'en purent faire recevoir aucun. Ce fut alors que Cinéas, ambassadeur de Pyrrhus, lui dit que le sénat de Rome lui avait paru un consistoire de rois.

D. Quels sont les plus grands hommes du second caractère que vous avez marqué ?

R. Les plus illustres sont les deux Scipion, Fabius Maximus, Marcellus, Paulus Æmilius, les deux Caton, Régulus et Brutus.

D. Quel fut le plus grand homme de la république Romaine ?

R. Le plus grand de tous les Romains, et le héros le plus accompli, fut Scipion l'Africain, celui qui le premier porta ce nom, et qui vainquit Annibal ; il ne le cède à aucun capitaine Romain, tant pour le nombre de ses victoires, que pour la valeur du chef qu'il défit. Il commença à porter les armes à dix-sept ans ; il sauva la vie à son père dans la première bataille qui fut donnée contre Annibal. A vingt-quatre ans, il fut élu général contre les Carthaginois ; il vainquit Annibal à la bataille de Zama en Afrique, et abattit pour jamais la puissance de Carthage. Sa vertu fut aussi parfaite, mais plus douce et plus sociable que celle d'aucun Romain. Il était d'une phisionomie fière et avait assez de connaissance des belles-lettres pour qu'on lui attribuât une partie des comédie de Térence. Il fut l'ami particulier de Lælius, qu'on appelle le Sage. On le met au rang des amis célèbres de l'antiquité.

D. Quelle a été la fin de Scipion l'Africain ?

R. Après toutes ses grandes actions, l'envie lui suscita un accusateur. Il comparut en jugement ; et au lieu de se défendre, il fit souvenir le peuple qu'à pareil jour il avait gagné une bataille célèbre, et qu'il était juste d'en aller rendre grâces aux dieux. Tous ses juges le suivirent comme en triomphe au capitole, et abandonnèrent son accusateur. Tite-Live dit de lui qu'il avait le cœur trop haut pour pouvoir soutenir le personnage d'un accusé. Il se bannit volontairement de Rome, et mourut dans une maison de campagne.

D. Quel fut le second Scipion l'Africain ?

R. Il fut le fils de Paulus Æmilius, et ne porta le nom de Scipion que par adoption. Son mérite ap-

proche fort de celui du premier Scipion. Il détruisit deux villes les plus dangereuses ennemies de Rome ; Carthage en Afrique, ce qui lui donna le surnom de second Africain, et Numance en Espagne. On le loue particulièrement sur son intégrité, et sur ce qu'il était sévère observateur de la discipline militaire.

D. N'y a-t-il point d'autre Scipion à remarquer ?

R. Le frère du premier Africain. Il fut nommé l'Asiatique, parce qu'il défit Antiochus, le plus puissant roi d'Asie : son frère, le grand Scipion, voulut bien être son lieutenant dans cette guerre.

D. Que fit Fabius Maximus ?

R. On l'appela le bouclier des Romains, parce qu'il fut le premier qui arrêta les victoires d'Annibal, et qui donna le moyen à Rome de se remettre de ses pertes. Son caractère était d'une gravité et d'une constance inébranlables. Il fit perdre plusieurs campagnes à Annibal, en ne lui donnant jamais occasion de combattre ; ce qui le fit appeler le temporiseur.

D. De quelle caractère était Marcellus ?

R. Un capitaine très-brave et fort entreprenant : on dit qu'il se trouva à trente-neuf batailles. On l'appela l'épée des Romains, parce qu'il ne demandait qu'à combattre, et qu'au contraire de Fabius, il était toujours aux mains avec Annibal, et le lassait par de continuels combats. Sa fin fut plus malheureuse que celle de Fabius, car il fut surpris et mourut dans des piéges que lui tendit Annibal.

D. Quel était Paulus Æmilius ?

R. Un capitaine très-sage et de grande vertu ; il mit fin au royaume des Macédoniens, ayant fait prisonnier Persée, le dernier de leurs rois. Cette guerre fut achevée en quinze jours. Deux enfans qui lui restaient étant morts le jour de son triomphe, il fit un discours très-magnifique au sénat, et lui témoigna que

la joie qu'il avait du bonheur public lui faisait oublier ses disgrâces particulières.

D. Combien y eut il de Caton?

R. Deux entr'autres, fort illustres, de la même famille, Caton le senseur et Caton d'Utique.

D. Que remarque-t-on de Caton le censeur?

R. On le nomma ainsi, parce que dans la censure qu'il exerça, il témoigna une austérité extraordinaire; on l'appela aussi le sage Caton. On le loue d'avoir été bon capitaine, grand orateur et excellent politique: il était le personnage le plus grave et le plus sévère de Rome, infatigable au travail, grand observateur de la discipline, et grand réformateur de la république.

D. Quel était le caractère de Caton d'Utique?

R. On l'a appelé ainsi, parce qu'il se tua à Utique, ville de Carthage, après que son parti eut été défait par Jules-César. C'est le Romain qui passe pour le plus vertueux et le plus grand défenseur de la liberté. Il était de la secte des Stoïciens, la plus sévère de toutes les sectes des philosophes: il embrassa le parti de Pompée, ou plutôt celui de la république, contre César. Après la mort de Pompée, il se joignit à Scipion pour défendre la liberté Romaine: voyant César victorieux, il se tua lui-même, de peur de tomber entre ses mains, ou d'être obligé de souffrir sa domination.

D. Quels ont été les plus illustres Romains qui se sont défaits après la déroute de leur parti?

R. Les deux plus célèbres sont Caton et Brutus.

D. Quel était Brutus?

R. Il était neveu de Caton, vertueux comme lui, et de la famille du premier Brutus, qui chassa Tarquin le superbe. Il fut du parti de Pompée contre César; et après la bataille de Pharsale, César l'ayant reçu au nombre de ses amis, il ne laissa pas de conspirer

contre lui, et de se faire chef de ceux qui le tuèrent, dans la seule intention de procurer la liberté de son pays. Il fut défait avec Cassius dans la bataille qu'ils donnèrent en Macédoine contre Auguste et Antoine. Cassius se tua le premier, et Brutus ensuite, après avoir perdu une seconde bataille.

D. Quelle est la mort la plus louable, de celle de Caton ou de celle de Brutus ?

R. Tous ces suicides passaient pour des vertus parmi les païens. Dans celle de Caton, il paroît plus de constance et de philosophie ; avant que de se tuer, il prit soin de faire sauver tous ceux de son parti ; et après avoir pourvu à la sureté de tout le monde, il mit sous le chevet de son lit un poignard, et le livre de Platon sur l'immortalité de l'âme, qu'il lut avant que de se frapper. Après s'être percé de son poignard, il déchira les bandages qu'on avait mis sur sa plaie, et mourut de cette façon. Il y eut plus de désespoir dans la mort de Brutus ; on prétend même qu'il se plaignit, en mourant, de la vertu, comme d'un nom inutile et qui n'avait point de pouvoir contre les accidens de la fortune.

D. Quelle est la mort la plus illustre dans l'antiquité ?

R. Les plus glorieuses parmi les Romains furent celles qu'on souffrait pour la patrie ; et entre celles-là il n'y en eut point de comparable à celle de Régulus.

D. Que lui arriva-t-il ?

R. C'était un consul romain qui, après plusieurs victoires, fut pris dans une bataille qu'il perdit contre les Carthaginois ; ils l'envoyèrent, sur parole, proposer l'échange des prisonniers Romains avec ceux de Carthage. Malgré son intérêt particulier, il le dissimula au sénat, alléguant que la chose n'était pas égale, et que ce traité était désavantageux à Rome : il

retourna ensuite à Carthage pour dégager sa parole, et mourut dans les supplices qu'on lui préparait.

D. Pourquoi trouvez-vous cette mort plus héroïque que toutes les autres ?

R. Parce qu'elle n'est pas l'effet du désespoir comme celle des Romains qui se sont tués eux-mêmes; elle est soufferte pour la patrie, parce qu'elle est la suite d'un conseil salutaire et désintéressé qu'il lui donna : elle est honnête, puisqu'il aima mieux mourir que de manquer à sa parole ; il y paraît un plus grand mépris de la vie que dans toutes les autres, et elle est beaucoup plus héroïque, en ce qu'elle fut beaucoup plus cruelle.

D. Quels sont les principaux Romains du dernier caractère ?

R. Les plus illustres sont Marius, Sylla, Sertorius, Lucullus, Pompée et César.

D. Que remarquez-vous de Marius ?

R. C'était un homme de basse naissance, et qui s'éleva par sa valeur. Ses principaux exploits ont été contre les Cimbres, qui étaient les plus dangereux ennemis du peuple Romain ; il en tua plus de 300,000 en deux batailles. Il y eut une guerre civile très-cruelle entre lui et Sylla, pour la concurrence de l'expédition contre Mithridate, dont chacun d'eux voulait avoir la conduite. Sylla le chassa de Rome, où Marius se rétablit ensuite, et se vengea cruellement de ses ennemis ; il laissa cette guerre à son fils, et mourut lorsque Sylla se préparait à revenir en Italie : il fut un des meilleurs capitaines Romains, mais fort ambitieux et vindicatif.

D. Qu'y a-t-il à remarquer dans les révolutions de sa fortune ?

R. Il fut sept fois consul, ce qui n'est arrivé à aucun Romain, et fut réduit cependant à une telle

extrémité dans la guerre de Sylla, qu'il fut contraint de se cacher entre des roseaux, dans les marais de Minturne ; il tomba même entre les mains de ses ennemis, qui résolurent de le faire mourir : celui qui le devait exécuter, fut épouvanté de sa majesté, et se retira sans oser le toucher ; ceux qui l'avaient pris eurent du respect pour sa personne, et lui donnèrent ensuite sa liberté.

D. Que fit Sylla de remarquable ?

R. Il fut le premier Romain qui se rendit maître du gouvernement de la république, et le seul qui s'en démit volontairement ; il fit le premier la guerre à Mithridate, et le défit en deux batailles ; il fut l'auteur de la plus sanglante proscription qui ait été à Rome, ayant fait mourir en un jour quatre mille citoyens Romains. On l'appela l'heureux, parce que toutes ses entreprises lui réussirent, et particulièrement la guerre qu'il fit au parti de Marius, qu'il ruina avec une extrême facilité : il quitta ensuite la dictature, et eut assez de bonheur pour mourir paisiblement dans son lit après avoir exercé tant de cruautés.

D. Quelles ont été les principales actions de Sertorius ?

R. Ce fut un Romain du parti de Marius. Il se sauva en Espagne, où il fut poursuivi par les capitaines de Sylla. S'étant retiré en Portugal, il exerça si bien les Portugais à la discipline romaine, qu'il soutint les efforts de toutes les armées qu'on envoya contre lui. Ce fut un des plus grands capitaines des Romains, habile principalement à savoir conduire une guerre avec adresse, et se retirer d'un mauvais pas. Il nourrissait une biche blanche, qu'il feignait lui avoir été donnée par Diane, pour lui servir de conseil dans ses entreprises. Après avoir combattu avec avantage

Métellus et Pompée, il fut trahi et assassiné par un de ses amis, nommé Perpenna.

D. Que fit Lucullus?

R. Il eut la conduite de la seconde guerre que les Romains firent à Mithridate, et le défit en deux batailles, dans la dernière desquelles ce roi perdit cent mille hommes; il n'y eut que cinq Romains de tués, c'est de toutes les batailles celle où il y eut plus de massacre d'un côté, et moins de l'autre. On remarque de Lucullus, que n'ayant presque point d'expérience dans la guerre, lorsqu'il partit pour aller contre Mithridate, il devint capitaine pendant son voyage, à force de méditation et de lecture; en sorte qu'il exécuta d'abord d'aussi grandes choses qu'aucun Romain. Il fut le personnage de Rome le plus magnifique en bâtimens, en meubles et en festins: l'histoire rapporte que les salles de son palais avaient une dépense marquée pour le repas qu'on y faisait, et que quand il mangeait dans celle d'Apollon, qui était la principale, le festin était de dix mille écus.

D. Que remarquez-vous de Pompée?

R. C'est de tous les Romains celui dont la réputation fut d'abord la plus grande, et la fortune la plus florissante, mais qui finit ses prospérités par de plus grands malheurs; en sorte que, sans les dernières disgrâces de sa vie, il aurait été le plus heureux de tous les héros de Rome. Il eut le nom de grand, qui lui fut donné par Sylla, dont il soutenait le parti: c'est le seul Romain qui triompha trois jours consécutifs des trois parties du monde, de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, contre qui il avait gagné plusieurs victoires. Il acheva la guerre de Mithridate, et donna plus d'étendue en Asie à l'empire Romain, ayant conquis la Syrie et la Judée. Après ces grandes actions, il eut la première autorité à Rome jusqu'à la guerre civile

qui s'alluma entre lui et César, et qui finit la liberté publique. Il fut défait par César à la bataille de Pharsale, et s'étant retiré en Egypte, il fut tué au port d'Alexandrie, par ordre du roi Ptolomée, qui présenta ensuite sa tête à César.

D. Quels furent les principaux exploits de César?

R. Il eut à soutenir des guerres étrangères et intestines. Son plus grand exploit fut la conquête des Gaules: il y employa dix années; il vainquit le premier les Germains et les Suisses, et soumit toutes les Gaules jusqu'au Rhin, sur lequel il bâtit ce fameux pont, qu'on appelle le pont de César, et qu'il décrit lui-même dans ses commentaires. Il passa le premier en Angleterre, dont il défit les habitans; mais il n'y laissa point d'établissement pour les Romains. Cette conquête des Gaules fit sa plus grande gloire, pour le nombre et la qualité des ennemis qu'il vainquit: le plus dangereux qu'il eut, fut Vercingentorix, roi d'Auvergne, qui était général des troupes Gauloises. Toutes leurs forces se réunirent à Clermont en Auvergne, que César avait assiégé, et qui était défendu par quatre-vingt mille Gaulois. Vercingentorix y fut défait à la tête de trois cent mille hommes, et la ville se rendit. César, après la conquête des Gaules, fut en état de faire la guerre à son pays, ayant une armée très-aguerrie, et le secours des soldats Gaulois. Les guerres civiles de César furent contre Pompée et les chefs de son parti; il gagna la bataille de Pharsale, où les Germains et les Gaulois lui rendirent un grand service. Après la mort de Pompée, il défit Ptolomée, roi d'Egypte, et courut un grand péril dans cette guerre, ayant été obligé de se jeter dans la mer pour aller rejoindre sa flotte. Il vainquit Pharnace, roi de Pont, avec tant de promptitude, que la guerre fut commencée et finie dans un jour;

c'est ce qu'il marqua par ses parole : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.* Il lui fallut encore achever deux guerres pour se rendre maître de la république ; celle d'Afrique contre Scipion et Caton, et celle d'Espagne contre le fils de Pompée.

D. Quelles étaient les qualités personnelles de César ?

R. Il était le plus grand guerrier et le plus excellent capitaine de tous les Romains, et peut-être de toute l'antiquité. Pline rapporte qu'il combattit cinquante fois enseignes déployées, qu'il tua plus de deux millions d'hommes, et fit plus de huit cents mille prisonniers. Sa principale qualité de capitaine était une vigilance et une activité extraordinaires, jointe à beaucoup d'habileté à savoir prendre son parti dans les occasions difficiles. Il était si savant et si éloquent, qu'on prétend qu'il l'eût emporté sur tous ceux de son siècle, s'il n'eût fait sa principale occupation de la guerre : sa mémoire et sa présence d'esprit étaient si grandes, qu'il dictait en même tems des lettres différentes à cinq ou six secrétaires. Il est l'auteur de la première réformation qui fut faite du calendrier Romain, qui fut suivie par le pape Grégoire, et que l'on observe encore à présent. Ses principales vertus morales étaient la libéralité et la clémence ; il était très-sobre, et Caton dit qu'il était le seul homme de ce caractère ; qui eût entrepris de ruiner la république. Sa passion dominante était l'ambition, qui rendit injustes la plupart de ses guerres, et lui fit usurper la souveraineté de son pays.

D. Qui succéda à César, après avoir été assassiné par les conjurés ?

R. Ce fut Auguste ; il était petit-neveu de César, parce qu'il était fils d'Accia, fille du Julie, sœur de César.

D. Auguste régna-t-il seul après la mort de César?

R. Non : il s'associa avec Antoine et avec Lépidus ; on nomma cette confédération un second triumvirat.

D. Leur domination fut-elle douce et agréable aux Romains ?

R. Non : ils proscrivirent jusqu'à trois cents sénateurs et deux mille chevaliers Romains. Après toutes ces proscriptions, Augute et Antoine marchèrent contre Brutus et Cassius, et laissèrent Lépidus dans Rome.

D. Que devint ce triumvirat ?

R. Il ne subsista que peu d'années ; Auguste se vit le seul maître du monde, et l'on vit de son tems la paix générale. Ce fut alors que Jésus-Christ vint au monde, environ quinze ans avant la mort d'Auguste.

D. A qui Auguste laissa-t-il l'empire en mourant ?

R. Comme il n'avait point d'enfans mâles, il adopta Tibère, fils de sa femme Livie, à condition qu'il adopterait Germanicus, fils de Drusus.

D. Combien de tems régna Auguste ?

R. Cinquante-sept ans ; il mourut à Nole, en Italie. Il aima beaucoup Agrippa et Mécénas.

D. De qui Tibère, successeur d'Auguste, était-il fils ?

R. De Livie et de Tibère Néron ; il parvint à l'empire à l'âge de cinquante-cinq ans. C'était un prince dissimulé et détesté pour sa cruauté, son avarice, ses débauches et son orgueil ; mais il cachait ses vices avec beaucoup d'adresse et de politique. Il craignait Germanicus, fils de son frère Drusus.

D. Qu'arriva-t-il de mémorable sous le règne de Tibère ?

R. Le plus grand événement dont on ait jamais entendu parler, est la mort de Jésus-Christ. Tibère, dit-on, proposa au sénat de le mettre au nom-

bre des dieux ; mais le sénat n'y voulut pas consentir, à cause de la loi des douze tables, qui défendait de recevoir des dieux étrangers. Caligula, successeur de Tibère, le fit étouffer.

D. Qui fut le père de Caligula ?

R. Il était fils de Germanicus et d'Agrippine, et petit-neveu de Tibère ; il fut surnommé Caligula, à cause d'une espèce de bottines qu'il portait. Les commencemens de son règne furent heureux ; mais peu de tems après il s'abandonna à la débauche. Il disait quelquefois qu'il eût souhaité que le peuple Romain n'eût qu'une tête, pour avoir le plaisir de la couper.

D. L'empire Romain fut-il gouverné long-tems par des empereurs païens ?

R. Il le fut jusqu'au règne de Constantin le Grand, qui embrassa le premier la religion chrétienne, parce qu'il crut voir dans le ciel une croix qui lui faisait connaître que Jésus crucifié l'avait fait triompher du tyran Maxence.

D. Que fit Constantin de plus mémorable pendant son règne ?

R. Il enrichit et embellit la ville de Constantinople des dépouilles de ses ennemis : elle fut nommée la nouvelle Rome ; il la choisit pour être le siége de l'empire.

D. Quelle faute reproche-t-on à Constantin ?

R. On lui reproche d'avoir laissé ses trois fils conjointement héritiers de l'empire, qu'ils partagèrent entr'eux. Ce partage fut cause de plusieurs guerres.

D. Quels malheurs arrivèrent encore à l'empire ?

R. L'hérésie Arienne, dont quelques empereurs firent profession ; et la désertion de Julien l'apostat, qui, après avoir été proclamé empereur à Paris, renonça au christianisme, pour favoriser le culte des idoles. Il fut défait par les Perses, et reçut un coup

de flèche dans le combat, sans qu'on pût découvrir de quelle main elle était partie. On dit qu'il prit par désespoir une poignée de sang qui sortait de sa plaie, et la jeta contre le ciel, s'écriant : *Tu as vaincu, Galiléen, tu as vaincu.*

D. L'empire ne se remit-il pas un peu de ses pertes ?

R. Oui, le grand Théodose défit tous les tyrans qui troublaient le repos de l'empire ; il remporta une célèbre victoire sur le tyran Eugène, dont les troupes étaient jointes à celles d'Argobaste, qui avait fait étrangler Valentinien à Vienne. Eugène fut fait prisonnier ; Argobaste se donna la mort.

D. Que devint l'empire après la mort du grand Théodose ?

R. Il fut partagé entre ses deux enfans, Arcadius et Honorius : Arcadius eut l'Orient, et Honorius l'Occident.

D. Quel était le caractère d'Arcadius ?

R. Il se laissait gouverner par sa femme Eudoxie ; cette princesse pensa causer la ruine de la religion.

Honorius était d'un naturel doux, zélé pour la religion, affable, mais ennemi du travail. Sous son règne, les Goths se répandirent dans l'Italie ; il se rendirent maîtres de Rome ; plusieurs tyrans usurpèrent l'autorité souveraine. De sorte que le règne d'Honorius fut rempli de troubles, et de guerres suscitées par les Vandales, les Huns et plusieurs autres peuples.

D. Quelles furent les principales causes de la décadence de l'empire Romain ?

R. Les excursions des Barbares ; les victoires qu'ils remportèrent souvent, changèrent la face de l'empire. Rome fut prise et reprise par Alaric, roi des Goths, et ensuite par Totila.

Ce

Ce fut vers l'an 420, que Pharamond fonda la monarchie Française des ruines de l'empire Romain.

DES MŒURS ET COUTUMES DES ROMAINS.

D. Comment les Romains divisaient-ils les mois, et en combien de parties ?

R. En trois parties appelées calendes, nones et ides. Le mot de calendes est Grec, et signifie convocation, parce que ce jour-là le pontife appelait le peuple, et l'avertissait combien il y avait de jours jusqu'aux nones, qui était le neuvième avant les ides. Les ides signifient division, parce qu'elles partageaient le mois en deux parties presque égales.

D. Quand commençaient les calendes, les nones et les ides ?

R. Les calendes commençaient le premier jour du mois ; les nones commençaient le septième jour, aux mois de mars, de mai, de juillet et d'octobre, qui ont trente-un jours ; les ides commençaient le quinze. Dans les autres mois qui n'avaient que trente jours, les nones venaient le cinq et les ides le treize.

D. Comment les Romains comptaient-ils les jours des mois ?

R. Le premier jour, on comptait les calendes ; le second jour, si le mois avait ses nones le septième, on disait le six avant les nones ; s'il les avait le cinq, on disait le quatrième avant les nones.

Les jours d'après les nones, on disait toujours le huit avant les ides. Les mois de mars, de mai, de juillet et d'octobre, avaient six jours de nones ; les autres mois n'en avaient que quatre. Tous les mois avaient huit ides.

D. Combien y avait-il de sortes d'esclaves dans la république romaine ?

R. Il y en avait de trois sortes. Les premiers étaient

les enfans des esclaves mêmes ; les seconds étaient des esclaves de droit civil, qui s'étaient vendus ; les troisièmes étaient des esclaves de droits des gens, qu'on avait pris à l'armée, ou qu'on avait achetés à l'encan.

D. Combien y avait-il d'espèces de personnes libres parmi les Romains ?

R. De trois sortes : celles qui étaient nées libres et de parens qui avaient toujours été libres ; les enfans des affranchis ; les affranchis même, qui d'esclaves, avaient été mis en liberté par leurs maîtres.

D. En combien d'ordres la ville de Rome fut-elle divisée au commencement de sa fondation ?

R. En deux ordres ; savoir, les patriciens ou les nobles, les plébéiens ou le peuple. Les patriciens avaient droit d'aspirer aux dignités : mais dans la suite les plébéiens eurent le même droit.

D. Comment les armées romaines, qui ont fait des choses si mémorables, étaient-elles divisées ?

R. Elles étaient divisées en trois parties : la première était les légions romaines, dans lesquelles il n'y avait que des citoyens Romains ; la seconde comprenait les alliés du peuple Romain ; dans la troisième étaient les troupes auxiliaires que les étrangers leur envoyaient.

Les alliés servaient gratuitement : on ne leur donnait que le bled. On payait les troupes auxiliaires tous les jours.

D. Que comprenait une légion romaine ?

R. Une légion était un certain nombre de cavaliers et de fantassins. L'infanterie et la cavalerie étaient divisées en dix compagnies : dans chaque compagnie d'infanterie il y avait trois bandes de soldats, et dans chaque bande deux centuries.

Les compagnies de cavalerie étaient divisées en

trois centuries ; et par-conséquent il y avait dans chaque légion soixante centuries et trente décuries.

D. Par qui l'infanterie romaine était-elle commandée ?

R. Par six tribuns avec soixante centurions. Les décuries étaient commandées par trente décurions, et par un seul officier à qui on donnait le nom de préfet, qui était à la tête de l'aile toute entière.

Chaque compagnie d'infanterie était quelquefois de quatre cent vingt hommes. Les compagnies de cavalerie n'étaient que de trente hommes.

Le régiment prétorien était un corps très-considérable, et il devint si puissant dans la suite, qu'au lieu de garder les empereurs, il les détruisoit et les détrônait dans son caprice.

D. Le nombre des légions était-il considérable ?

R. Dans la seconde guerre punique, les Romains avaient dans l'Italie, dans la Sicile et dans l'Espagne, jusqu'à vingt-cinq légions ; dans la guerre civile de César et de Pompée, elles montèrent jusqu'à quarante. Au siége de Modène, l'armée d'Antoine et celle des consuls étaient composées de cinquante légions.

D. De combien de sortes de soldats l'infanterie romaine était-elle composée ?

R. De quatre sortes : les premiers étaient armés à la légère, et par-conséquent plus propres à courir ; c'était ordinairement des jeunes gens : les seconds étaient des piquiers un peu plus âgés : les troisièmes portaient un bouclier, et se servaient de sabres : les quatrièmes étaient de vieux soldats, qui combattaient dans le troisième rang ; ils se servaient de boucliers, de piques et de sabres.

D. Combien y avait-il de sortes de chefs ?

R. De trois sortes : 1°. les centurions et les tribuns commandaient l'infanterie ; 2°. les décurions et

les préfets commandaient la cavalerie ; 3°. les lieutenans et le général commandaient à l'une et à l'autre.

Celui qui était centurion de piquiers se nommait le premier piquier : les tribuns commandaient la légion : les centurions commandaient les cohortes et les compagnies d'infanterie : les préfets commandaient l'aile de la cavalerie.

D. A qui donnait-on le nom d'empereur ?

R. On le donnait aux Césars, et à ceux à qui on accordait le droit de faire la guerre sous leurs propres auspices ; on le donnait encore à ceux qui, après avoir gagné quelque victoire, recevaient ce titre, premièrement de leurs soldats, et ensuite du sénat ; alors on leur accordait des prières publiques pour remercier les dieux, et quelquefois aussi on leur accordait le triomphe.

D. De quelle manière étaient les enseignes romaines ?

R. C'étaient un aigle, un loup, un minotaure, un cheval et un sanglier. L'aigle était d'or : on la mettait sur une pique armée ; c'était l'enseigne des seules légions romaine, en sorte qu'on les comptait par les aigles.

D. En combien de bataillons les Romains divisaient-ils leurs armées ?

R. En deux ou trois bataillons ; en deux, lorsqu'ils faisaient deux ailes, une à droite, et l'autre à gauche ; et en trois, lorsqu'entre deux ailes ils mettaient un troisième bataillon : les Romains occupaient le milieu, les alliés étaient aux deux ailes. Le général était environné de la compagnie prétorienne, et de là il commandait toute l'armée.

D. Quels honneurs rendait-on aux vainqueurs ?

R. Lorsqu'un général avait remporté quelque avantage considérable, il envoyait au sénat des lettres cou-

ronnées de lauriers, pour demander qu'on lui accordât le nom d'empereur et quelques prières publiques. Alors les sénateurs allaient dans les temples remercier les dieux, et leur offraient des sacrifices. On donnait des festins publics ; les réjouissances duraient plus ou moins, selon le mérite de la victoire du vainqueur.

Le petit triomphe s'appeloit ovation, à cause des cris de joie des soldats : on y tuait une brebis, et dans le grand triomphe, un taureau.

D. A qui accordait-on ce triomphe ?

R. C'était à celui qui n'était ni dictateur, ni consul, et qui n'avait point vaincu quelque ennemi légitime. On le couronnait de myrte, et il entrait de cette manière dans la ville, précédé de plusieurs joueurs de flûtes.

D. Quelle était la pompe du triomphe ?

R. D'abord on fesait marcher les flûtes et les trompettes, ensuite les bœufs qu'on devait sacrifier, ornés de fleurs et de rubans ; on voyait après, les dépouilles des ennemis, les titres et les images des nations et des villes vaincues.

D. Quels étaient les autres ornemens du triomphe ?

R. Les chefs des ennemis suivaient la pompe, les princes et les rois liés et enchaînés ; l'empereur était monté sur un char, vêtu d'une robe propre au triomphe, couronné de lauriers ; il en tenait une branche à la main.

D. Par qui le char de triomphe était-il traîné?

R. Tantôt c'étaient des cerfs, tantôt des lions ou des éléphans : le plus souvent il était tiré par quatre chevaux blancs.

D. De qui ce char était-il accompagné ?

R. Les enfans, les parens, les amis du vainqueur

le suivaient ; l'armée victorieuse marchait ensuite, la cavalerie et l'infanterie, chacune en son rang. Ils étaient tous couronnés de lauriers, tous chantant certains vers et tenant chacun en leur mains des marques de leur valeur, les uns des bracelets, les autres des piques, la plupart des couronnes, plusieurs des colliers ou des casques.

D. Où était le terme de cette marche ?

R. Le vainqueur allait dans le Capitole, où il fesait son sacrifice : après quoi le sénat fesait un grande festin aux dépens de la république. Le Capitole était un temple consacré à Jupiter, sur le mont Tarpéien ; Domitien employa trois millions à le faire dorer. Il y avait trois autels dans ce temple ; l'un dédié à Junon, un autre à Minerve ; le troisième, qui était au milieu et le plus magnifique, à Jupiter.

D. En quoi consistait l'emploi des augures parmi les Romains ?

R. Leur office était d'expliquer les songes, les choses extraordinaires et les oracles, par le chant ou par le vol des oiseaux, ou par la manière dont les oiseaux mangeaient.

D. De combien de choses tiraient-ils leurs augures?

R. De cinq choses ; du ciel par les tonnerres et les foudres ; par le chant de quelques oiseaux, du corbeau, des corneilles, des chouettes ; par le vol des aigles, des vautours ; par des poulets à qui on offrait de grand matin à manger ; s'il ne se jetaient pas aussitôt avec avidité, s'ils chantaient ou s'ils s'envolaient, cela était d'un mauvais augure ; si le contraire arrivait, on en tirait un heureux présage. Les quadrupèdes servaient encore aux augures ; les loups, les renards, les chèvres, les ânes, les belettes, les souris ; enfin, tout ce qui paraissait extraordinaire, ou dans les maisons, ou dans la campagne, ou sur les

corps mêmes, servait de matière aux augures : par exemple, si quelqu'un avait vu une belette; si des souris avaient mangé du miel; si on avait entendu quelque voix.

D. Comment les devins tiraient-ils leurs présages des victimes?

R. Ils les considéraient avant que de les faire égorger, et la différente manière dont elles suivaient celui qui les conduisait à l'autel; si elles le fesaient avec peine ou aisément; la petite ou la grande quantité de sang qu'on en tirait; la bonne ou la mauvaise disposition de leur cœur ou de leur foie.

D. Comment les Romains s'habillaient-ils?

R. Ils mettaient sur leur tunique une longue robe qui était de laine; la figure de cette robe était ordinairement en demi-cercle, et quelquefois carrée.

Les magistrats, les prêtres et les enfans, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, portaient la robe bordée, avec une autre marque de noblesse en forme de cœur d'or attaché à un collier.

A l'âge de dix-sept ans, ils prenaient la robe virile, qui était toute simple; les jeunes filles mêmes se servaient, jusqu'à ce qu'elles se mariassent, de cette même robe, dont les bords était couverts de pourpre.

La tunique du peuple était sans clous; il y en avait de petits sur celle des chevaliers, et de fort grands sur celle des sénateurs; ces clous était des nœuds de pourpre en forme de clous, cousus ou brodés sur l'étoffe.

D. Quels étaient les repas des Romains, et quelles cérémonies y observait-on?

R. Les Romains ne fesaient, à proprement parler, qu'un repas, qui était le souper. Ils prenaient cependant quelque nourriture dans la journée, pour atten-

dre plus facilement le repas du soir. C'était ordinairement deux ou trois heures avant le coucher du soleil que commençait le souper, parce qu'alors on était débarrassé de toutes les affaires. Le bain précédait toujours le repas, et au sortir du bain, le maître de la maison présentait des robes à ses convives. Les tables ont été de différentes figures chez les Romains, selon la différence des tems, carrées, rondes et en demi-cercle; mais les carrées ont été le plus en usage. Un des côtés restait toujours vacant, afin que le service de la table se fît plus librement. Dans les premiers tems, les Romains étaient assis sur des bancs. Dans la suite ils se servirent de lits, et l'on en plaçait un de chaque côté de la table. Ces lits furent d'abord très-simples, mais le luxe de l'Asie s'introduisit bientôt, et l'on vit des lits d'ivoire couverts des plus beaux tapis. Dans les parties de plaisirs, ils usaient des essences et des parfums les plus exquis, et portaient des couronnes de fleurs.

Les repas commençaient toujours par des libations, c'est-à-dire, qu'on répandait du vin sur la table, en l'honneur des dieux. Ce qui s'observait aussi à la fin du repas. Ensuite on tirait au sort un roi du festin, qui prescrivait les lois qu'on devait y garder, et le nombre des coups qu'il fallait boire.

D. Comment se fesaient les funérailles parmi les Romains?

R. Ceux qui avaient soin des morts les embaumaient; on exposait pendant huit jours à leur porte les personnes de considération, après quoi on les portait au bûcher: on y portait aussi les marques de leur noblesse, les trophées d'armes, les étendards pris sur les ennemis; ensuite on fesait paraître les bustes et les statues de leurs ancêtres, ou en cire, ou en peinture.

Ceux qui avaient rendu de grands services à la république, on les portait dans la place, où l'on faisait leur oraison funèbre ; après quoi on allait dans le lieu où l'on devait brûler le corps ; on élevait un grand bûcher de ces arbres d'où coule la poix ; on plantait quantité de cyprès autour ; on jetait sur le bûcher les armes et les habits, et enfin le corps du mort. Les plus proches parens mettaient le feu au bûcher ; on ramassait les cendres pour les mettre dans une urne ; le prêtre jetait un peu d'eau sur tout le monde, qui s'en retournait en disant : « Adieu, adieu, » nous vous suivrons quand il plaira à la nature. »

Fin de l'Histoire Romaine.

ABRÉGÉ
DE LA GÉOGRAPHIE.

LA GÉOGRAPHIE est la description du globe terrestre, qui se divise en quatre parties ; savoir : l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

L'Europe est la partie la moins étendue ; mais elle est la plus peuplée, et celle où les sciences sont plus cultivées.

L'Asie est celle qui nous procure les pierres précieuses, les épiceries, etc.

L'Afrique est celle occupée par les Maures et les nègres.

L'Amérique, qui n'est connue que depuis l'an 1492, fut découverte par Christophe Colomb, envoyé par Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne.

C'est la plus grande des quatre parties du monde, et celle où il y a le plus de minéraux.

Principes.

On divise le globe terrestre en deux parties : l'eau et la terre.

Une mer est un grand assemblage d'eau salée.

Un détroit est une mer resserrée entre deux terres.

Un golfe est une quantité d'eau de la mer, qui s'avance dans les terres, sans perdre les communications avec la mer même.

Un lac est une grande étendue d'eau qui ne se dessèche jamais, et qui n'a pas de courant.

Un fleuve ne diffère d'une rivière qu'en ce qu'il parcourt une plus grande étendue de pays, et qu'il se jette dans la mer.

L'étang, ou vivier, est une eau qui vient d'une rivière ou d'une source, et qu'on retient par une chaussée, ou par un autre moyen, où l'on conserve du poisson.

Un marais est une eau peu profonde, qui se dessèche souvent par la chaleur du soleil.

Un continent est une grande étendue de pays, contenant plusieurs régions qui ne sont pas séparées par les eaux de la mer.

Un promontoire, ou cap, est une élévation de terre qui avance dans la mer.

Une île est une terre environnée d'eau de tous côtés.

Une presqu'île est une terre environnée d'eau, à l'exception d'un seul endroit par où elle tient au continent.

L'isthme est une langue de terre, ressersée et pressée entre deux mers, qui joint la presqu'île au continent.

Les quatre points cardinaux sont le nord, le midi, l'orient et l'occident. Pour les trouver, il ne faut que tourner le dos au soleil levant. L'on a alors le nord à droite, le midi à gauche, par derrière l'orient, et l'occident devant soi. Les vents qui soufflent de ces quatre côtés, sont, le vent du septentrion ou du nord: le vent du sud ou du midi; le vent d'est ou d'orient, et le vent d'ouest ou d'occident.

EUROPE.

Cette partie du monde est la moins grande des quatre; mais elle en est la plus peuplée. Elle est bornée, au nord, par la Mer Glaciale; au Sud, par la

Mer Méditerrannée; à l'est, par la Mer Noire et l'Asie, et à l'ouest, par l'Océan.

Son étendue est d'environ quatorze cents lieues du sud-est au nord-ouest, et neuf cents lieues du nord au sud.

On divise l'Europe en seize parties; savoir: l'Angleterre, le Danemarck, qui renferme la Norwége; la Suède, la Russie, la France, les Provinces-Unies, la Suisse, l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie, la Pologne, la Prusse, le Portugal, l'Espagne, l'Italie et la Turquie d'Europe.

Les principales montagnes de l'Europe sont les Pyrénées, les Alpes, les Appénins et les Monts Crapacs.

Les principaux caps sont le Cap Nord, en Laponie; le Finistère, en Espagne; Saint-Vincent, en Portugal; le Cap Matapan, en Morée.

Les principales îles sont: dans la Méditerranée, Corse, Sardaigne, la Sicile, Malthe, Candie, Chypre, l'Archipel de la Grèce, Majorque, Minorque et Ivica. Dans la Mer Baltique, la Zélande et Fionie. Dans l'Océan, la Grande-Bretagne, l'Irlande et l'Islande.

Les principaux détroits sont: le Sund, à l'entrée de la Mer Baltique, entre le Danemarck et la Suède; le Canal Saint-George, entre l'Angleterre et l'Irlande; le Pas-de-Calais, entre la France et l'Angleterre; le Détroit de Gibraltar, entre l'Europe et l'Afrique, à l'entrée de la Méditerranée; le Phare de Messine, entre la Sicile et l'Italie; les Dardanelles, à l'entrée de la Mer de Marmara, et le Canal de Constantinople, entre l'Europe et l'Asie.

Les golfes qu'on trouve en Europe sont: dans la Mer Baltique, le Golfe de Bothnie et celui de Finlande; dans l'Océan, le Golfe de Murray, au nord-est de la Grande-Bretagne, et le Golfe de Biscaye,

entre la France et l'Espagne ; dans la Méditerranée, le Golfe de Lyon, au sud de la France ; le Golfe de Gènes, le Golfe de Venise, entre l'Italie et la Grèce, et le Golfe de Lepante, entre la Grèce et la Morée.

Ses principaux fleuves sont : le Volga ; le Don ou le Tanaïs ; le Niéper ou le Borystène ; le Rhône ; le Danube et le Rhin.

Ses principaux lacs sont : le Lac Ladoga et l'Onega, en Russie ; le Veter et Melo, en Suède ; le Lac de Genève, entre la Suisse et la Savoie ; le Lac de Constance, en Allemagne ; le Lac Majeur et celui de Côme, en Italie.

LA FRANCE.

Cet état, appelé anciennement la Gaule, n'est plus monarchique depuis 1792 ; il est borné au nord, par la Manche et les Provinces-Unies ; à l'est, par le Rhin, qui le sépare de l'Allemagne, la Suisse et les Alpes, qui le séparent de l'Italie ; au sud, par la Méditerranée et les Monts-Pyrénées, qui le séparent de l'Espagne ; et à l'ouest, par l'océan.

Son étendue est de deux-cent quarante lieues de longueur, du nord au sud ; et de deux cent vingt-cinq de largeur, de l'est à l'ouest.

Ses principales montagnes sont les Pyrénées, les Alpes et les Cévennes.

Ses principales rivières sont la Loire, la Seine, le Rhône, la Saône, la Garonne, la Meuse, le Rhin, la Somme, la Dordogne, la Charente, le Cher et l'Escaut.

La France produit, en abondance, tout ce qui peut servir aux besoins et aux délices de la vie.

Elle était, anciennement, divisée en trente-deux gouvernemens ; savoir :

1°. La Flandre française, dont la capitale était *Lille*, grande et belle place forte.

2°. L'Artois, *Arras*, capitale, sur la Scarpe.

3°. La Picardie, qui avait pour capitale *Amiens*, riche et recommandable par ses manufactures de laine.

4°. La Normandie, *Rouen*, sur la Seine, fameuse par le commerce qui s'y fait.

5°. L'Ile de France, *Paris*, sur la Seine, capitale de toute la France, et l'une des plus grandes et des plus belles villes du monde.

6°. La Champagne, dont la capitale est *Troies*, sur la Seine.

7°. La Lorraine, capitale, *Nanci*, sur la Meurthe.

8°. L'Alsace, capitale, *Strasbourg*, sur l'Ill, près le Rhin. Cette ville fait un commerce considérable.

9°. La Bretagne. Sa capitale était *Rennes*, sur la Vilaine.

10°. Le Maine, dont la capitale était le *Mans*, sur la Sarthe et la Mayenne.

11°. L'Anjou, capitale, *Angers*, sur la Sarthe.

12°. La Touraine, *Tours*, capitale, sur la Loire.

13°. L'Orléanais, *Orléans*, capitale, sur la Loire.

14°. Le Berry, *Bourges*, sur les rives de l'Auron et de l'Eure.

15°. Le Nivernais, capitale, *Nevers*, sur la Loire.

16°. La Bourgogne, capitale, *Dijon*, sur l'Ouche.

17°. La Franche-Comté, capitale, *Besançon*, sur le Doubs.

18°. Le Poitou, capitale, *Poitiers*, sur le Clain.

19°. L'Aunis, capitale, *La Rochelle*, port, et jolie ville, très-commerçante.

20°. La Marche, *Guéret*, capitale près la Gartampe.

21°. Le Bourbonnais, capitale, *Moulins*, sur l'Allier.

22°. La Saintonge, *Saintes*, capitale sur la Charente.

23°. Le Limosin, *Limoges*, capitale sur la Vienne.

24°. L'Auvergne, capitale, *Clermont-Ferrand.*

25°. Le Lyonnais, *Lyon*, capitale; belle, grande et riche ville, au confluent du Rhône et de la Saône. Il s'y fait un grand commerce.

26°. Le Dauphiné, *Grenoble*, capitale, sur l'Isère.

27°. La Guyenne, *Bordeaux*, capitale; riche et grande ville, avec un très-beau port sur la Garonne. Il sy fait un commerce considérable.

28°. Le Béarn, capitale, *Pau*, près du Gave.

29°. Le Comté de Foix, capitale, *Foix*, sur l'Arriège.

30°. Le Roussillon, *Perpignan*, capitale sur le Tet.

31°. Le Languedoc, *Toulouse*, sur la Garonne.

32°. La Provence, capitale, *Aix*, sur le l'Arc.

Depuis la destruction de la monarchie, les Français ont étendu leurs conquêtes bien au-delà de leurs anciennes limites. La France renferme quatre-vingt-dix-huit départemens, qui ont chacun un Préfet, ce qui leur fait donner le nom de préfecture; elle a ensuite vingt départemens dans les colonies.

Presque tous les départemens tirent leurs noms des rivières ou des montagnes.

Nomenclature, par ordre alphabétique, des Départemens de la France, avec les Préfectures et Sous-Préfectures.

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX de Préfectures.	CHEFS-LIEUX de Sous-Préfectures.
Ain	Bourg	Nantua, Belley, Trévoux.
Aisne	Laon.	St.-Quentin, Vervins, Soissons, Château-Thierry.
Allier	Moulins.	Mont-Luçon, Gannat et Biozat, la Palisse.
Alpes (basses).	Digne.	Barcelonnette, Castellanne, Sisteron, Forcalquier.
Alpes (hautes).	Gap.	Briançon, Embrun.
Alpes-Maritim.	Nice	Monaco, Puget-Theniéres.
Ardèche	Privas.	Tournon, l'Argentière.
Ardennes . . .	Charleville et Etion.	Rocroy, Sedan et Torcy, Rhétel, Vouziers.
Arriège	Foix	Pamiers, St.-Girons, Ax.
Aube	Troyes	Arcis-sur-Aube, Nogent-sur-Seine, Bar-sur-Aube, Bar-sur-Seine.
Aude	Carcassonne. .	Castelnaudary, Narbonne, Limoux.
Aveyron	Rhodès.	Espalion, Milhau, St.-Afrique, Villefranche.
Bouches-du-Rhône. . . .	Marseilles . . .	Aix, Tarascon.

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX de Préfectures.	CHEFS-LIEUX de Sous-Préfectures.
Calvados	Caen.	Bayeux, Pont-l'Evêque, Lisieux, Falaise, Vire.
Cantal	Aurillac	Mauriac, Murat, St.-Flour.
Charente	Angoulême. . .	Rufec, Confolens, Barbezieux, Cognac.
Carente-Infér. .	Saintes.	La Rochelle, Rochefort, Saint-Jean-d'Angely, Jonsac, Marennes.
Cher	Bourges	Sancerre, St.-Amand et Drevant.
Corrèze.	Tulles	Ussel, Brives.
Côte-d'Or . . .	Dijon.	Chatillon-sur-Seine, Semur, Beaune.
Côtes-du-Nord.	Saint-Brieux . .	Dinan, Loudeac, Guingamp.
Creuse	Gueret.	Boussac, Aubusson, Bourganeuf.
Dordogne. . . .	Perrigueux. . .	Nontron, Sarlat, Bergerac, Riberac.
Doubs	Besançon. . . .	Beaume, St.-Hypolite, Pontarlier.
Drome	Valence	Die, Nyons, Montelimart.
Dyle	Bruxelles. . . .	Louvain, Nivelle.
Escaut	Gand.	Oudenarde, Dendermonde.
Eure	Evreux.	Pont-Audemer, Louviers, Andelys,
Eure-et-Loir. .	Chartres	Dreux, Epernon, Châteaudun, Nogent-le-Rotrou.
Finistère	Quimper et Ergué-Armel. .	Brest, Château-Lin, Quimperlé.

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX de Préfectures.	CHEFS-LIEUX de Sous-Préfectures.
Forêts	Luxembourg . .	Neufchâteau , Bitbourg, Dierkirk.
Gard	Nismes.	Alais, Uzès, le Vigan.
Garonne (haute)	Toulouse	Castel-Sarrazin, Villefranche, Muret, St.-Gaudens.
Gers	Auch.	Condom , Lectoure, Mirande, Lombès.
Gironde.	Bordeaux. . . .	Blaye, Libourne, la Reole, Bazas, Lesparre.
Golo	Bastia.	Calvi, Golo.
Hérault.	Montpellier. . .	Lodève, Beziers, St.-Pons de Thomieres.
Ille-et-Vilaine .	Rennes.	St.-Malo, Fougeres, Vitré , Rhédon , Montfort.
Indre.	Châteauroux . .	Issoudun, la Chastre, le Blanc.
Indre-et-Loire .	Tours.	Loches, Chinon.
Izère	Grenoble. . . .	Vienne, Latour-du-Pin, Saint-Marcellin.
Jemmappe . . .	Mons.	Tournay, Charleroi.
Jura	Lons-le-Saulnier	Dôle, Poligny, St.-Claude.
Landes.	Mont-de-Marsan	St.-Sever, Dax.
Léman	Geneve.	Bonneville.
Liamone	Ajaccio.	Vico, Sartene.
Loir-et-Cher. .	Blois	Vendôme, Romorantin.
Loire.	Montbrisson. . .	Roanne, St.-Etienne.
Loire (haute). .	Le Puy.	Brioude, Issengeaux.
Loire-Inférieure	Nantes, ...	Savenay , Châteaubriant , Ancenis, Paimbeuf.

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX de Préfectures.	CHEFS-LIEUX de Sous-Préfectures.
Loiret.	Orléans.	Pithiviers, Montargis, Gien.
Lot.	Cahors	Montauban, Figeac, Gourdon.
Lot-et-Garonne.	Agen	Marmande, Nérac, Villeneuve-d'Agen.
Lozère	Mende	Marvejols, Florac.
Lys.	Bruges	Furnes, Ypres, Courtray.
Maine-et-Loire.	Angers.	Beaugé, Saumur, Beaupréau.
Manche	Saint-Lô. . . .	Valognes, Mortain, Avranches, Coutances.
Marne	Chalons.	Reims, Ste.-Menehoult, Vitry-sur-Marne, Epernay.
Marne (haute).	Chaumont . . .	Wassy, Langres.
Mayenne. . . .	Laval.	Mayenne, Château-Gontier.
Meurthe	Nanci	Toul, Sarrebourg, Château-Salins, Lunéville.
Meuse	Bar-sur-Ornain.	Commercy, Montmédy, Verdun.
Meuse-Infér. . .	Maëstricht . . .	Hasselt, Ruremonde.
Mont-Blanc . .	Chambéry . . .	Annecy, Moutiers, Saint-Jean-de-Maurienne.
Morbihan. . . .	Vannes.	Pontivy, Ploërmel, Lorient.
Moselle.	Metz.	Briey, Thionville, Sarguemines.
Nèthes (deux).	Anvers.	Turnhout, Malines.
Nièvre.	Nevers.	Cosve, Clamecy, Châteaux-Roux.

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX de Préfectures.	CHEFS-LIEUX de Sous-Préfectures.
Nord.	Douai	Bergues, Hazebrouck Lille, Cambrai, Avesnes.
Oise	Beauvais	Clermont-Oise, Compiègne, Senlis.
Orne	Alençon	Domfront, Argentan, Mortagne.
Ourthe	Liége.	Malmédy, Huy.
Pas-de-Calais. .	Arras.	Boulogne-sur-Mer, Saint-Omer, Béthune, Saint-Pol.
Puy-de-Dôme.	Clermont. . . .	Riom, Thiers, Ambert, Issoire.
Pyrénées (bass.)	Pau	Oleron, Mauléon, Bayonne, Orthez.
Pyrénées (haut.)	Tarbes	Bagnères, Argellés.
Pyrénées-Or. .	Perpignan . . .	Ceret, Prades.
Rhin (bas). . .	Strasbourg . . .	Wissembourg, Saverne, Barr.
Rhin (haut)...	Colmar.	Altkirch, Delémont, Porentruy, Belfort.
Rhône	Lyon.	Villefranche.
Sambre-et-Meuse. . . .	Namur.	Dinant, Marche, St.-Hubert.
Saône (haute).	Vesoul	Gray, Lure.
Saône-et-Loire.	Mâcon	Autun, Charolles, Chalons-sur-Saône. Louhans.
Sarthe	Le Mans. . . .	Mamers, St.-Calais, la Flêche.
Seine.	Paris.	Franciade, Sceaux-l'Unité.
Seine-Inférieure	Rouen	Le Hâvre, Yvetot, Dieppe, Neufchatel.

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX de Préfectures.	CHEFS-LIEUX de Sous-Préfectures.
Seine-et-Marne.	Melun	Coulommiers, Meaux Fontainebleau, Provins.
Seine-et-Oise . .	Versailles. . . .	Mantes, Pontoise, Corbeil, Etampes.
Sèvres (deux).	Niort.	Thouars, Parthenay, Melle.
Somme.	Amiens.	Abbeville, Doulens, Péronne, Montdidier.
Tarn	Alby.	Gaillac, Castres, Lavaur.
Var	Brignolles. . . .	Draguignan, Grasse, Toulon.
Vaucluse. . . .	Avignon	Orange, Carpentras, Apt.
Vendée.	Fontenay-le-Peuple. . . .	Les Sables d'Olonne, Montaigu.
Vienne.	Poitiers.	Loudun, Chatellerault, Montmorillon, Civray.
Vienne (haute).	Limoges	Bellac, St.-Yriex, Rochechouart.
Vosges.	Epinal	Neuf-Château, Mirecourt, Saint-Dié, Remiremont.
Yonne	Auxerre	Sens, Joigny, Tonnerre, Avallon.

Départemens de la France dans les Colonies.

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX.
Corcyre	Corfou.
Grenade	Port Lewis.
Guadeloupe	Port de la Liberté.
Guiane.	Cayenne.

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX.
Ile de France.	Port ci-devant St.-Louis.
Ile de la Réunion.	Saint-Denis.
Indes Orientales.	Pondichéri.
Inganne	Santo-Domingo.
Ithaque	
Sainte-Lucie et Tabago. .	Le Carenage.
Malte	Cité Valette.
Martinique.	Fort.
Mer Egée.	
Nord.	Le Cap.
Ouest	Port Républicain.
Samana	Saint-Iago.
Sénégal	Fort ci-devant St.-Louis.
Sud	Les Cayes.

DES PROVINCES-UNIES.

Ces provinces sont au nord de la France : elles sont bornées, à l'orient, par l'Allemagne; au midi, par la république française; à l'occident et au nord, par l'océan. On ne compte que sept provinces, parce que la Gueldre comprend le comté de Zutphen; la Hollande, la Zélande, la province d'Utrecht, la Frise, l'Ovérissel et Groningue. La capitale est Amsterdam, port, grande ville et bien marchande.

La Haye, bourg, résidence des états-généraux des Provinces-Unies, des ministres et des ambassadeurs étrangers.

DE LA SUISSE.

Elle est bornée au nord et à l'orient, par la Souabe et le Tyrol, provinces d'Allemagne; au midi, par l'Italie et la Savoie; à l'occident, par la France.

Le Rhin et le Rhône y prennent leur source aussi bien que l'Aar, le Russ, le Tessin et l'Inn.

La Suisse était autrefois divisée en treize parties, que l'on appelait Treize Cantons. Elle se nomme à présent la République helvétique. La ville la plus considérable est Berne.

ALLEMAGNE.

L'Allemagne est divisée en neuf cercles, ou espèces de grandes provinces. Il y en a quatre dans la haute Allemagne ; savoir : ceux d'Autriche, de Bavière, de Souabe et de Franconie. Dans la basse Allemagne, il y en a cinq ; savoir : ceux de haute Saxe, de basse Saxe, de Westphalie, du bas-Rhin ou Electoral, et celui du haut-Rhin.

Les principales rivières d'Allemagne sont le Danube, le Rhin, le Weser, l'Elbe, l'Oder.

Les villes les plus considérables sont Vienne, Berlin, Dresde et Francfort.

BOHÊME.

Elle est bornée, au nord, par la Misnie et la Lusace ; à l'est, par la Silésie et la Moravie ; au sud, par l'Autriche, et à l'ouest, par la Bavière.

Elle est séparée en deux par la rivière de Molda, dont Prague est la capitale ; belle, grande et forte ville. On y remarque plusieurs beaux édifices.

Les principales rivières sont la Muldaw et l'Ebe.

DE LA HONGRIE.

On divise la Hongrie en haute et basse. La haute est entre la Pologne et le Danube. La basse est entre le Danube et la Save. Elle renferme encore l'Esclavonie, la Transilvanie et la Croatie autrichienne.

La capitale de la Hongrie est Presbourg, belle ville sur le Danube.

DE LA POLOGNE.

La Pologne se divise en trois grandes parties; la grande Pologne, la petite Pologne, la Russie Noire ou Rouge.

Les villes les plus remarquables sont Varsovie et Cracovie, toutes deux sur la Wistule.

Les principales rivières sont la Wistule, le Niemen, le Nieper et le Bog.

DE LA PRUSSE.

On partage la Prusse en trois provinces ou cercles, qui sont ceux de Smarland, de Natangen et de Hockerland. Ce petit pays prend le titre de royaume. La capitale est Konisberg, sur le Prégel, près de la mer.

DES ÎLES BRITANNIQUES.

Les îles britanniques consistent en deux grandes îles et plusieurs petites: elles composent les royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Les deux premiers s'appellent la Grande-Bretagne, et le dernier porte le nom d'Irlande.

DE L'ANGLETERRE.

Ce royaume se divise en Angleterre, à l'orient, et en principauté de Galle, à l'occident. On y compte cinquante-deux comtés, que l'on nomme *shires*, c'est-à-dire *provinces*.

La capitale de ce royaume est Londres, grande, belle ville, et l'une des plus florissantes du monde. Elle est sur la Tamise. Il y a aussi, en Angleterre, deux fameuses universités, Oxford et Cambridge.

Les principales rivières sont la Tamise, l'Humbert,

bert, la Saverne, la Twede, la Tyne, l'Ouse, le Medwey, etc.

DE L'ECOSSE.

L'Ecosse se divise en septentrionale et en méridionale, qui renferment ensemble trente-cinq provinces. Edimbourg, belle et considérable ville, en est la capitale.

Les rivières les plus considérables sont le Tay, le Forth, la Spey et la Nyth.

DE L'IRLANDE.

L'Irlande est divisée en quatre parties; savoir: l'Ulster, le Leinter, le Munster et le Connangt, qui forment ensemble trente-deux comtés.

La capitale de l'Irlande est Dublin, belle ville bien peuplée, sur la Liffi.

Les principales rivières sont le Shannon, le Barow, le Blackwater, la Boyne et le Baune.

DU DANEMARCK.

Le Danemarck se divise en terre, en îles.

La Terre ferme est une presqu'île qu'on nomme Jutland; c'est l'ancienne *Chersonèse cimbrique*. On divise cette presqu'île en nord Jutland et sud Jutland.

C'est dans l'île de Zélande, à l'entrée de la Mer-Baltique, que se trouve Copenhague, capitale du Danemarck, belle et forte ville.

DE LA NORWÈGE.

On divise la Norwège en quatre gouvernemens: qui sont, Agerhus, Berghen, Drontheim, Wardhus. La capitale de la Norwège est Berghen. La rivière la plus remarquable est le Glammer.

Au nord-ouest de la Norwège, est l'Islande, grande,

île montagneuse et stérile. Il y a un volcan très-remarquable, appelé le Mont-Hécla. Skaclot est la capitale de l'Islande.

DE LA SUÈDE.

Elle est bornée, au nord, par la Laponie danoise et par l'Océan septentrional; au sud, par la Mer Baltique; à l'est, par la Moscovie ou Russie; à l'ouest, par la Norwège et le Sund. Ce royaume se divise en cinq parties; la Suède propre, la Gothie, le Bohusland, la Laponie suédoise et la Finlande.

La capitale de la Suède est Stockolm, grande ville, forte, avec un port.

DE LA RUSSIE, OU MOSCOVIE.

La Russie est divisée en quatorze gouvernemens. La capitale de cet empire est Saint-Pétersbourg, grande, belle et célèbre ville, l'une des plus considérables du monde.

Les principales rivières de la Russie sont, le Volga, le Dnieper, la Duna, le Don, autrefois le Tanaïs, et la Dwina.

Les plus grands lacs sont ceux de Ladoga, d'Onega, de Czucke, Pepus, d'Ilmen et de Biala, Ozero, c'est-à-dire, le Lac blanc.

DU PORTUGAL.

Ce royaume est borné, au nord et à l'orient, par l'Espagne; au sud et à l'ouest, par l'Océan.

Il est divisé en six parties, du nord au sud; la province entre Douro et Minho, celle de Tralos-Montes, le Beira, l'Estramadure, qu'il ne faut pas confondre avec celle de d'Espagne, l'Alantejo et le royaume d'Algarve.

Lisbonne, grande et belle ville, en est la capitale: elle est la résidence des rois de Portugal.

Les principales rivières sont, le Tage, le Minho et le Douro.

DE L'ESPAGNE.

L'Espagne est séparée de la France par les Pyrénées, au nord-est: elle est bornée, à l'orient et au midi, par la Méditerranée; à l'occident, par le Portugal; au nord-ouest, par l'Océan.

On divise le royaume d'Espagne en treize provinces, qui ont été possédées autrefois par des rois, soit chrétiens, soit maures.

1°. La Biscaye;
2°. Les Asturies;
3°. La Galice;
4°. Le royaume de Léon;
5°. La Castille vieille;
6°. La Navarre;
7°. Le royaume d'Aragon;
8°. La principauté de Catalogne;
9°. Le royaume de Valence;
10°. Le royaume de Murcie;
11°. Le royaume de Grenade;
12°. La Castille nouvelle;
13°. L'Andalousie.

Les rivières les plus remarquables de ce royaume sont le Minho, le Douro, le Tage, le Guadalquivir, la Guadiana, l'Ebre, etc.

La capitale de l'Espagne est Madrid, grande et superbe ville dans la nouvelle Castille, et la résidence des rois d'Espagne.

DE L'ITALIE.

Les Alpes séparent l'Italie de la France, de la Suisse et de l'Allemagne.

Le Mont Apennin la traverse dans toute sa longueur, du nord-ouest au sud-est.

On divise l'Italie en trois parties; la septentrionale, celle du milieu, et la méridionale, auxquelles il faut ajouter les îles.

Les rivières les plus considérables de l'Italie sont le Pô, l'Adda, le Tesin, l'Arno, le Tibre, etc.

Les principales îles de l'Italie sont la Sicile, l'île de Sardaigne, l'île de Corse, et l'île de Malte, au midi de la Sicile.

Italie Septentrionale.

Les états de la Savoie sont bornés, à l'occident, par la France; au nord, par la Suisse; à l'orient, par le Lac majeur, le Tesin, le Pô et le duché de Parme; au midi, par la république de Gênes et une petite partie de la Mer Méditerranée.

Ils renferment la Savoie, le Piémont, le Mont-Ferra, et la partie occidentale du duché de Milan.

Les villes les plus considérables de l'Italie Septentrionale sont Milan, Gênes, Florence et Venise.

De la partie d'Italie qui est au milieu.

Elle contient le grand Duché de Toscane, qui a quelques enclaves, entre autres la République de Lucques et l'Etat ecclésiastique. La capitale est Rome, ancienne et belle ville, sur le Tibre.

De l'Italie Méridionale.

Le royaume de Naples se divise en quatre grandes provinces, qui en contiennent chacune trois autres; savoir:

La terre de Labour: elle renferme les principautés citérieures et ultérieures, et la terre de Labour propre.

L'Abruzze, qui se partage en citérieure et ultérieure, et le comtat de Molise.

La Pouille, qui se divise en Capitanate, en terre de Barri et terre d'Otrante.

La Calabre; on la partage en Basilicate, Calabre citérieure et ultérieure.

La ville la plus remarquable de l'Italie méridionale est *Naples*, près le mont *Vésuve*, volcan très-fameux par ses grandes éruptions, dont la dernière arriva en 1779.

Il y a trois îles considérables aux environs de l'Italie; savoir:

L'Ile de Sicile, l'Ile de Sardaigne et l'Ile de Corse. On peut y joindre aussi celle de Malte, comme relevant de la Sicile, dont elle est peu éloignée.

DE LA TURQUIE D'EUROPE.

Cet empire est divisé en vingt-quatre gouvernement.

Dix-huit en Asie,
Cinq en Europe,
Et un en Afrique.

Les rivières les plus remarquables de la Turquie d'Europe sont le Danube et le Mariza.

La Turquie est divisée en septentrionale et méridionale, qui est la Grèce.

La capitale de la Turquie d'Europe est Constantinople, située sur le Bosphore de Thrace.

De la Turquie septentrionale d'Europe.

Elle contient dix provinces; savoir: la petite Tartarie, la Bessarabie, la Moldavie, la Valaquie, la Croatie, la Dalmatie, la Bosnie, la Servie, Bulgarie et la Romanie. La ville la plus considérable est Constantinople, l'une des plus grandes de l'Europe.

De la Turquie méridionale.

La Turquie méridionale d'Europe, que l'on nomme Grèce, fut autrefois très-célèbre.

On divise la Grèce en Terre-Ferme et en Iles.

De la Terre-Ferme de Grèce.

Elle renferme six pays; savoir :

1°. La Macédonie,
2°. L'Albanie;
3°. L'Epire;
4°. La Thessalie;
5°. La Livadie;
6°. La Morée.

Les villes les plus remarquables sont : Saloniki, Scutari, Delvino; Janniná, Livadia et Patras.

Des Iles de la Grèce.

Les unes sont dans la Mer Ionienne, et les autres dans l'Archipel, anciennement Mer Egée.

Iles de la Mer Ionienne.

1°. Ile de Corfou; capitale, Corfou.
2°. Ile de Sainte-Maure; capitale, Sainte-Maure.
3°. Ile de Céphalonie; capitale, Céphalonie.
4°. Ile de Zante; Zante en est la capitale, avec un port.
5°. Ile de Cérigo; Cérigo, capitale.

Iles de l'Archipel

1°. Ile de Candie, capitale; Candie, avec un port.
2°. Ile de Negrepont; capitale, Negrepont, avec un port.

Dans les Iles Cyclades.

1°. Ile d'Andro ; capitale, Andro, avec un port.
2°. Ile de Milo ; capitale, Milo, avec un port.
3°. Ile de Naxie ; Naxie, capitale.
4°. Ile de Paros ; capitale, Paros.

Dans les Iles Sporades.

1°. Ile de Santorin ; capitale, Scara.
2°. Ile de Sciro ; capitale, Sciro, avec un port.
3°. Ile de Stalimène ; capitale, Stalimène, avec un port.
4°. Ile de Scopélo ; capitale, Scopélo, avec un port.
5°. Ile d'Engio ; Engio, capitale.

DE L'ASIE.

On divise ordinairement l'Asie en six parties principales : 1°. la Turquie d'Asie ; 2°. l'Arabie ; 3°. la Perse ; 4°. l'Inde, qui renferme l'empire du Grand-Mogol, et les deux presqu'îles en-deçà et au-delà du Gange ; 5°. la Chine ; 6°. la Tartarie, auxquelles il faut ajouter un grand nombre d'îles.

Les fleuves remarquables de l'Asie sont l'Oby, le Jénisea, le Léna, la rivière d'Amur, ou Saghalien, le Hoang ?, le Kiang, l'Inde, ou le Sinde, le Gange, le Tygre et l'Euphrate.

Les plus grandes chaînes de montagnes de l'Asie sont le Mont Taurus, les Monts de Pierre, autrefois Imaüs, et ceux de Noss.

TURQUIE D'ASIE.

La Turquie d'Asie se divise en cinq parties : 1°. la Natolie ; 2°. la Sourie, ou Syrie ; 3°. la Turcomanie ; 4°. le Diarbékir ; 5°. la Géorgie.

Les villes les plus remarquables de la Turquie d'Asie sont Trébisonde, Alep, Diarbékir et Erserom.

ARABIE.

L'Arabie se divise en trois parties qu'on trouve du nord au sud; savoir: 1°. l'Arabie pétrée; 2°. l'Arabie déserte; et 3°. l'Arabie heureuse.

Leurs capitales sont, Hérac, Anah et la Mecque.

DE LA PERSE.

La Perse contient treize provinces, sans compter la Turcomanie orientale ou l'Iran, et la Georgie orientale.

La Perse propre renferme, 1°. l'Aderbijan; 2°. le Shirvan; 3°. le Ghilan, ou Galian; 4°. le Mazanderan, ou Taberistan: 5°. le Khorasan; 6°. Kandahar; 7°. l'Yrac Agemi; 8°. le Sigistan; 9°. le Sablestan; 10°. le Khosistan: 11°. le Farsistan; 12°. le Kerman; 13°. le Mekran.

La capitale de la Perse est Ispahan.

DE L'INDE.

L'Inde se divise en trois parties. L'empire du Grand-Mogol ou l'Indostan; la presqu'île de l'Inde en-deçà du Gange, qu'on appelle aussi la presqu'île occidentale, et la presqu'île au-delà du Gange, nommée autrement presqu'île orientale.

Les villes les plus remarquables sont Visapour et Golconde. Celle-ci est sur-tout recommandable par son commerce en pierreries.

DE LA CHINE.

Ce vaste empire se partage en deux grandes parties; l'une septentrionale, et l'autre méridionale.

La partie septentrionale contient six provinces.

La partie méridionale renferme neuf provinces.

La Chine est arrosée par deux grandes rivières.

La plus considérable est le Hoang, ou la rivière Jaune.

La seconde est le Kiang, ou la rivière Bleue.

La capitale de la Chine est Pékin, grande, belle ville, et la résidence de l'empereur.

DE LA GRANDE TARTARIE.

Elle se divise en trois parties; savoir : la Tartarie Chinoise, la Tartarie Indépendante, et la Tartarie Russe.

De la Tartarie Chinoise.

On la divise en partie orientale et en partie occidentale.

La première est appelée le pays des Mantcheous, ou Nynches, y compris le Leaoton; et l'autre celui des Mongous, ou Mogals, dont il y a deux sortes: les Mongous, ou Mugals noirs, qui sont tributaires de la Chine; et les Mongals Kalkas, ou Mugals Jaunes, qui sont seulement sous sa dépendance et sa protection.

De la Tartarie Indépendante.

La Tartarie Indépendante comprend la plus grande partie des pays de Mangales, et de celui des Kalmoucks. Ces derniers sont divisés en cinquante tribus.

De la Tartarie Russe, ou de la Russie Asiatique.

Elle renferme trois grands gouvernemens; savoir : 1°. le gouvernement de Kasan; 2°. le gouvernement d'Astracan; 3°. le gouvernement de Tobolks, ou de la Sibérie.

DE L'AFRIQUE.

L'Afrique se divise en douze parties : 1°. l'Egypte;

2°. la Barbarie ; 3°. le Biledulgerid ; 4°. le Sahara, ou désert ; 5°. la Guinée ; 6°. la Nigritie ; 7°. la Nubie, 8°. l'Abyssinie ; 9°. le Congo ; 10°. la Cafrerie pure, qui s'étend jusqu'au Cap de Bonne-Espérance ; 11°. la Cafrerie mélangée, ou orientale, qui renferme les côtes de Zanguébar et d'Ajan ; 12°. le Monomotapa.

Les principaux fleuves d'Afrique sont le Nil, le Niger, le Zaire, le Coanza et le Zambes, ou Cuama. Il y a trois Caps remarquables en Afrique ; savoir : à l'occident, le Cap Verd ; au midi, le Cap de Bonne-Espérance ; à l'orient, le Cap de Guadarfui.

Les principales montagnes de l'Afrique sont : 1°. l'Atlas, entre la Barbarie et le Biledulgerid 2°. les Monts Amédédé : ils séparent la Nigritie du Sahara, ou désert de Barbarie ; 3°. les montagnes de la Lune, sur les confins du Monomotapa. Il y a, en outre, plusieurs îles qui en dépendent.

De l'Égypte.

On divise l'Égypte en trois parties : la haute, au midi ; celle du milieu ; la basse, au nord.

La capitale de l'Egypte est le Caire, grande ville. On y voit, à trois ou quatre lieues de distance, les fameuses pyramides qui ont passé autrefois pour une des sept merveilles du monde. C'était le tombeau des rois d'Egypte.

De la Barbarie.

Elle se divise en deux grandes parties, séparées l'une de l'autre par le Mont Atlas : elle comprend plusieurs états, qui dépendent chacun de souverains différens. Ce sont les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger, de Fez et de Maroc. Ces deux derniers dépendent du même roi.

Ces royaumes donnent leur nom à leur capitale.

Du Biledulgérid.

Le Biledulgérid contient, d'occident en orient, les pays suivans; savoir : les royaumes de Tafilet et de Sugulmesse, le Tégorarin, le Zag, le royaume de Gugrgale, le Biledulgérid propre, le royaume de Fezzen, et le pays d'Ouguela et de Sionah, qui fait partie du désert de Barca.

Du Sahara, ou *désert de Barbarie.*

On divise ce pays en cinq parties; savoir : d'occident en Orient, le Désert de Zangaha, le Désert de Zuenziga, le Désert de Targa, le Désert de Lemta, et le Désert de Berdoa.

De la Guinée.

Elle se divise en septentrionale et en méridionale.

La Guinée septentrionale est située entre les rivières de Sénégal et de Gambie, et contient plusieurs royaumes et républiques.

La Guinée méridionale se divise en trois parties; savoir : la Malaguette, la Guinée propre, et le royaume de Benin.

De la Nigritie.

Elle est divisée en plusieurs royaumes, dont les principaux sont ceux de Tombut, d'Agadez et de Bornou.

De la Nubie.

C'est un royaume entre l'Abyssinie et l'Égypte. La ville la plus remarquable est Dongala, sur le Nil.

De l'Abyssinie.

Cet empire contient plusieurs royaumes ou provinces.

Les royaumes de Gorhan, de Gingiro, comme l'Ethiopie, sont joints à l'Abyssinie.

On n'en connaît guère que les noms.

Du Congo.

Le Congo est divisé en plusieurs royaumes, qui sont, Loangô, Cacongo, Angoy, Congo, Angola, Arü, Benguela.

De la Cafrerie pure.

La Cafrerie pure est fort étendue: elle peut se diviser en trois parties; la septentrionale, la méridionale et l'orientale.

La partie septentrionale renferme plusieurs royaumes.

De la partie Méridionale de la Cafrerie pure.

Cette partie est habitée par divers peuples, qui ont chacun leurs chefs. Les Cimbebas, qui habitent au nord-ouest, et ont un roi appelé *Mataman*.

Elle s'étend jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, dont elle dépend.

De la partie orientale.

Elle renferme plusieurs royaumes, qui sont du nord au sud; savoir: Monomotapa, Manica, Solfala, Sabia et Inhambane.

De la Cafrerie mélangée.

La Cafrerie mélangée occupe toute la côte orientale d'Afrique.

On divise cette côte en deux parties, qui sont, la côte de Zanguébar et la côte d'Ajan.

Du Zanguébar.

Ce pays comprend plusieurs royaumes, dont les

principaux sont du sud au nord, comme Mosambique, Moruca, Mongale, Quiloa, Monbaze et Mélinde.

De la Côte d'Ajan.

Les principaux états qu'on y trouve; du midi au septentrion, sont, la république de Brava, le royaume de Magadosho, et celui d'Adel.

Des Iles d'Afrique.

Les plus remarquables sont celles de Zocotora, de Madagascar, de Bourbon; l'île Maurice, ou de France, à l'est de l'Afrique, et celles du Cap Verd; les Canaries et Madère, à l'ouest.

Il y a encore, au midi de l'Afrique, l'île Saint-Thomas et l'île Sainte-Hélène.

AMÉRIQUE.

L'Amérique se divise naturellement en deux grandes parties, qui sont séparées par l'Isthme de Panama; savoir: en septentrionale et méridionale.

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

L'Amérique Septentrionale se divise en huit parties; savoir: le Canada; la Louisiane, les possessions anglaises, la Floride, le Mexique, ou la Nouvelle Espagne, le Nouveau Mexique, la Nouvelle Navarre, la Californie, et les nouvelles découvertes à l'ouest du Canada.

L'Amérique a deux principaux Golfes; savoir: celui de Saint-Laurent et celui du Mexique. On y trouve deux Caps très-remarquables; le Cap Breton, à l'entrée du Golfe de Saint-Laurent, et le Cap de la Floride, dans le Golfe du Mexique.

On y compte deux rivières considérables, qui sont, celle de Saint-Laurent et celle de Mississipi.

Les montagnes d'Alpalache sont les plus considérables de l'Amérique septentrionale.

Du Canada.

On comprend, sous le nom de Canada, le Canada particulier, ou la Nouvelle France, le Saguenay, et plusieurs pays habités par les sauvages : tels sont les Iroquois, les Hurons, les Algonquins, les Esquimaux, etc.

La capitale du Canada est Québec, sur le fleuve Saint-Laurent.

La Louisiane.

La capitale de la Louisiane est la Nouvelle Orléans.

Des Possessions Anglaises.

Elles sont divisées en huit petites provinces, qui sont : l'Acadie, dont la capitale est Annapolis Royal, belle ville et port bien situé.

La Nouvelle Angleterre, dont Boston est la capitale. Cette ville est grande, belle et commerçante.

La Nouvelle Yorck, qui appartenait d'abord aux Hollandais, est située à l'ouest de la Nouvelle Angleterre. Capitale, Nouvelle Yorck ou New-Yorck.

La nouvelle Jersey, au sud de la Nouvelle Yorck. Christina, capitale.

La Pensilvanie, au sud de la Nouvelle Jersey.

La ville la plus remarquable est Philadelphie.

La Virginie, au sud de la Pensilvanie, a pour capitale Jamestown.

La Caroline, au sud de la Virginie, dont la capitale est Charlestown.

Dans le Maryland, on trouve pour capitale Sainte-Marie.

De la Floride.

On ne trouve, dans cette province, que le fort Saint-Augustin et celui de Pensacola, tous deux sur le Golfe du Mexique.

Du Mexique ou Nouvelle Espagne.

Le Mexique se divise en trois gouvernemens, Mexico, Guadalajara et Guatimala. Chacun de ces gouvernemens est divisé en plusieurs provinces.

Gouvernement de Mexico.

Il renferme sept provinces, qui sont celles de Mexico, de Méthoacan, d'Yucatan, de Tabasco, de Guasteco ou de Panuco, de Tlascalo et de Guaxaca.

Gouvernement de Guadalajara, ou la Nouvelle Galice.

Il renferme plusieurs provinces, dont la principale est celle de Guadalajara.

Gouvernement de Guatimala.

Il contient plusieurs provinces, dont la plus remarquable est Guatimala.

Du Nouveau Mexique.

Le nouveau Mexique, au nord du vieux Mexique, et à l'ouest de la Louisiane. Sa capitale est Santa-Fé.

De la Nouvelle Navarre.

Elle renferme quelques provinces peu considérables. Badenuchi est la seule bourgade qui y soit remarquable.

De la Californie.

Point de ville remarquable.

Parmi les nouvelles découvertes à l'ouest et au nord-ouest du Canada, et les pays aux environs de la baie de Baffin, on ne trouve aucun lieu remarquable.

DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

L'Amérique méridionale se divise en sept principales parties ; la Terre-Ferme, le Pérou, le Chili, le pays des Amazones, le Brésil, le Paraguay ou la province de Rio de la Plata, la Terre Magellanique.

Les principales rivières de l'Amérique méridionale sont la rivière des Amazones et celle de la Plata.

Les principaux caps de l'Amérique méridionale sont le cap Saint-Augustin, le cap Horn, etc.

Les montagnes les plus remarquables de l'Amérique méridionale sont celles que l'on nomme les Cordelières dans le Pérou et le Chili, et les Cordelières du Brésil.

De la Terre-Ferme.

La Terre-Ferme comprend huit petites provinces, qui sont celles de Panama, de Carthagène, de Sainte-Marthe, de Rio de la Hatha, de Vénezuela, de nouvelle Andalousie, du nouveau royaume de Grenade et de Popayan.

Du Pérou.

Le Pérou comprend trois gouvernemens, du nord au sud ; savoir : Quito, Lima et Los Charcas.

Lima est la capitale du Pérou.

Du Chili.

Ce pays se divise en trois provinces; celles du Chili propre, d'Impérial et de Chicuito ou Cuyo. Saint-Yago en est la capitale.

Du pays des Amazones.

On y trouve un fleuve qui porte le même nom, et qui, après avoir parcouru mille à onze cents lieues de pays, va se rendre à la mer par deux embouchures. L'intérieur du pays est presque inconnu, et habité par plusieurs nations sauvages.

Du Brésil.

Le Brésil est divisé en quinze gouvernemens; savoir: de Para, de Maragnan, de Siara, de Rio grande, de Paraïba, de Tamarca, de Fernambouc, de Seregippe, de la baie de tous les Saints, ou de San Salvador, de Rio-dos-Ilheos, de Porto-Seguro, de Spiritu-Santo, de Rio Janeiro, de Saint-Vincent, del Rey, ou du Roi.

La capitale est San Salvador.

Du Paraguay.

Le Paraguay, qu'on nomme aussi pays de Rio de la Plata, renferme sept provinces; le Paraguay propre, le Chaco, le pays d'Outivaros, de Rio de la Plata, d'Uraguay, ou d'Urvaig, de Tucuman et de Parana.

La ville de l'Assomption en est la capitale.

De la Terre Magellanique.

Le pays n'est presque habité que par des sauvages: on n'y trouve aucun lieu remarquable.

Dans les principales îles de l'Amérique septentrionale et méridionale.

Ile de Terre-Neuve.
— Royale, ou Cap-Breton.
— la Bermude.
— Cuba.
— Jamaïque.
— Saint-Domingue.
— Porto Rico.
— Martinique.
— Guadeloupe.
— Barbade.
— Curacao.
— la Trinité.
— Térière.
— Chiloé, sur les côtes du Chili.

Fin de la Géographie.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE POÉTIQUE,

OU

DES DIVINITÉS PAYENNES.

D. QUEL est le premier des dieux?

R. Les Païens regardaient le *ciel* comme le plus ancien des dieux; ils le nommaient aussi *Uranus*. Il eut deux enfans; savoir, Titan et Saturne, ou le Tems.

D. Qui fut le successeur du Ciel?

R. Titan, qui était l'aîné, céda son droit à son frère Saturne, à condition qu'il n'éleverait aucun enfant mâle.

D. Saturne observa-t-il les conditions de ce traité?

R. Oui: il dévorait tous ses enfans mâles aussi-tôt qu'ils étaient nés; mais Cybèle, sa femme, à qui cette cruauté déplaisait, eut soin dans la suite de cacher Jupiter, Neptune et Pluton, et les fit élever secrètement. Elle ne faisait voir que sa fille Junon.

D. Titan ne découvrit-il point cette tromperie?

R. Oui: et croyant que Saturne y avait part, il le détrôna, et le mit en prison avec sa femme.

D. Par quels moyens furent-ils delivrés?

R. Jupiter étant devenu grand, vainquit son oncle Titan, et rendit l'empire du monde à son père.

D. Saturne régna-t-il ensuite long-tems?

R. Non; car ayant voulu faire périr son fils Jupi-

ter, celui-ci le chassa du ciel, et se rendit maître de l'empire de l'univers.

D. Que devint Saturne?

R. Il se retira dans le Latium, qui est appelé aujourd'hui l'Italie. Il fut bien reçu par Janus, roi du pays.

D. Qu'y a-t-il à remarquer sur Janus?

R. On représente ce roi avec deux visages, un par devant, qui marque sa sage prévoyance, et un par derrière, qui est la marque de la mémoire par laquelle il se souvenait des choses passées. Numa Pompilius, second roi de Rome, lui bâtit un temple qui était ouvert pendant la guerre, et qu'on fermait pendant la paix.

D. Comment représente-t-on Saturne?

R. On lui donne une figure de vieillard, avec une longue barbe, des ailes, et une faulx à la main. Ce qui est l'emblême du Tems, qui est très-ancien, qui passe vîte, et qui détruit tout.

D. Quelle était la femme de Saturne?

R. Cybèle, qui est aussi connue sous les noms de Rhéa, de Dyndimène, de Bérécinthe, etc.

D. Quelles étaient ses principales fonctions?

R. Elle présidait à la terre, et était représentée assise sur un char attelé de lions, ayant sur la tête une couronne faite de crénaux de murailles, et ayant un tambour à la main.

D. Comment nommait-on ses prêtres?

R. On les nommait Curètes, Corybantes ou Gaulois.

D. Que fit Jupiter lorsqu'il se vit maître de l'empire du monde?

R. Il le partagea avec ses frères. Il s'empara du ciel, donna le commandement des eaux à Neptune, et celui des enfers à Pluton.

D. N'eut-il point quelques guerres à soutenir au commencement de son règne ?

R. Il eut la guerre des géans, si fameuse dans la fable, et qu'il vint à bout de terminer heureusement. Ces géans étaient des hommes d'une grandeur démesurée, dont quelques-uns avaient cent bras, et qui avaient une force extraordinaire.

D. Jupiter n'eut-il point aussi quelque démêlé avec les dieux ?

R. Prométhée avait fait des hommes de terre et d'eau, et les avait animés du feu qu'il avait tiré du soleil. Jupiter se croyant offensé, fit attacher Prométhée sur le mont Caucase, et lui fit dévorer le foie par un vautour. Les dieux, irrités de ce que Jupiter prétendait avoir seul le droit de créer les hommes, formèrent une belle femme, à qui ils donnèrent toutes les perfections. Mais Jupiter, sous prétexte de lui faire aussi son présent, lui donna un boête dans laquelle tous les maux de la nature étaient renfermés. Le frère de Prométhée l'ayant ouverte, ils se répandirent sur la terre, et il ne resta au fond que la seule espérance.

D. Quelles furent les femmes de Jupiter ?

R. Il épousa d'abord Junon, sa sœur, cela étant permis dans ce tems-là, et il en eut Hébé, déesse de la jeunesse, et Vulcain. Celui-ci étant tout contrefait, fut précipité dans l'île de Lemnos, et devint dieu des forgerons. C'était lui qui fesait les foudres de Jupiter; il avait pour compagnons les Cyclopes, monstres qui n'avaient qu'un œil au milieu du front.

Jupiter épousa ensuite plusieurs autres femmes, dont il eut plusieurs enfans.

D. Comment représente-t-on Jupiter ?

R. On le représente ordinairement sur une nuée, ayant un foudre dans la main, et un aigle entre ses jambes.

D. Que faut-il savoir de Junon?

R. Cette déesse, fille de Saturne et de Cybèle, et femme de Jupiter, était regardée comme la reine des dieux, la déesse des royaumes et des richesses. Elle présidait aux mariages : on la nomme en cette occasion Lucine. On représente cette déesse richement parée, ayant à côté d'elle un paon. Elle avait un espion nommé Argus, qui fut tué par Mercure. Elle le changea en cet oiseau. Iris était la messagère de Junon. C'est l'Arc-en-ciel.

D. Que rapporte-t-on au sujet de Minerve?

R. Jupiter eut un jour un si violent mal de tête, qu'il força Vulcain à lui fendre la tête d'un coup de hache. Il en sortit Minerve ou Pallas, armée de pied en cap et une lance à la main. On la regarde comme la déesse de la guerre, et en ce sens on la nomme Pallas. Lorsqu'elle est prise pour la déesse des sciences et des arts, on l'appelle Minerve.

D. De qui Apollon était-il fils?

R. De Jupiter et de Latone. Il naquit dans l'île de Délos. Ce dieu présidait à la médecine, à la musique et à la poésie. Il eut un fils nommé Esculape qui est regardé plus particulièrement comme le dieu de la médecine. On l'honorait principalement à Epidore, et on prétend qu'il se rendit à Rome sous la figure d'un serpent.

D. N'arriva-t-il pas quelques disgrâces à Apollon?

R. Ce dieu ayant tué les Cyclopes qui avaient forgé les foudres dont Jupiter avait frappé Esculape, fut banni du ciel pour un tems. Il fut d'abord réduit à l'état de berger; mais ayant tué, par inadvertance, le petit Hyacinthe qui fut changé en fleur, il se retira dans la Troade, et se joignit à Neptune pour bâtir les murailles de la ville de Troye.

D. Apollon n'est-il pas aussi regardé comme le soleil?

R. Les poètes confondent souvent Apollon et Phœbus : cependant lorsqu'on parle du soleil, il est plus à propos de le nommer Phœbus, et en ce cas il est fils d'un des Titans, nommé Hypérion.

On feint qu'il est porté sur un char de vermeil, attelé de quatre chevaux de front, et que les Heures sont chargées d'atteler ses chevaux. Il eut un fils nommé Phaéton, qui, ayant eu la témérité de vouloir conduire le char de son père, mit le feu dans le ciel, et fut frappé de la foudre par Jupiter.

D. Dans quel lieu Apollon rendait-il ses oracles?

R. La ville de Delphes était un des principaux endroits. Il y avait un temple magnifique, enrichi d'une infinité de présens qu'on y envoyait de toutes parts. Ce dieu était représenté comme un jeune homme, avec de long cheveux blonds, une couronne de laurier sur la tête, et une lyre à la main.

D. Quelles étaient les Muses?

R. Elles passaient pour être les filles de Jupiter et de Mnemosyne; elles étaient au nombre de neuf; savoir, Calliope, qui présidait aux poèmes héroïques; Clio, présidait à l'histoire; Erato, aux poèmes amoureux; Thalie, à la comédie; Melpomène, à la tragédie; Terpsicore, à la danse; Euterpe, à la musique, Polymnie, à l'ode; et Uranie, à l'astronomie. Elles étaient sous la conduite d'Apollon, et habitaient le mont Hélicon et le mont Parnasse.

D. Quelle était la sœur d'Apollon?

R. On la nommait Diane. Les poètes lui donnent différens noms, et la confondent avec d'autres divinités dont ils lui attribuent les fonctions. Lorsqu'elle est considérée comme Diane, elle préside aux forêts, et est la déesse de la chasse. Si on la re-

garde comme la lune, on la nomme Phœbé, et elle préside aux enchantemens. Enfin, si elle est prise pour Hécate, elle est la déesse des enfers, et on la confond avec Proserpine, femme de Pluton. Diane avait un fameux temple dans la ville d'Ephèse, qui fut brûlé le jour de la naissance d'Alexandre le Grand, roi de Macédoine. On représente cette divinité comme une jeune personne, tenant une flèche à la main, et un croissant sur la tête.

D. Que dit-on de Proserpine?

R. Elle était fille de Jupiter et de Cérès; comme elle cueillait des fleurs au pied du mont Etna, elle fut enlevée par Pluton, dieu des enfers. Cérès la chercha par toute la terre; et ayant découvert le lieu où elle était, elle obtint que sa fille passerait six mois au ciel et six mois aux enfers.

D. Quelles étaient les fonctions de Cérès?

R. Elle était regardée comme la déesse des blés. On la représente tenant d'une main des épis, et de l'autre un flambeau, parce qu'elle s'en était servie en cherchant sa fille Proserpine.

D. Rapportez-nous l'histoire de Bacchus?

R. Il était fils de Jupiter et de Semelé. On le regardait comme le dieu du vin, parce qu'il avait appris aux hommes à cultiver la vigne. Il était représenté dans un char tiré par des tigres, ayant sur la tête une couronne de lierre. On y a ajouté depuis un verre et une bouteille qu'on lui met dans la main. Son père nourricier se nommait Silène.

D. De qui Mercure était-il fils?

R. De Jupiter et de Maïa. Il était le messager des dieux; c'est pourquoi il avait des ailes aux talons. Il portait dans la main une baguette entrelacée de deux serpens. Cette baguette se nommait caducée. C'était lui qui conduisait les âmes des morts aux enfers. Il

présidait

présidait aussi au commerce, et était regardé comme le dieu des voleurs.

D. Quelle était Vénus?

R. Elle était fille de Jupiter et de Dioné. Elle passe pour la déesse des amours. Elle avait deux fils; l'un nommé Cupidon, et l'autre Hyménée, qui présidait aux mariages. Ses filles étaient les trois grâces; savoir, Aglaé, Euphrosine et Thalie.

D. Quel était le dieu de la mer?

R. Nous avons déjà vu que Jupiter donna à Neptune l'empire des eaux. Il avait pour femme Amphitrite. Les principales divinités après Neptune étaient l'Océan, fils de ce dieu, qui ayant épousé Thétis, en eut Nérée et Doris. De ces deux sortirent plusieurs nymphes, dont les unes furent appelées Néréides, qui présidaient à la mer; les autres étaient les Naïades, qui avaient inspection sur les fontaines et les rivières; d'autres enfin, sont connues sous le nom de Napées, de Driades, d'Hamadryades; elles habitaient les forêts, les prés et les montagnes. Le berger de Neptune se nommait Protée; on l'appelait ainsi, parce qu'il pouvait se changer en diverses formes.

On représente Neptune debout sur une vaste coquille, tirée par deux chevaux marins, et ayant dans la main une fourche à trois dents qu'on nomme trident.

D. Quelles sont les divinités des enfers?

R. Le souverain des enfers était Pluton, frère de Jupiter; les enfers étaient l'empire des morts, où il y avait un endroit pour récompenser les bons, et qu'on appelait les Champs-Elisiens; et un autre où les méchans étaient punis, ce qu'on appelait le Tartare: les fleuves de l'enfer étaient l'Achéron, le Cocyte, le Phlégéton et le Styx. Cerbère, chien à trois têtes, était le portier de ce séjour ténébreux. Eaque, Mi-

nes, Rhadamanthe jugeaient les âmes qui y descendaient. Mégère, Tysiphone et Alecton, étaient trois furies; chargées de tourmenter les criminels; Clothon, Lachésis et Atropos filaient la vie des hommes. On les nommait les trois Parques. Il ne faut pas oublier le vieux Caron, qui passait dans sa barque les âmes qui descendaient aux enfers.

D. Ne connaissez-vous pas encore quelques autres divinités ?

R. Les principales divinités champêtres étaient Pan, dieu des jardins; Pomone, déesse des fruits; Flore, qui présidait aux fleurs. Les anciens avaient outre cela des dieux domestiques qu'ils nommaient Lares ou Pénates. Ils reconnaissaient encore Morphée pour dieu du sommeil, Momus pour dieu de la raillerie, Comus pour dieu des festins. Ils avaient aussi divinisé les vertus et les vices, et l'on voyait des temples élevés à la Justice, à la Bonne-Foi, à la Fortune, à la Discorde, à l'Envie, etc.

DES DEMI-DIEUX, OU HÉROS DE L'ANTIQUITÉ.

D. Qu'entendez-vous par les demi-dieux ?

R. J'entends ceux qui, étant nés de mères mortelles, tiraient leur origine de quelque dieu.

D. Rapportez-nous les histoires de ces demi-dieux?

R. Je commence par Persée.

PERSÉE.

Acrise, roi d'Argos, ayant appris par l'oracle qu'il périrait par l'enfant que sa fille Danaé mettrait au monde, l'enferma dans une tour d'airain; mais Jupiter s'étant changé en pluie d'or, épousa secrètement Danaé, qui mit au monde un fils à qui on donna le nom de Persée. Acrise ayant eu connaissance de ce qui se passait, fit jeter l'enfant dans la mer; mais

il fut retiré par des pêcheurs. Etant devenu grand, il tua son grand-père sans le connaître. Par le secours des ailes de Mercure, et du bouclier de Minerve, il fit de belles actions. Il coupa la tête à Méduse, dont les cheveux étaient des serpens, et qui avait la vertu de changer en pierre ceux qui la regardaient. Il changea Atlas en montagne, en lui présentant cette tête. Il délivra Andromède qui était exposée sur un rocher pour être dévorée par un monstre marin. Ayant épousé cette princesse, il fut obligé de combattre contre Phinée, qui voulait la lui ravir. Ce Phinée fut changé en pierre, ainsi que ses compagnons. Enfin, Persée fut mis au nombre des constellations.

HERCULE.

Le plus grand des héros de l'antiquité est sans contredit Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène. Dès le berceau il donna des marques de sa force, ayant déchiré deux serpens que Junon avait envoyés pour le faire périr. Il entreprit, par ordre d'Eurysthée, roi de Mycènes, diverses aventures qu'on nomme communément les douze travaux d'Hercule. Il arrêta et étrangla un lion furieux dans la forêt de Nemée, tua l'hydre de Lerne qui avait sept têtes; fit mourir un effroyable sanglier dans la forêt d'Erimanthe; attrapa une biche qui avait les pieds d'airain et les cornes d'or; mit en fuite les harpies qui couvraient le lac Stymphale; vainquit les Amazones, qui étaient des femmes guerrières; détourna un fleuve et le fit entrer dans les étables d'Augias, roi d'Elide, pour les nettoyer; se saisit d'un taureau qui jetait feu et flammes; fit périr trois tyrans, savoir, Diomède, roi de Thrace, qui nourrissait ses chevaux de chair humaine; Busiris, roi d'Egypte, qui égorgeait les étrangers sur les autels de Jupiter, et Géryon, roi d'Espagne;

qui avait trois corps, et qui exerçait aussi de grandes cruautés. Hercule enleva encore les pommes d'or du jardin des Hespérides, et tira des enfers le chien Cerbère. Tels sont les douze travaux d'Hercule, qu'il fit par ordre d'Euristhée. Il fit, outre cela, d'autres belles actions ; car il tua Cacus, insigne voleur, et le géant Antée, fils de la terre ; vainquit en combat singulier le fleuve Achéloüs, et sépara deux montagnes. Mais ce grand homme eut la faiblesse de prendre un habit de femme, et de se servir de la quenouille chez Omphale, reine de Lydie. Comme il sacrifiait sur le mont Œta, sa femme Déjanire lui envoya une chemise teinte du sang du centaure Nessus, comme un remède à son indifférence. A peine l'eut-il mise, qu'il sentit un feu secret qui le dévorait. Pour mettre fin aux peines qu'il souffrait, il fut obligé de se brûler, et il fut mis au nombre des dieux.

THÉSÉE.

Thésée, fils d'Egée, roi d'Athènes, était parent et contemporain d'Hercule. Il voulut aussi se distinguer par de grandes actions. Il fit mourir plusieurs tyrans : tels étaient Phalaris en Sicile, qui faisait brûler des hommes dans un taureau d'airain ; Scyron, qui fesait jeter dans la mer tous les étrangers ; Procuste, qui ordonnait qu'on coupât les jambes à ceux qui excédaient la longueur de son lit. Il vainquit le Minotaure, demi-homme et demi-taureau, à qui les Athéniens étaient obligés d'envoyer tous les ans un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles pour être dévorés, en punition de ce qu'ils avaient fait mourir Androgée, fils de Minos, roi de Crète. Thésée s'étant ensuite lié d'amitié avec Pirithoüs, punit les Centaures (demi-hommes et demi-chevaux) qui avaient massacré les sujets de Pirithoüs le jour de

son mariage avec Hyppodamie. Ces deux amis voulurent enlever Proserpine; mais Pirithoüs fut dévoré par Cerbère, et Thésée ne fut délivré qu'à la prière de Neptune.

Thésée avait eu un fils de sa première femme, nommée Hippolyte, reine des Amazones. Ce fils, nommé aussi Hyppolyte, fut faussement accusé par Phèdre sa belle-mère; Thésée trop crédule le chassa de ses états; mais comme ce jeune prince passait sur le bord de la mer, ses chevaux furent effrayés par un monstre marin, et ayant brisé le char où était Hippolyte, il fut déchiré le long des rochers. Esculape le ressuscita; il fut nommé Virbius, habita les forêts où il épousa la nymphe Aricie.

CASTOR ET POLLUX.

On sait peu de choses de ces deux frères jumeaux, fils de Jupiter et de Léda. Ils ne sont célèbres que par leur intime amitié et par leurs exploits sur mer contre les pirates. On les honorait comme dieux marins; cependant ils furent mis parmi les constellations: c'est ce qu'on appelle les jumeaux.

ORPHÉE.

Ce prince des musiciens était fils d'Apollon et de la muse Calliope. La mélodie de sa voix avait la vertu d'arrêter le cours des rivières, d'appaiser les tempêtes, d'attirer les animaux les plus sauvages, et de donner du mouvement aux arbres et aux rochers. Sa femme Eurydice ayant perdu la vie par la piqûre d'un serpent, il descendit aux enfers, et sa voix charma tellement Pluton, qu'il lui accorda le retour de sa femme, à condition cependant qu'il ne se retournerait pas jusqu'à ce qu'il fût sur la terre; mais son impatience lui ayant fait oublier les ordres qu'il

avait reçus, il se retourna pour voir si Eurydice le suivoit. Aussi-tôt elle fut contrainte de rentrer dans les enfers. Orphée en eut tant de chagrin qu'il ne voulut plus avoir aucun commerce avec les femmes. Les dames de Thrace, se croyant méprisées, le mirent en pièces. Il fut, dit-on, métamorphosé en cygne, et sa lyre (instrument de musique) fut mise parmi les étoiles.

JASON ET LES ARGONAUTES.

Ætha, roi de Colchide, possédait une toison d'or que Phryxus, fils d'Athamas, avait apportée de Thèbes en Colchide. Ætha l'avait placée dans un champ consacré à Mars. Elle était suspendue à un arbre, et elle était gardée par un dragon qui ne dormait jamais, et par des taureaux qui jetaient du feu. Jason, fils d'Eson, fut envoyé par son oncle Pélias, roi de Thessalie, à la conquête de cette toison. Plusieurs héros se joignirent à lui; et après diverses aventures, ils arrivèrent en Colchide. Jason ayant mis dans ses intérêts Médée, fille du roi, et grande magicienne, il vint à bout d'endormir le dragon, et de dompter les taureaux, et emporta la toison. Médée le suivit jusqu'en Thessalie, où elle rajeunit Eson par la force de ses enchantemens, et fit périr Pélias pour se venger de ce qu'il avait exposé Jason son époux, en l'envoyant à la conquête de la toison. Jason lui ayant été infidèle, elle brûla le palais de sa rivale, et massacra les enfans qu'elle avait eus de Jason, et se retira à Athènes où elle épousa le roi Egée.

CADMUS.

Jupiter avait enlevé Europe, fille d'Agenor, roi des Phéniciens. Son père, qui ignorait ce qu'elle était devenue, obligea son fils Cadmus à aller la chercher,

et lui défendit de revenir sans lui en apporter des nouvelles. Cadmus, après de vaines perquisitions, résolut de bâtir une ville dans la Béotie, et lui donna le nom de Thèbes. Ce prince ne fut pas heureux, et fut chassé du trône par Amphion, qui bâtit les murailles au son de sa lyre. Cadmus et sa femme furent changés en serpens.

La ville de Thèbes fut accablée de différens malheurs, et eut beaucoup à souffrir de la guerre civile qui s'éleva entre Etéocle et Polinice, qui étaient fils d'Œdipe.

GUERRE DE TROIE.

Pâris, fils de Priam, roi de Troie, étant allé en Grèce chercher sa tante Hésione qu'Hercule y avait emmenée captive, résolut, pour se venger, d'enlever Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte. Les Grecs se réunirent pour prendre vengeance d'un tel affront; et sous la conduite d'Agamemnon, roi de Micène, et frère de Ménélas, ils se rendirent maîtres de Troie, après un siège de dix ans, pendant lequel il se donna plusieurs batailles où les Grecs et les Troiens eurent alternativement de l'avantage. Les capitaines les plus célèbres, du côté des Grecs, étaient Achille, Diomède, les deux Ajax et Ulysse. Du côté des Troiens, le seul Hector, fils de Priam, fesait balancer la victoire de son côté. Les dieux prirent part à cette guerre, et les uns favorisaient les Grecs, comme Pallas, Junon, etc. Les autres prenaient les intérêts des Troiens, comme Jupiter, Mars, Vénus, etc. Priam et toute sa famille périrent en cette occasion; la ville fut réduite en cendres; et les Troiens qui échappèrent aux fers des Grecs, furent faits esclaves, excepté Antenor et Enée, princes Troiens, dont le premier alla s'établir dans l'endroit où est aujourd'hui la vile de Ve-

nise ; et le second, qui est Enée, après avoir erré sept ans, arriva en Italie, et bâtit une ville nommée Lavinium, du nom de son épouse Lavinie, fille de Latinus, roi des Latins. On prétend que les Romains tirent leur origine de ce prince Troyen.

La plupart des princes Grecs périrent misérablement. Agamemnon fut assassiné à son tour par les ordres de Clytemnestre sa femme, qui fut tuée par son fils Oreste ; Diomède perdit tous ses compagnons, et ne put retourner dans sa patrie ; Ajax fut tué de la foudre comme il était en pleine mer ; Ulysse fut errant pendant dix années, mais enfin il arriva dans son royaume d'Itaque, où il trouva sa femme Pénélope qui lui était restée fidèle.

Fin de l'Abrégé de l'Histoire Poétique.

MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

Avec une explication succincte et méthodique sur chaque Fable.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIÈRE.

Du chaos changé en quatre élémens.

Le chaos était un mélange des quatre élémens, qui furent séparés et mis chacun à leur place. Le feu, comme le plus léger, fut placé au plus haut lieu; l'air au-dessous; ensuite l'eau; et enfin la terre, comme la plus pesante, est restée au centre de l'univers.

EXPLICATION.

Cette fable doit passer pour une vérité, puisqu'elle est tirée mot à mot de l'écriture sainte, au chapitre premier de la Genèse.

FABLE II.

De la formation de l'homme.

Après la séparation des élémens, Prométhée, fils de Japet, forma avec de la terre et de l'eau un homme

à la ressemblance des dieux, et lui donna la vie avec un flambeau qu'il avait allumé aux rayons du soleil par le conseil de Minerve : Jupiter, irrité de ce larcin commanda à Mercure de l'attacher sur le mont Caucase, où un aigle lui ronge le foie sans le faire mourir.

EXPLICATION.

Prométhée est un mot Grec, qui signifie *très-prudent*. Ovide a peut-être tiré cette fable de l'écriture, où il est dit que Dieu fit l'homme à son image. *Genèse, chapitre premier.*

FABLE III.

Des quatre siècles.

LA différence qui s'est trouvée dans les mœurs de l'homme, a été cause de celles des quatre siècles. Le premier s'appelle l'âge d'or, à cause de l'innocence qui régnait alors, et que la terre produisait des fruits sans être cultivée. Le second, l'âge d'argent, parce que l'homme, déchu de sa pureté, fut réduit à se vêtir, à bâtir des maisons et à cultiver la terre. Le troisième, l'âge d'airain, où le libertinage et la trahison commencèrent à paraître. Le quatrième enfin est l'âge de fer : car on s'en servit pour commettre toutes sortes de crimes, sans excepter même le parricide.

EXPLICATION.

Cette fable est une preuve de l'innocence qu'avait l'homme à sa création, et fait voir aussi combien il a dégénéré ; elle a du rapport avec la statue que Nabuchodonosor vit en songe, dont la tête était d'or, la

poitrine d'argent, les cuisses d'airain, et les jambes de fer. *Daniel, chapitre 2.*

FABLE IV.

Des quatre saisons.

Le siècle d'or commença lorsque Saturne eut été chassé du ciel par son fils Jupiter, qui divisa l'année en quatre saisons, et les nomma le printems, l'été, l'automne et l'hiver.

Explication.

On croit que Jupiter était un roi d'Egypte, qui remarqua le premier la diversité, la durée des saisons, et qui leur donna le nom qu'elles portent.

FABLE V.

Des géans.

Les géans, enfans de la terre, déclarèrent la guerre aux dieux, et entassèrent plusieurs montagnes les unes sur les autres, pour escalader le ciel et s'en emparer; ils furent foudroyés par Jupiter, et il naquit de leur sang des hommes qui furent aussi méchans que leurs pères, par l'énormité des crimes qu'ils commirent.

Explication.

Il est certain qu'il y a eu des géans; que par cette

fable, tirée peut-être de l'histoire de Nembrot ou de ceux qui entreprirent de bâtir la tour de Babel, Ovide a voulu nous apprendre que les grands de la terre, que représentent les géans, ne doivent pas former des desseins contre Dieu, *Genèse, chap.* 11.

FABLE VI.

De Lycaon changé en loup.

LYCAON, prince d'Arcadie, naquit du sang des géans; il était si cruel, qu'il fesait mourir tous ceux qui allaient loger dans son palais. Jupiter y fut lui-même sous la figure d'un homme; et voyant qu'on lui servait de la chair humaine, il foudroya la maison de ce tyran, et le changea en loup.

EXPLICATION.

La fable de Lycaon est une leçon qui fait voir aux princes qu'ils ne doivent point violer l'hospitalité ni la justice : elle a beaucoup de rapport avec l'hitoire de Nabuchodonosor, qui fut changé en bête. *Daniel, chapitre* 4.

FABLE VII.

Du déluge universel.

JUPITER, voyant la corruption générale des hommes, les extermina tous par un déluge universel; il n'y eut que Deucalion et Pyrrha qui furent sauvés dans un bateau, parce qu'ils avaient gardé la justice et conservé leur innocence.

EXPLICATION.

C'est une imitation du déluge dont il est parlé dans la *Genèse*, *chap.* 7. Ovide s'en sert pour faire voir qu'il est avantageux d'observer les lois, et que c'est par ce seul moyen qu'on peut se préserver du péché et des châtimens qu'il attire.

FABLE VIII.

De la manière dont le monde fut peuplé après le déluge.

DEUCALION, fils de Prométhée, et Pirrha sa femme étant restés seuls de tout le genre humain après le déluge, allèrent dans le temple de Thémis la prier de leur donner quelque moyen pour repeupler le monde: cette déesse leur ordonna de jeter derrière eux les os de leur mère; ceux que Deucalion jeta furent changés en hommes, et ceux de Pyrrha en femmes.

EXPLICATION.

Les os de la mère de Deucalion sont les pierres, qui sont comme les os de la terre qui est notre commune mère; Thémis, en grec, veut dire *licite*. Ceci est tiré des livres de Moïse, où il est dit qu'après le déluge, Noé fit des sacrifices, et repeupla la terre. *Genèse*, *chapitre* 9.

FABLE IX.

Du serpent Python.

QUAND les eaux du déluge se furent écoulées, il naquit du limon de la terre un serpent nommé Python,

qu'Apollon tua à coups de flèches, et fut pour ce sujet surnommé Pythien. On institua aussi des jeux et des combats Pythiens, pour honorer la mémoire d'une action si héroïque.

EXPLICATION.

L'humidité qui resta après le déluge, causa beaucoup d'exhalaisons nuisibles à la santé; le soleil, qui est Apollon, selon la fable, les dissipa avec ses rayons: et c'est pour cela qu'on dit qu'il tua Python, qui, en grec, signifie *pourriture*.

FABLE X.

De l'amour d'Apollon pour Daphné.

APOLLON, fils de Jupiter et de Latone, tout glorieux de la défaite du serpent, osa se moquer des traits de Cupidon: ce dieu, pour se venger, lui tira une flèche, et le rendit amoureux de Daphné, fille de Pénée, fleuve de Thessalie: en même tems il en décocha une autre à Daphné qui lui inspira de l'aversion pour Apollon: ce dieu, ne pouvant se faire aimer de cette nymphe par la douceur, voulut employer la violence; mais comme il la poursuivait, elle implora le secours de son père, qui la changea en laurier. C'est un arbre dédié à Apollon, et dont on fait des couronnes pour les victorieux.

EXPLICATION.

Daphné, quoiqu'aimée par le plus beau des dieux, ne laissa pas de lui résister; on feint qu'elle fut changée en laurier, pour apprendre à celles de son sexe que la chasteté est recompensée d'une gloire immortelle.

FABLE XI.

Des amours de Jupiter et d'Io.

JUPITER, devenu amoureux de la belle Io, fille du fleuve Inaque, la changea en vache, pour cacher à Junon l'amour qu'il avait pour elle : mais la déesse découvrit sa passion, et lui demanda cette vache ; l'ayant obtenue, elle la fit garder par Argus, qui avait cent yeux : Mercure l'endormit avec sa flûte, et lui coupa la tête. Junon mit ensuite les yeux d'Argus sur la queue de son paon, et rendit furieuse cette vache, qui, après avoir couru toute la terre, s'arrêta enfin en Egypte, où Jupiter lui redonna sa première forme, et la fit adorer sous le nom d'Isis.

EXPLICATION.

Après qu'Ovide nous a donné un exemple de chasteté, il nous en fait voir un autre tout différent. Io n'a pas plutôt consenti aux desirs honteux de Jupiter, qu'elle est changée en vache ; pour nous apprendre que l'impureté rend les hommes semblables aux bêtes.

FABLE XII.

Du dieu Pan et de Syrinx.

SYRINX était la plus belle des naïades de son tems ; elle fut aimée des satyres, et résista toujours à leurs desirs ; le dieu Pan en devint amoureux, et la poursuivit jusqu'au fleuve Ladon, où elle fut

changée en roseau, dont ce dieu des bergers se servit pour inventer la flûte.

EXPLICATION.

Cette fable est purement historique; car ce Pan est l'inventeur de la flûte, qu'on appelle syrinx en grec : on feint que le roseau dont Pan se servait était la fille de Ladon, parce qu'il le prit au bord d'un fleuve qui porte ce nom.

Fin du premier livre.

LIVRE SECOND.

FABLE PREMIÈRE.

De la chûte de Phaéton.

PHAÉTON, fils du Soleil et de Climène, ne pouvant souffrir l'injure qu'Epaphe lui fesait, en lui reprochant que le Soleil n'était pas son père, alla le prier de le faire reconnaître pour son fils par quelque marque extraordinaire. Le Soleil, avec une affection paternelle, jura par le fleuve Styx de ne lui rien refuser; mais voyant qu'il lui demandait la permission de mener son char, il se repentit du serment qu'il avait fait : toutefois ne pouvant lui faire perdre un dessein si téméraire, il consentit à ce qu'il désirait, et l'instruisit de la route qu'il devait tenir : mais Phaéton ne put tenir les chevaux, et mit le feu par-tout; Jupiter le foudroya, et le précipita dans le Pô.

EXPLICATION.

Sous le règne d'un roi d'Italie, nommé Phaéton, il arriva près du Pô un incendie qui a donné lieu à cette fable. Ovide s'en sert pour avertir les jeunes gens de ne rien entreprendre qui soit au-dessus de leurs forces, et pour faire voir qu'il y a beaucoup plus de gloire à bien exécuter un petit projet, en suivant les avis d'un homme bien expérimenté, qu'à former de vastes desseins dont on ne peut venir à bout.

FABLE II.

Des sœurs de Phaéton.

PHAETUSE, Lampérie et Phébès, sœurs de Phaéton, furent fort affligées de la mort de leur frère; elles allèrent le chercher au bord du Pô, où les nymphes de ce fleuve l'avaient enseveli; elles pleurèrent, pendant quatre mois, sur son tombeau, le malheur qui lui était arrivé; après cela les dieux en ayant compassion, les changèrent en peupliers, et leurs larmes en ambres.

EXPLICATION.

Il faut, à l'exemple des Héliades, sœurs de Phaéton, s'affliger lorsqu'il arrive quelqu'accident fâcheux à nos parens; mais avec cette différence, que la vertu doit nous servir à modérer notre douleur.

FABLE III.

Le Cygne, ami de Phaéton.

CYGNE, roi de Ligurie, était allié de Phaéton, et son ami particulier : il fut si fort affligé de la mort de ce jeune prince, et déplora son sort avec une voix si mélodieuse, qu'il fut changé en oiseau qui porte son nom.

EXPLICATION.

Cygne était en effet roi de Toscane, et aimait si fort la musique, qu'on a feint qu'il avait été métamorphosé en cygne, qui est l'oiseau dont on se sert pour représenter les musiciens, quoique peu de personnes l'aient entendu chanter.

FABLE IV.

De Calisto changée en ourse.

LORSQUE Jupiter descendit sur la terre pour éteindre le feu que le char du Soleil y avait allumé, il devint amoureux de la nymphe Calisto. Junon ayant découvert cette intrigue, changea en ourse cette fille de Lycaon : long-tems après, son fils Arcas la rencontra à la chasse ; et comme il était sur le point de la tuer, Jupiter le métamorphosa en ours, et les mit tous deux dans le ciel, sous la figure de la grande et de la petite ourse.

EXPLICATION.

Calisto, en grec, signifie très-belle, et cepen-

dant elle est changée en ourse, qui est la plus hideuse de toutes les bêtes, pour nous apprendre sans doute qu'une fille perd sa véritable beauté, quand elle perd la chasteté.

FABLE V.

Du Corbeau.

LE Corbeau était autrefois l'oiseau d'Apollon, et avait le plumage blanc ; mais ayant découvert à ce dieu l'infidélité de la belle Coronis, il fut si irrité de cette nouvelle, qu'il tua sur-le-champ cette nymphe: elle était alors enceinte d'Esculape, dieu de la médecine. Apollon eut ensuite tant de regret d'avoir tué cette nymphe, qu'il noircit entièrement le Corbeau pour le punir de son rapport indiscret.

EXPLICATION.

Le Corbeau perdit sa blancheur, et devint un oiseau de mauvaise augure, pour avoir averti Apollon de l'infidélité de Coronis ; ce qui nous montre évidemment que nous devons éviter l'occasion d'annoncer de fâcheuses nouvelles, si nous ne voulons encourir la disgrâce de ceux à qui nous les portons.

FABLE VI.

De Coronis, changée en corneille.

CORONIS, fille de Coronée, roi de la Phocide, fut aimée de Neptune, et ne voulut point l'écouter. Ce dieu la poursuivit ; mais comme il était sur le

point de l'attraper, elle implora le secours de Minerve, qui la changea en corneille, et la prit sous sa protection. Cette déesse avait mis Ericthon, fils de Vulcain, né sans mère, dans une corbeille qu'elle donna en garde aux trois filles de Cécrops, et leur défendit de regarder ce qui était dedans: leur curiosité les porta à le voir, et elles trouvèrent un petit enfant, dont la partie inférieure était de dragon. La corneille, qui avait vu ce qui s'était passé du haut d'un chêne, pour l'avoir découvert à Minerve, perdit ses bonnes grâces, et le hibou fut mis à sa place.

EXPLICATION.

Cette fable, comme la précédente, a été inventée pour nous apprendre à garder le secret, et à ne dire aux hommes puissans que ce qu'ils sont bien aises de savoir.

FABLE VII.

D'Ocyroé, changée en jument.

OCYROÉ, fille de Chyron, centaure, ne se contentant pas de savoir la médecine, que son père lui avait enseignée, voulut encore se mêler de prédire l'avenir; Jupiter, pour la punir de son orgueilleuse curiosité, la changea en jument. On dit que Chyron, excellent écuyer, ayant laissé tomber sur son pied une flèche d'Hercule, elle lui fit une blessure incurable: les dieux l'enlevèrent au ciel, où est le signe du Sagittaire.

EXPLICATION.

Ocyroé est changée en jument pour avoir voulu

s'élever au-dessus de son état : les centaures sont les premiers qui ont dompté les chevaux, et c'est pour cette raison qu'on les représente moitié hommes et moitié chevaux.

FABLE VIII.

De Battus, changé en pierre de touche.

APOLLON, gardant les troupeaux du roi Admete, prit tant de plaisir à jouer de sa flûte, qu'il les laissa égarer : Mercure les cacha dans un bois où personne ne les vit entrer que Battus, qui promit de n'en point parler, parce que Mercure lui donna la plus belle vache du troupeau, pour l'obliger à garder le secret, mais Mercure s'étant représenté à lui sous une autre forme, il lui révéla tout ce qui s'était passé ; ce dieu, en étant irrité, le changea en pierre de touche.

EXPLICATION.

La pierre de touche a la propriété de faire connaître les métaux ; mais Mercure changea Battus en pierre, pour nous faire entendre que ceux qui ne savent pas garder le secret sont comme la pierre de touche, et que nous ne devons jamais lui découvrir nos pensées, si nous ne voulons qu'elles soient sues de tout le monde.

FABLE IX.

D'Aglaure, changée en statue de pierre.

MERCURE étant devenu amoureux d'Hersé, fille de Cécrops, et sœur d'Aglaure gagna cette der-

nière pour s'insinuer dans les bonnes grâces d'Hersé; cette fille intéressée lui promit de le servir moyennant une somme d'argent : Pallas fut tellement irritée d'une avarice si sordide, et de ce qu'elle avait auparavant ouvert la corbeille d'Ericton, qu'elle commanda à l'envie de la rendre jalouse de sa sœur Hersé : voulant donc s'opposer aux desirs amoureux de Mercure, il la changea en statue de pierre.

EXPLICATION.

Le dessein du poète est de nous faire sentir dans cette fable que l'avarice peut inspirer les choses du monde les plus honteuses, comme la promesse qu'Aglaure fit à Mercure ; mais, pour la punir, Pallas commanda à l'Envie de la rendre jalouse, parce qu'on sait que rien ne tourmente plus les femmes que la jalousie.

FABLE X.

De Jupiter, amoureux d'Europe.

JUPITER étant amoureux de la belle Europe, se changea en taureau, l'emporta à la nage sur son dos jusques dans l'île de Crète, où il reprit sa première forme et contenta sa passion : il en eut deux enfans, qui furent Minos et Rhadamanthe ; ils furent faits juges des enfers, parce qu'ils avaient donné sur la terre des marques d'une grande équité.

EXPLICATION.

Quelques habitans de Candie enlevèrent Europe, fille d'Agenor, roi de Phénice, dans un vaisseau, où il y avait à la proue un taureau représenté, et la don-

nèrent à leur roi, qui était un homme lascif. Ovide a fait une fable de cette histoire, pour reprocher aux princes les bassesse où l'amour les porte très-souvent, quand ils s'abandonnent à cette passion.

Fin du second livre.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE PREMIERE.

De Cadmus.

AGENOR envoya ses enfans chercher Europe, et leur recommanda de ne point revenir sans la ramener. L'un des deux, nommé Cadmus, ne pouvant la trouver, consulta l'oracle d'Apollon pour savoir quel parti il devait prendre : les dieux lui ordonnèrent de suivre la première vache qu'il trouverait au sortir du temple, et de demeurer au lieu où elle le conduirait; ses compagnons y furent dévorés par un dragon; mais Cadmus tua le dragon, et sema ses dents par le conseil de Minerve; il en naquit des hommes armés, qui s'entre-tuèrent les uns et les autres; il n'en resta que cinq, qui lui aidèrent à bâtir la ville de Thèbes, dont Cadmus fut le fondateur.

EXPLICATION.

On voit dans cette fable le portrait de plusieurs pères de ce siècle, qui, pour favoriser ceux de leurs enfans qui leur plaisent le plus, font tort aux autres. Agenor regrette trop sa fille Europe, et se prive facilement de ses autres enfans pour la trouver.

FABLE II.

D'Actéon changé en cerf.

ACTÉON, fils d'Aristée et d'Autonoé, petit-fils de Cadmus, était un chasseur qui fut métamorphosé en cerf, pour avoir vu Diane toute nue qui se baignait avec ses nymphes; ses chiens ne le connaissant plus, le déchirèrent; le premier qui le mordit s'appelait Mélampe.

EXPLICATION.

Cette fable fait voir que la passion de la chasse nous rend sauvages et nous ruine, quand elle n'est pas modérée; elle nous apprend aussi que nous ne devons point paraître devant les personnes chastes, lorsqu'elles ne sont point en état d'être vues.

FABLE III.

De Semelé.

SEMELÉ, fille de Cadmus et d'Hermione, à la persuasion de Junon, déguisée en vieille, demanda à Jupiter, de qui elle était extrêmement aimée, qu'il la vînt voir avec le même éclat qu'il allait voir sa femme. Jupiter, qui avait juré de lui accorder sa demande, alla chez elle avec ses foudres; mais Semelé en ayant été consumée, Jupiter tira de son ventre Bacchus, dont elle était grosse, et le mit dans sa cuisse jusqu'à ce qu'il eût accompli le tems qu'il devait être dans le ventre de sa mère. Ino, sa tante, eut soin de lui pendant qu'il était au berceau.

EXPLICATION.

EXPLICATION.

Nous voyons, à l'exemple de Junon, que quand les femmes sont jalouses, elles mettent tout en usage pour se venger de leurs rivales.

FABLE IV.

De la nymphe Echo.

LA nymphe Écho amusait autrefois Junon par ses discours agréables, et l'empêchait ainsi de surprendre Jupiter avec ses maîtresses. Cette déesse s'étant apperçue de son artifice, lui ôta l'usage de la langue; depuis, elle n'a pu parler qu'après les autres, et ne peut prononcer que les dernières syllabes. Elle devint amoureuse de Narcisse, sans qu'elle pût s'en faire aimer; ce qui l'obligea de se retirer dans les forêts, où elle sécha de douleur, et ses os furent changés en pierres.

EXPLICATION.

Cette fable nous enseigne à ne jamais favoriser de méchantes actions, comme la nymphe Echo; elle est punie par l'endroit le plus sensible aux femmes, qui est de ne pouvoir parler. On a feint qu'elle s'était retirée dans les bois, parce qu'ordinairement il y a des cavités où se forment les échos.

FABLE V.

De Narcisse, changé en fleur.

NARCISSE, fils de Lyriope et du fleuve Céphise, était un jeune homme parfaitement beau et fort aimé

de plusieurs nymphes. Tirésias prédit à sa mère qu'il serait malheureux s'il venait à se connaître. Etant donc allé à la chasse, il se vit dans une fontaine ; et charmé de sa beauté, il devint tellement amoureux de lui-même, qu'après s'être long-tems admiré, il mourut d'amour, et fut changé en une fleur qui porte son nom.

EXPLICATION.

On voit dans ce siècle beaucoup de Narcisse, qui ont si bonne opinion d'eux-mêmes, qu'ils ne croient pas que personne puisse les surpasser en bonne qualités ; ce qui est souvent la cause de leur perte. Narcisse est changé en fleur, pour apprendre aux jeunes gens que la beauté, comme la fleur, ne dure qu'un moment.

FABLE VI.

De Bacchus et de Penthée.

QUOIQUE Tirésias se fût acquis beaucoup de réputation pour avoir prédit l'aventure de Narcisse, Penthée, fils d'Echion, ne laissa pas de se moquer de ses prédictions, et d'empêcher que ses gens allassent au devant de Bacchus, honorassent les fêtes de ce dieu ; il commanda au contraire qu'on l'amenât lié devant lui : à quoi Bacchus consentit, sous la forme d'Acète, qui était un de ses compagnons.

EXPLICATION.

Penthée était roi de Thèbes, qui voulut empêcher l'ivrognerie dans son royaume : quoiqu'on lui eût prédit que cela lui attirerait la haîne de ses sujets, il ne

laissa pas de faire tous ses efforts pour détruire un vice si détestable.

FABLE VII.

Des mariniers changés en dauphins.

Le dieu du vin, sous la forme d'Acète, est mené devant Penthée, à qui il raconte comme ses mariniers trouvèrent, près d'une fontaine, dans l'île de Chios, Bacchus, jeune enfant, d'une beauté particulière, qui était endormi, et le mirent dans leur vaisseau, lui promettant avec serment, de le mener à Naxos comme il le souhaitait; mais les mariniers ayant voulu faire voile d'un autre côté, il les changea en dauphins.

Explication.

Le dauphin est un poisson de mer, ami de l'homme, qui aborde et suit les vaisseaux quand il en aperçoit: c'est ce qui a donné lieu à Ovide de dire que les mariniers d'Acète furent changés en dauphins, pour avoir voulu trahir Bacchus.

FABLE VIII.

De Penthée déchiré.

Lorsque Bacchus, sous la forme d'Acète, racontait les prodige du dieu du vin, Penthée le fit mettre en prison; mais il en sortit d'abord, sans que personne le vît. Pour se venger ensuite de Penthée,

il inspira à sa mère et à ses tantes une si grande fureur, qu'elles le déchirèrent cruellement.

EXPLICATION.

On représente Bacchus avec des tigres, parce que c'est le propre du vin de rendre furieux, quand on en boit avec excès. Penthée est déchiré impitoyablement par sa mère et sa tante, pour nous faire connaître qu'un ivrogne est capable des dernières cruautés, et qu'il devient bête en perdant la raison.

Fin du troisième livre.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE PREMIERE.

Des Minéides.

ALCITHOÉ et ses sœurs, filles de Minée, ne furent point touchées de la punition de Penthée; elles se moquèrent de Bacchus, et au lieu d'en célébrer la fête, elle travaillèrent, à leur ordinaire, à filer et à faire de la toile : elles racontèrent, pour se désennuyer, la fable de Dercette, changée en poisson, celle de Sémiramis en colombe, et celle de Naïs aussi en poisson; elles n'eurent pas plutôt achevé, qu'elles furent elles-mêmes changées en chauves-souris, et leurs toiles en lierre.

EXPLICATION.

Les chauves-souris ont été nommées ainsi, parce qu'elles n'ont ni poil, ni plume. L'instruction que

nous devons tirer de cette fable, et que nos fautes ne seront pas impunies ; mais au contraire, qu'elles seront suivies par des peines qui leur seront proportionnées.

FABLE II.

De Pyrame et Thisbé.

PYRAME et Thisbé étaient voisins, et s'aimaient tendrement, malgré les défenses de leurs parens : s'étant donné rendez-vous hors de la ville de Babylone, près d'un mûrier, au pied duquel était le tombeau de Ninus, Thisbé y arriva la première, et aperçut une lionne ; d'abord elle se sauva tout effrayée, et laissa par mégarde tomber son voile en fuyant, que la lionne mordit et ensanglanta. Peu après, Pyrame étant arrivé au même lieu, trouva ce voile ; et ne doutant pas que sa maîtresse n'eût été dévorée, il se perça le sein de son épée : comme il expirait, Thisbé le vit en cet état, et de la même épée se donna une même mort. Depuis ce tems-là, les mûres, qui étaient blanches, sont devenues rouges.

EXPLICATION.

Cette fable apprend aux jeunes gens à ne rien entreprendre contre le gré de leurs parens ; elle fait voir aussi que les pères sont souvent cause de la perte de leurs enfans, lorsqu'ils s'opposent mal-à-propos à leurs inclinations.

FABLE III.

De Leucothoé et Clytie.

Le Soleil devint amoureux de Leucothoé, fille d'Orchame, roi de Babylone et de la belle Eurymone. Clytie, sœur de Leucothoé, qui aimait le Soleil, en conçut de la jalousie, et découvrit à son père le commerce de Leucothoé, dont Orchame fut si irrité, qu'il la fit enterrer toute en vie, sans que le Soleil pût la secourir : le Soleil la changea en l'arbre qui porte l'encens, et Clytie fut métamorphosée en une fleur qui se tourne toujours du côté du Soleil ; c'est pour cela qu'on l'appelle tournesol, ou héliotrope.

EXPLICATION.

Parce que l'arbre de l'encens ne vient que dans les pays chauds, on a feint que le Soleil avait aimé Leucothoé, et qu'il la changea en cet arbre ; on a dit de même que l'Héliotrope avait été une nymphe qui aimait Apollon, parce qu'on voit que cette fleur se tourne souvent du côté du Soleil, qu'on appelle Apollon dans la fable.

FABLE IV.

D'Ino et de Mélicette.

Junon avait une si grande haîne contre Ino, fille de Cadmus, à cause d'Europe, qu'elle descendit aux enfers pour y trouver quelqu'un qui la vengeât ; Tysiphone, une des furies, pour satisfaire cette déesse,

inspira tant de fureur à Athamas, mari d'Ino, qu'il arracha des mains de sa femme son fils Léarque, et l'écrasa contre un muraille: Ino en fut si outrée, qu'elle se précipita dans la mer avec Mélicette, son autre fils; ils furent changés en dieux marins à la prière de Vénus; Mélicette fut nommé Palémon, et Ino, Leucothoé.

EXPLICATION.

Junon était si vindicative, qu'elle tourmentait tous les parens d'Europe; il y a beaucoup de gens qui en font de même, et qui exercent leur vengence contre les amis de ceux qu'ils haïssent, sans qu'ils en aient été offensés.

FABLE V.

Description des enfers.

ON représente les enfers dans un lieu sombre et plein de feu. Pluton en est le roi: il y a trois juges, qui sont Minos, Eaque et Rhadamanthe, et trois furies, qui ont des serpens pour cheveux, et une torche à la main. Caron, dans sa barque, passe les ames des morts sur l'Achéron, le Styx et le Cocyte: le chien Cerbère est le portier de l'enfer; on y voit Tytie, à qui un vautour déchire et ronge les entrailles; Tantale y est au milieu des eaux, sans qu'il en puisse boire, ni manger les fruits qui penchent sur sa tête, pour punition de ce qu'il servit aux dieux le corps de son fils Pelops. Sysiphe, pour avoir trahi les amours de Jupiter, y roule une grosse pierre, qui tombe au pied de la montagne autant de fois qu'il la porte au sommet. Ixion, pour avoir attenté à l'honneur de Junon, y est attaché à une roue qui tourne sans

cesse. On y voit encore les cinquante Danaïdes, filles du Danaüs, qui s'efforcent inutilement de remplir d'eau une cuve percée. On y ajoute aussi les Champs-Elisiens, où sont les ames des héros, et de ceux qui ont gardé la justice.

EXPLICATION.

Les poètes ont fait une description des enfers, pour nous faire voir qu'après cette vie les méchans seront punis de leur malice, et pour nous obliger à vivre selon l'équité, par la crainte des châtimens.

FABLE VI.

Cadmus et Hermione changés en serpens.

CADMUS étant persécuté par Junon, sortit de la ville de Thèbes, dont il était fondateur, et s'en alla dans l'Illyrie avec Hermione sa femme : il attribuait la cause de ses malheurs au dragon qu'il avait tué ; ce qui l'obligea à prier les dieux de le convertir en serpent ; sa femme souhaita le même changement, et ils obtinrent tous deux leur demande.

EXPLICATION.

Lorsque la fable a changé Cadmus en serpent, qui est le symbole de la prudence, elle a voulu nous apprendre que ce prince est devenu sage, pour avoir essuyé beaucoup de traverses.

FABLE VII.

De Jupiter et Danaé.

ACRYSIUS, roi d'Argos, ayant appris qu'il devait mourir de la main d'un enfant qui naîtrait de sa fille Danaé, la fit enfermer dans une tour d'airain, afin de la priver de la fréquentation des hommes, et d'éviter, par ce moyen, le malheur dont l'oracle le menaçait; mais sa précaution fut inutille, car Jupiter en étant devenu amoureux, se changea en pluie d'or pour entrer dans cette tour, et jouir de sa maîtresse, de laquelle il eut un fils nommé Persée.

EXPLICATION.

Jupiter aimait Danaé, qui était enfermée dans une tour; il donna de l'argent aux gardes, afin qu'ils le laissassent entrer. Ovide a fait une fable de cette histoire, pour nous montrer qu'une clef d'or ouvre toutes sortes de portes.

FABLE VIII.

De Persée et de Méduse.

MÉDUSE, fille de Phorque et de Céro, était l'aînée des trois Gorgognes; elle changeait en pierres tous ceux qui la voyaient. Neptune en devint amoureux, et la força dans un temple de Minerve: cette déesse en fut si irritée, qu'elle changea les cheveux de Méduse en serpens. Persée lui coupa la tête avec l'épée que Mercure lui avait donnée. Il naquit de son sang un cheval ailé, qui s'appelle Pégase.

EXPLICATION.

Méduse était d'une beauté si surprenante, que tous ceux qui la voyaient en étaient charmés, paraissaient immobiles : c'est ce qui a fait dire qu'elle changeait les hommes en pierres.

FABLE IX.

D'Atlas.

ATLAS était un géant d'une grandeur et d'une force extraordinaires : dans les jardins de son palais, il y avait des arbres qui produisaient des pommes d'or : l'oracle lui ayant predit que ses fruits seraient enlevés par un fils de Jupiter, il fit fermer ses jardins de fort hautes murailles. Quelque tems après, Persée l'ayant prié de le loger, il le refusa, et voulut même le repousser avec violence : mais Persée lui présentant la tête de Méduse, le changea en montagnes.

EXPLICATION.

Atlas était un roi de Mauritanie, qui faisait sa demeure sur la plus haute montagne d'Afrique ; on a feint qu'il portait le ciel sur ses épaules, parce qu'il inventa la sphère : on dit de même que Persée le changea en cette montagne qu'on appelle, pour son immense hauteur, colonne du ciel, ou même Atlas, à cause qu'il s'y tenait pour observer le cours des astres.

FABLE X.

De Persée et d'Andromède

PERSÉE ayant coupé la tête à Méduse, et changé Atlas en rocher, prit son chemin vers l'Ethiopie, où il

devint amoureux d'Andromède, fille de Céphée, qu'il vit attachée à un rocher, et exposée à un monstre marin, pour punir l'orgueil de Cassiope sa mère, qui s'était vantée d'être plus belle que les Néréïdes. Persée tua courageusement le monstre marin, et ayant délivré Andromède du péril où elle était, il l'épousa. De petites branches d'arbrisseaux furent changées en corail, parce qu'il y était tombé quelques gouttes du sang de la tête de Méduse.

EXPLICATION.

Dans cette fable, Ovide reprend les femmes qui sont trop fières de leur beauté, et qui semblent vouloir passer pour déesses; il fait voir aussi par l'exemple d'Andromède, que les enfans sont souvent punis pour les crimes de leurs parens.

Fin du quatrième livre.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

De Phinée.

PHINÉE, étant sensiblement affligé de ce que Persée épousait Andromède, qui lui avait été promise avant qu'on l'exposât au monstre marin, vint avec un grand nombre de gens armés au palais de cette princesse, pour empêcher le mariage par la mort de son rival. Persée résista long-tems à leurs efforts avec le secours de Pallas, qui le couvrit de son égide; mais enfin, voyant qu'il était obligé de céder au grand

nombre, il se servit de la tête de Méduse, et changea en marbre Phinée et tous ses compagnons.

EXPLICATION.

Phinée nous représente un séditieux, qui veut, non-seulement troubler le repos d'une famille, mais même de tout un royaume. La déesse Pallas, c'est-à-dire, les dieux, se déclare contre lui, et il est changé en statue de marbre; ce qui signifie qu'on le mit dans un état à ne pouvoir nuire à personne.

FABLE II.

De Polydecté changé en pierre.

POLYDECTE était roi de l'île de Seriphe, ou Persée et Danaé furent poussés par les vents, lorsque Acrisius les eut fait mettre dans un coffre qu'on jeta dans la mer. Ce roi, afin de jouir plus librement de Danaé, envoya Persée pour couper la tête à Méduse; ce qu'il exécuta avec beaucoup de courage, l'apporta à Polydecte, qui, ne voulant pas croire que ce fût la tête de Méduse, la regarda, et fut aussi-tôt changé en rocher.

EXPLICATION.

Puisque cette métamorphose de Polydecte en rocher a du rapport avec les précédentes, on ne peut pas lui donner une explication particulière; il suffit de dire que la tête de Méduse était un objet si surprenant, que tous ceux qui la regardaient en demeuraient étonnés et immobiles comme des statues.

FABLE III.

De Pyrenée et des Muses.

UN jour que les Muses allaient sur le mont Parnasse, il survint une grosse pluie qui les obligea de s'arrêter chez Pyrenée, roi de Thrace : lorsque la pluie eut cessé, elles voulurent continuer leur chemin ; mais cet imprudent fit fermer les portes de son palais à dessein de leur faire violence ; elles prirent alors des ailes et s'envolèrent ; et Pyrenée voulant les suivre, monta sur une haute tour, d'où il se jeta en l'air, espérant voler comme elles, mais n'ayant pu se soutenir, il tomba et se cassa la tête.

EXPLICATION.

Par les Muses, les poètes nous représentent les sciences ; on les met sur le mont Parnasse, pour nous marquer que les gens de lettres doivent chercher les lieux solitaires ; elles résistent à Pyrenée, parce qu'elles avaient la chasteté en recommandation : enfin, ce roi périt misérablement, lorsqu'il veut contenter sa passion ; ce qui nous fait voir que les méchans se perdent souvent où ils croient trouver leurs plaisirs.

FABLE IV.

Des Piérides.

PIÉRUS, roi de Macédoine, avait neuf filles qui croyaient mieux chanter et être plus savantes que les Muses ; elles osèrent même les defier ; mais pour pu-

nition de leur témérité, elles furent changées en pies. Exipé, leur mère, fut en danger de perdre la vie toutes les fois qu'elle accoucha de chacune de ces neuf filles.

EXPLICATION.

Les Piérides nous représentent les méchans poètes, les causeurs et les ignorans, qui, présumant beaucoup de leur petit mérite, veulent ordinairement défier les plus habiles gens. On changea ces neuf filles en pies, parce qu'elles avaient déjà le babil de ces oiseaux-là.

FABLE V.

De Typhoé.

C'ÉTAIT un des géans qui voulurent s'emparer du ciel; il fut foudroyé par Jupiter, et enséveli sous la Sicile. Sa tête est sous le mont Etna, et les autres parties de son corps sous d'autres montagnes de cette île : il a fait quelquefois de si grands efforts pour se retirer de cet état, que la Sicile en a tremblé.

EXPLICATION.

Le feu qui est sous le mont Etna, et en d'autres lieux de la Sicile, peut être cause que la terre s'affaisse quelquefois. Mais quand on dit que c'était Typhoé, on a voulu nous faire comprendre que la malice des hommes nous attirait cette punition, et que Dieu était prêt de nous précipiter dans les enfers, si nous ne cessions de l'offenser.

FABLE VI.

Du Pluton et de Proserpine.

PLUTON, craignant que les tremblemens de terre de la Sicile ne causassent quelque désordre dans son empire, alla visiter cette île dans un chariot tiré par des chevaux noirs : comme il la parcouroit, il rencontra Proserpine, fille de Jupiter et de Cérès, qui cueillait des fleurs avec d'autres nymphes. Aussi-tôt qu'il l'eut apperçue, il en devint amoureux, et l'enleva. La nymphe Cyane voulut empêcher cet enlèvement ; mais elle n'eut pas assez de force, et fut changée en fontaine.

EXPLICATION.

Cérès vient de Gires ; elle est déesse des bleds et de l'agriculture. La Sicile est l'endroit du monde le plus fertile en bleds : or, comme il arriva une stérilité, on feignit que Pluton qui est sous la terre, avait enlevé Proserpine, qui est le grain qu'on avait semé et qui ne germa point cette année-là.

FABLE VII.

De Stelle changé en lézard.

CERÈS, cherchant sa fille Proserpine, que Pluton avait enlevée, parcourut beaucoup de pays, et se lassa extrêmement. Un jour qu'elle était fort altérée, elle frappa à la porte d'une cabane pour y demander de l'eau : une bonne vieille lui en donna avec plaisir, et lui offrit même de la bouillie ; or, comme cette déesse

buvait et mangeait avec avidité, un petit enfant se moqua d'elle ; mais Cérès ayant jeté sur lui ce qui restait de la bouillie, il fut changé en lézard.

EXPLICATION.

Par cette fable, on veut nous apprendre qu'il ne faut jamais se moquer de personne, et qu'on ne doit pas souffrir ce défaut dans les enfans ; il faut, au contraire, les élever à compâtir aux infirmités d'autrui ; autrement, ils deviennent mauvais railleurs, et insolens.

FABLE VIII.

D'Ascalaphe changé en hibou.

CERÈS, n'ayant pu trouver Proserpine, retourna en Sicile, où la nymphe Aréthuse lui apprit qu'elle avait été enlevée par Pluton. Cérès alla d'abord se plaindre à Jupiter de l'enlèvement de sa fille : ce dieu lui promit de la faire revenir sur la terre, pourvu qu'elle n'eût point mangé dans les enfers. Proserpine avait par malheur cueilli une grenade, et, sans y penser, en avait mangé sept grains : il n'y avait qu'Ascalaphe qui l'eût aperçue ; il en rendit témoignage, et empêcha qu'elle ne sortît des enfers. Proserpine fut si irritée de son indiscrétion, qu'elle le changea en cet oiseau qui n'annonce jamais que des infortunes.

EXPLICATION.

Nous devons apprendre, aux dépens d'Ascalaphe, à ne jamais rien dire qui puisse nous attirer la haîne de qui que ce soit : car, outre que nous serions dans la suite punis de notre indiscrétion, nous passerions encore dans le monde pour des hibous.

FABLE IX.

Les Sirènes changées en poissons.

LES Sirènes, filles du fleuve Achéloüs et de la muse Calliope, étaient bonnes amies de Proserpine; elles prièrent les Dieux de les métamorphoser en poissons, afin de pouvoir chercher leur compagne par mer et par terre: on leur accorda ce qu'elles souhaitaient, sans pourtant rien changer à leur visage ni à leur voix, parce qu'elles étaient jolies, et chantaient agréablement.

EXPLICATION.

On donnne à cette fable plusieurs sens qui ne sont pas de mon goût: je n'en rapporte aucun, et je me contenterai d'admettre l'amitié, qui obligea les Sirènes à se changer en poissons pour aller chercher leur compagne. On n'aime pas à présent avec tant d'ardeur; et c'est, à mon avis, ce qu'on a voulu nous faire remarquer.

FABLE X.

D'Aréthuse changée en fontaine.

LE différend de Cérès avec Pluton fut terminé par Jupiter, qui ordonnna que Proserpine demeurerait six mois dans les enfers avec son mari. Cérès fut contente de ce jugement, et étant un peu revenue de son agitation, elle voulut savoir l'aventure d'Aréthuse. Cette nymphe lui raconta comme le fleuve Alphée en devint amoureux lorsqu'elle se baignait, et la pour-

suivit fort long-tems : il était sur le point même de l'attraper, si Diane, qui la couvrit d'une nue, ne l'eût changée en fontaine.

EXPLICATION.

On entend par la fille de Cérès, le bled, qui demeure six mois sous la terre, et presqu'autant dessus. A l'égard d'Aréthuse et d'Alphée, c'est une fiction inventée pour nous apprendre que toutes les eaux des fontaines viennent de la mer par des canaux souterrains, et qu'elles y retournent par les rivières.

FABLE XI.

Lyncus changé en lynx.

CÉRÈS enseigna l'agriculture à Triptolème, et l'envoya sur son char pour la rétablir par toute la terre. Lyncus, roi de Scythie, voulut le faire mourir, afin de s'attribuer la gloire d'avoir donné à son pays de belle moissons ; mais Cèrès empêcha son dessein, en changeant ce tyran en lynx.

EXPLICATION.

Triptolème était fils d'un roi de Grèce ; il fut le premier de son pays qui laboura la terre, et qui écrivit sur l'agriculture. On a feint de-là que Cérès l'avait instruit, parce qu'elle est la déesse des bleds.

Fin du cinquième Livre.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE PREMIERE.

D'Arachné.

ARACHNÉ, fille d'Idmon, s'était rendue célèbre dans toute la Lydie par ses beaux ouvrages de tapisserie. Son adresse la rendit orgueilleuse, et la poussa à faire un défi à Pallas : cette déesse l'accepta ; mais voyant que l'ouvrage de cette fille était aussi beau que le sien, elle en eut tant de dépit, qu'elle le déchira, et lui donna, sur le visage, trois ou quatre coups de sa navette. Arachné fut si outrée de ce mauvais traitement, qu'elle allait se pendre elle-même, lorsque Pallas la soutint en l'air, et la changea en araignée.

EXPLICATION.

Cette fable a été inventée pour apprendre aux jeunes gens à ne point mépriser ceux qui les ont instruits, et que, quand même ils deviendraient plus habiles que leurs maîtres, ils ne doivent pas s'en glorifier.

FABLE II.

De Niobé.

NIOBÉ, fille de Tantale, reine de Thèbes, était si fière, parce qu'elle avait quatorze enfans, qu'elle voulut empêcher qu'on fît des sacrifices à Latone. Apollon et Diane, qui étaient les enfans de Latone,

tuèrent ceux de Niobé à coup de flèches ; Apollon tua les sept garçons, et Diane les sept filles. Niobé ayant perdu ses enfans, perdit encore la vie, et fut changée en rocher.

EXPLICATION.

L'orgueil est le plus insupportable des défauts de l'homme, et celui que Dieu a puni avec plus de sévérité. Les femmes ne doivent pas se glorifier de leur fécondité, et chacun doit reconnaître que les avantages qu'il possède lui viennent du ciel.

FABLE III.

Des paysans changés en grenouilles.

LATONE ayant parcouru tout le monde pour éviter la colère de Junon, arriva enfin dans la Lycie avec une lassitude extrême ; elle apperçut un étang dont l'eau était fort basse, et où des paysans coupaient des joncs ; elle voulut en approcher ; mais ces paysans ne le voulurent jamais permettre, quelque prière qu'elle leur fît ; au contraire, ils troublèrent l'eau avec les pieds, et irritèrent si fort la déesse par cette malice, qu'elle les changea en grenouilles.

EXPLICATION.

Cette fable nous fait voir qu'on ne trouve point de civilité parmi les paysans, et qu'ils sont nés si grossiers, qu'on ne saurait leur inspirer aucune honnêteté ; mais cela n'est pas toujours si général, qu'il ne s'en trouve des exceptions.

FABLE IV.

Du satyre Marsyas.

Il fut écorché par Apollon, pour avoir défié ce dieu à qui jouerait le mieux de la flûte : les nymphes, les satyres, les faunes, et toutes les divinités de la campagne, pleurèrent sa mort, et versèrent tant de larmes, qu'il s'en forma un grand fleuve, qui arrosa la Phrygie, et qui porta le nom de Marsyas.

EXPLICATION.

Les joueurs de flûte représentent les poètes ; et comme Marsyas en était un méchant, on feint qu'Apollon, le dieu des sciences, l'écorcha en fesant paraître son ignorace : on dit aussi qu'il se forma un fleuve des larmes de ceux qui pleuraient son infortune, pour faire voir qu'il y a beaucoup d'ignorans.

FABLE V.

De Pélops.

Tantale, fils de Jupiter, roi de Phrygie, ayant reçu les dieux chez lui, voulut les éprouver, et leur donna, pour ce sujet, son fils Polops à manger; il l'avoit fait couper en morceau, et apprêter en ragoût. Jupiter ayant reconnu cette cruauté, ressuscita Pélops, et lui mit une épaule d'ivoire à la place de celle que Cérès avait mangée, afin qu'il ne parût point défectueux.

EXPLICATION.

Quelques historiens disent que Tantale était un homme de piété, qui consacra son fils au service des dieux pour témoigner son amour ; ce qui a quelque rapport avec l'histoire d'Isaac. D'autres croyent au contraire que Tantale représenta un avare qui laisse périr son fils misérablement, faute de donner ce qui serait nécessaire pour le bien élever.

FABLE VI.

De Borée et Orythie.

LE vent Borée ou d'Aquilon devint amoureux d'Orythie, fille d'Erictée, roi d'Athènes. Il la demanda en mariage à son père ; mais n'ayant pu l'obtenir, il l'enleva et la mena dans la Thrace, où il eut deux enfans jumeaux, qui furent appelés Calaïs et Zethes : ils ressemblaient à leur père par les ailes, et à leur mère par la beauté ; ils firent le voyage des Argonautes avec le fameux Jason.

EXPLICATION.

Un homme, du nom de Borée, enleva Orythie avec tant d'agilité et d'adresse, qu'on crut que c'était le vent Boréas qui l'avait enlevée.

FABLE VII.

Des Harpies.

LES Harpies sont des monstres que l'on représente avec le visage de femme, le corps de vautour, des

ailes et des mains crochues : on en nomme trois, qui sont Aëllo, Ocypète et Célæno ; elles sont filles de la Terre et de l'Océan : les dieux les envoyèrent pour tourmenter Phinée, roi d'Arcadie ; elles gâtaient tout ce qu'on lui servait à manger.

EXPLICATION.

Phinée nous représente un homme riche et caduc ; les harpies sont ses propres filles, à qui il fut obligé de laisser la conduite de ses biens : comme chacune le volait de son côté, on les appela les harpies, qui veut dire, ravissantes.

Fin du sixième livre.

LIVRE SEPTIÈME.

FABLE PREMIERE.

De la toison d'or.

PHRYXUS et Hellé, sa sœur, ne pouvant souffrir les mauvais traitemens d'Ino, leur belle-mère, femme d'Athamas, roi de Thèbes, se résolurent à quitter leur pays ; ils montèrent sur un belier, dont la toison était d'or, afin de passer la mer. Hellé se noya dans le détroit qui fut depuis nommé l'Hellespont ; et Phryxus, étant arrivé heureusement à Colchos, consacra au dieu Mars la toison d'or, et la mit dans un temple.

EXPLICATION.

Phryxus, ayant été long-tems maltraité par Ino,

sa belle-mère, résolut de s'enfuir, et d'emporter les richesses de son père Athamas. Il le fit en effet, sur un vaisseau qu'on appelait Belier : lorsqu'il fut arrivé à Colchos, il y fit des sacrifices. C'est de cette histoire qu'on a tiré la fable de la toison d'or.

FABLE II.

De Jason et de Médée.

CINQUANTE-QUATRE argonautes passèrent de la Thessalie à Colchos, sous la conduite de Jason, pour conquérir la toison d'or. Médée, fille d'Aètes, qui savait la magie, devint amoureuse de Jason, et lui promit des secrets pour venir à bout de son entreprise, à condition qu'il l'épouserait. Elle lui donna en effet des herbes enchantées, et par leur moyen, Jason tua le dragon qui la gardait, et emporta la toison. Il emmena ensuite Médée, et l'épousa.

EXPLICATION.

On croit que cette fable a été faite contre les chimistes et les philosophes, qui, après de longs travaux et de longues recherches, ne trouvent bien souvent qu'une chimère, au lieu de la pierre philosophale.

FABLE III.

D'Eson rajeuni.

LORSQUE Jason revint de la Grèce avec Médée, tout le monde y fit des réjouissances publiques à cause

cause de son retour et de sa victoire ; il n'y eut que son père Eson qui ne put témoigner sa joie, parce qu'il était accablé de vieillesse et d'incommodités : Médée le rajeunit, à la prière de Jason, sans qu'il perdît la mémoire des choses passées.

EXPLICATION.

Médée était savante en médecine : cet art peut prolonger les jours et guérir nos incommodités ; c'est ce qu'Ovide a voulu nous faire entendre par cette fable.

FABLE IV.

Des nymphes de Bacchus rajeunies.

BACCHUS, ayant vu qu'Eson avait été rajeuni, demanda à Médée la même grâce pour les nymphes qui l'avaient nourri : elle lui accorda sans peine ce qu'il souhaitait ; et s'étant retirée chez Pélias, oncle et ennemi de Jason, elle y rajeunit, avec le suc de quelques herbes, un vieux belier, après lui avoir coupé la gorge ; ensuite elle persuada aux filles de Pélias de faire la même chose à leur père ; mais elles le tuèrent en pensant le rajeunir.

EXPLICATION.

Cette fable est une suite de la précédente, qui continue à nous montrer que la médecine et les herbes ont des propriétés qui peuvent conserver ou rétablir notre santé ; elle nous fait voir en même tems que les remèdes opèrent différemment, selon qu'ils sont appliqués bien ou mal-à-propos.

FABLE V.

De la nymphe Hyrie et de son fils.

Le fils de la nymphe Hyrie ayant vu un taureau qui lui plut extrêmement, et qui était à un de ses amis, nommé Phyllie, le lui demanda : n'ayant pu l'obtenir, il se précipita du haut d'un rocher, et fut changé en cygne. Sa mère, croyant qu'il était mort, pleura tant, qu'elle se fondit en larmes, et fut changée en un lac qui porte son nom.

Explication.

Ovide reprend ici les jeunes gens qui ont envie de tout ce qu'ils voient, et qui sont au désespoir quand on le leur refuse.

FABLE VI.

Des fourmis changées en hommes.

L'isle d'Egine ayant été dépeuplée par la peste, des fourmis furent transformées en petits hommes, qu'on appelle mirmidons. Jupiter fit ce prodige en faveur d'Æaque, son fils, qui était roi de ce pays-là.

Explication.

On dit que ces mirmidons étaient de petits hommes fort laborieux, qui se tenaient dans des cavernes, où ils amassaient pendant l'été, comme les fourmis, de quoi subsister en hiver.

FABLE VII.

De Céphale et Procris.

CÉPHALE fut ravi par l'Aurore à cause de sa beauté : n'ayant pu demeurer avec elle, il revint trouver Procris, sa femme, et éprouva sa fidélité sous un autre visage que le sien. Elle consentit à ses prières avec beaucoup de résistance, ne pensant pas que ce fût son mari ; elle eut ensuite tant de regret de sa faute, qu'elle se retira dans les bois. Après qu'elle y eut demeuré quelque tems, Céphale la fit venir ; elle lui donna un chien et un dard ; le chien fut converti en pierre à la chasse d'un renard que Thémis avait envoyé pour faire du dégât autour de la ville de Thèbes.

EXPLICATION.

Cette fable apprend aux gens mariés qu'ils ne doivent pas éprouver la fidélité de leurs femmes ; il vaut mieux qu'ils aient bonne opinion de leur vertu, que de s'exposer à connaître qu'il y en a beaucoup d'infidèles.

FABLE VIII.

De la mort de Procris.

PROCRIS ay[illegible] fort long-tems en bonne intelligence avec [illegible]i, en devint ensuite jalouse, et se cacha da[illegible]n bois pour l'épier. Céphale y étant venu chasse[illegible], vit remuer les feuilles dont elle s'était couverte, et, croyant que c'était une bête

sauvage, il la tua avec le même dard dont elle lui avait fait présent; ce dard avait la vertu de blesser infailliblement, de quelque manière qu'il fût lancé.

EXPLICATION.

Ceci regarde les jaloux, et les doit obliger à se corriger, puisque la jalousie trouble la paix et l'amitié conjugale, et qu'elle cause ordinairement de grands malheurs.

Fin du septième livre.

LIVRE HUITIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

De Nisus et de Scylla.

SCYLLA, fille de Nisus, roi de Mégare, trahit son père et sa patrie, pour se faire aimer de Minos qui les avait assiégés : elle le vit du haut d'une tour, et en étant devenue amoureuse, elle coupa à Nisus un poil rouge qu'il avait à la tête, auquel était attachée la durée de son royaume et de sa vie : elle porta ensuite ce cheveu à son amant, qui, ayant horreur d'une trahison si noire, ne voulut pas la voir; elle se précipita de dépit, et fut changée en alouette; son père, pour la punir lui-même de son crime, fut métamorphosé en épervier.

EXPLICATION.

On peut considérer deux choses dans cette fable: la première, qu'une amante est capable de tout; et la seconde, que la trahison est en horreur à ceux mêmes qui en tirent quelqu'avantage. Par le cheveu,

je crois que le poète entend le secret qui, étant découvert à l'ennemi, lui rend la victoire facile.

FABLE II.

De Thésée.

LORSQUE Minos eut vaincu les Athéniens, il les obligea de lui envoyer, de neuf en neuf ans, sept jeunes gentilshommes pour être dévorés par le minotaure; le sort tomba sur Thésée, qui tua le monstre, et sortit du labyrinthe par le moyen d'Ariadne, qui lui avait donné un fil qu'il attacha à la porte, afin de retrouver son chemin; elle croyait l'engager par ce service à l'épouser; mais il la laissa dans une île déserte, où Bacchus l'ayant trouvée toute désolée, l'épousa, et mit dans le ciel la couronne qu'elle portait.

EXPLICATION.

Ce labyrinte nous figure les désordres de cette vie, dont on ne peut se garantir que par le moyen d'un fil, qui est la sagesse et la raison, qui doivent nous conduire par-tout.

FABLE III.

De Dédale, d'Icare et de Talé.

DÉDALE, ouvrier très-ingénieux, étant retenu prisonnier par Minos, se sauva de Crete, et s'en alla en Sicile par le moyen des ailes de cire qu'il avait faites; Icare, son fils, ayant volé trop près du soleil, la cire de ses ailes fondit, et il tomba dans la mer, qui depuis a été appelée Icarienne. Dédale avait

précipité Talé dans la mer, parce qu'il craignait qu'il ne devînt plus habile que lui. Minerve le changea en perdrix : cet oiseau n'ose pas s'élever, se souvenant de sa chute.

EXPLICATION.

Dédale, envieux contre son neveu, le jette dans la mer ; il se sauve en Crète pour éviter d'être puni ; il servit Pasiphaé dans les intrigues qu'elle avait avec Taurus ; à cause de cela, Minos le fit mettre en prison, d'où il se sauva dans une barque ; et afin qu'elle allât plus vîte, il y mit des voiles, dont on n'avait pas encore l'usage. Icare périt dans une felouque, parce qu'il ne sut pas la conduire. Voilà le dénouement de cette fable.

FABLE IV.

De Méléagre et Atalante.

ENÉE ayant à dessein oublié Diane dans un sacrifice, cette déesse, pour se venger, envoya un sanglier qui ravageait tout le pays. Méléagre fit assembler tous les seigneurs de la Grèce, pour le chasser ; Atalante, fille de Jasius, roi d'Arcadie, s'y trouva avec eux, et blessa la première ce sanglier ; quand il fut mort, Méléagre lui donna sa dépouille en récompense de son adresse, de quoi les oncles de ce prince furent si jaloux, qu'ils la lui arrachèrent ; mais il leur en coûta la vie. Althée, leur sœur, pour les venger, brûla le tison fatal, dont la fin devait être celle de la vie du fils Méléagre ; les sœurs de Méléagre furent si touchées de la mort de leur frère, qu'elles moururent de regret, et furent changées en oiseaux, qu'on appelle Méléagrides.

EXPLICATION.

Les oncles de Méléagre sont jaloux de la récompense qu'Atalante avait obtenue par son adresse, et la lui arrachèrent par violence; c'est ce que font souvent les envieux; c'est aussi contr'eux que le poète a fait cette fable.

FABLE V.

D'Achéloüs et Périmèle.

LE fleuve Achéloüs devint amoureux de la nymphe Périmèle: après l'avoir long-tems sollicitée, elle contenta sa passion; son père Hypodamus, ayant découvert leur intrigue, fut si irrité contre sa fille, qu'il la précipita du haut d'un rocher dans la mer. Neptune, à la prière d'Achéloüs, la changea en île. Cinq naïades avaient été de même changées en îles, pour avoir méprisé le fleuve Achéloüs.

EXPLICATION.

Ovide, dans cette fable, déguise agréablement l'ouvrage de la nature: car il est certain que le fleuve Achéloüs, par ses inondations, a fait les îles de la mer qui sont vis-à-vis de son embouchure, et qu'on appelle Echinades.

FABLE VI.

De Philémon et Baucis.

JUPITER et Mercure allèrent dans la Phrygie sous une forme humaine. Tout le monde les rebuta; il n'y eut que Philémon et Baucis sa femme, tous deux pauvres, qui leur firent un bon accueil. En recon-

naissance, les dieux changèrent leur cabane en un temple, et eux-mêmes furent métamorphosés en arbres, après qu'ils eurent joui d'une longue et heureuse vie.

EXPLICATION.

On voit par ce récit combien l'hospitalité est agréable à Dieu; ceux qui ont le plus de bien sont ordinairement les plus durs envers les pauvres; mais leur inhumanité ne demeure pas impunie; ils sont châtiés souvent dès ce monde par la perte de leurs biens qu'ils aiment avec trop d'attachement, au lieu que l'hospitalité est suivie de récompenses temporelles.

FABLE VII.

De Prothée.

PROTHÉE, fils de l'Océan, se tenait le long de la mer, et gardait les troupeaux de Neptune; il savait le passé, et prédisait l'avenir: il prenait toutes sortes de formes, et principalement celles de lion, de sanglier et de taureau. Aristée, fils de Cyrène, le lia pour savoir le moyen de trouver des abeilles qu'il avait perdues, et qu'il aimait uniquement.

EXPLICATION.

Prothée était un roi égyptien, qui avait ses états le long de la mer; il changeait souvent d'habits pour se faire craindre; tantôt il prenait la peau d'un lion, tantôt celle d'un taureau ou d'un sanglier: c'est ce qui a donné lieu à cette fable.

FABLE VIII.

D'Erysicthon et Métra.

ERYSICTHON, ayant coupé une forêt consacrée aux dieux, fut puni d'une faim horrible qu'il ne pouvait assouvir. Métra, sa fille, pour le secourir, pria Neptune de lui donner la vertu de se transformer comme Prothée; ce dieu, qui l'avait aimée autrefois, lui accorda sa demande. Son père la vendait ensuite pour de l'argent, et elle prenait une nouvelle forme, et il la revendait ainsi plusieurs fois. Les dieux ayant découvert cette ruse, et Erysicthon n'ayant plus de quoi se rassasier, se mangea lui-même.

EXPLICATION.

Erysicthon était un prodigue, qui, ayant mangé tout son bien, vivait ensuite aux dépens de sa réputation, et commettait mille crimes : lorsque toutes ses ruses furent decouvertes, il se tua, n'ayant plus de quoi subsister.

Fin du huitième livre.

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

D'Hercule et d'Achéloüs.

DÉJANIRE, fille d'Œnée, étant recherchée en mariage de plusieurs personnes, son père la promit à celui qui vaincrait tous les autres dans un combat particulier. Achéloüs se changea en taureau pour se

battre contre Hercule, qui lui arracha une de ses cornes en le terrassant : cette corne fut ramassée par les naïades, et remplie de fruits : on l'appelle la corne d'abondance.

EXPLICATION.

On dit que le fleuve Achéloüs est fils de l'Océan, parce que toutes les rivières en sortent. Hercule, qui nous représente la force, le vainquit, parce qu'il trouva le moyen d'empêcher ses inondations, et de rendre fertile un pays qu'il ravageait auparavant.

FABLE II.

Du centaure Nessus.

LORSQUE Hercule eut vaincu Achéloüs, on lui donna Déjanire, et il l'emmena. Le centaure Nessus, lui ayant vu passer le fleuve Evène, la voulut enlever; mais Hercule, appercevant son dessein, le perça d'une flèche. Comme il était sur le point de mourir, il donna à Déjanire sa chemise teinte de son sang, et lui dit qu'elle avait la vertu d'empêcher que son mari n'eût d'autre femme qu'elle : cependant c'était du poison, et il le lui donnait pour se venger d'Hercule.

EXPLICATION.

Nous apprenons par cette fable à ne point ajouter foi trop facilement aux promesses d'autrui.

FABLE III.

De Lycas changé en rocher.

DÉJANIRE, croyant que son mari était amoureux d'Iole, elle lui envoya, par Lycas, la chemise

que le centaure Nessus lui avait donnée. Hercule ne l'eut pas plutôt mise sur son corps, qu'il se sentit embrâsé d'un feu si violent, qu'il jeta Lycas dans la mer. Thétis, qui savait que ce valet était innocent, le changea en rocher.

EXPLICATION.

L'aventure de Lycas nous montre qu'il est dangereux de servir les grands, et qu'ils punissent les moindres fautes par de grands supplices.

FABLE IV.

D'Hercule immortalisé.

HERCULE ne voulant pas mourir par le poison, fit un bûcher sur le mont Œta, et y ayant étendu la peau du lion de Némée, il se coucha dessus, et mit sa massue sous sa tête, il ordonna en suite à Philoctète d'y mettre le feu, et s'y brûla. Les dieux l'immortalisèrent à cause de ses exploits, et le reçurent dans le ciel, où il épousa Hébé, déesse de la jeunesse.

EXPLICATION.

Hercule est immortalisé à cause de ses travaux, pour nous faire connaître que c'est par la travail qu'on gagne le ciel, et que la vertu n'est jamais sans récompense.

FABLE V.

De Lucine et de Galantis.

LUCINE est une déesse qui préside aux enfantemens. Junon la pria d'empêcher qu'Alcmène n'accouchât heureusement d'Hercule. Galantis, sa ser-

vante, voyant que Lucine, sous la forme d'une vieille, nuisait à sa maîtresse par la posture qu'elle tenait, se mit à crier avec joie que sa maîtresse était accouchée, et par cette feinte elle fit accoucher Alcmène; pour punition elle fut métamorphosée en belette.

EXPLICATION.

Galantis mentit pour faire accoucher sa maîtresse, parce qu'il n'est pas permis de faire un mal, afin qu'il en vienne un bien; elle fut punie de son mensonge, étant changée en belette.

FABLE VI.

De Driope et de Priape.

UNE nymphe, fuyant les caresses de Priape, fut convertie en un arbre qu'on appelle lotos. Driope se promenant près d'un étang, au bord duquel était cet arbre, en rompit une petite branche pour faire jouer son fils; en même tems elle fut aussi métamorphosée en cet arbre, dont le fruit fait tout oublier.

EXPLICATION.

Driope est changée en arbre, pour nous apprendre qu'il ne faut jamais toucher aux choses que nous ne connaissons pas; car bien souvent une petite imprudence nous attire de grands malheurs.

FABLE VII.

D'Iphis et Iante.

LIDE ayant commandé à sa femme Téléthuse que si elle accouchait d'une fille, elle la tuât, elle n'en eut pas le courage, la fit élever comme un garçon: on l'appelait Iphis; et quand elle fut grande, on dit qu'elle avait changé de sexe par le secours d'Isis: elle épousa Iante, après qu'ils eurent fait un sacrifice à Vénus.

EXPLICATION.

Il ne faut jamais obéir à des commandemens injustes. Téléthuse fut récompensée pour avoir caché le sexe de sa fille, et nous devons comme elle faire notre possible pour empêche le mal.

Fin du neuvième Livre.

LIVRE DIXIÈME.

FABLE PREMIERE.

D'Orphée et Eurydice.

EURYDICE fut piquée au talon par un serpent, et mourut le premier jour de ses noces. Orphée, son époux, alla la chercher dans les enfers, et charma les divinité infernales par son éloquence et sa voix. Il y trouva sa maîtresse qu'il aimait passionnément. Elle lui fut accordée à condition qu'il ne la regarderait point qu'il ne fût sorti des terres infernales; mais n'ayant pu s'en abstenir, elle lui fut ravie une

seconde fois; alors tout désespéré de son infortune, il se retira sur le mont Emus.

EXPLICATION.

On voit ici un bel exemple de l'amitié conjugale; et l'on remarque en même tems que bien des gens perdent le fruit de leurs travaux, pour vouloir les cueillir trop tôt. Si Orphée n'eût pas eu tant d'impatience de voir Eurydice, il en aurait joui plus longtems.

FABLE II.

D'Atys changée en pin.

LORSQUE Orphée se fut retiré dans les déserts, il touchait sa lyre avec tant de délicatesse, qu'il charmait les rochers, les bêtes et les arbres. Le pin se trouva parmi ces derniers; c'était un arbre nouveau, en quoi Atys, prêtre de Cibèle, avait été changé.

EXPLICATION.

Le poète a voulu, par cette fable, nous montrer le pouvoir de la musique et de la poésie, et nous donner, par ce moyen, de l'émulation pour ces deux arts.

FABLE III.

De Cyparisse.

CYPARISSE avait un cerf apprivoisé, qu'il aimait extrêmement. Un jour étant à la chasse, il le tua sans y penser. Il en eut tant de regret, qu'il se vouloit

tuer lui-même ; mais Apollon qui l'aimait, l'en empêcha, et le changea en cyprès, qui est un arbre qu'on porte aux funérailles pour marquer la douleur.

EXPLICATION.

Il ne faut pas s'attacher aux choses passagères, parce que nous en sommes privés quand nous y pensons le moins, et parce que les regrets que nous en avons sont très-inutiles.

FABLE IV.

De Ganymède.

JUPITER, charmé de la beauté du jeune Ganymède, se changea en aigle, et l'emporta dans les cieux, où il lui servait à boire. Hébé, déesse de la jeunesse, fille de Junon, née sans père, fesait auparavant cet office, servant à Jupiter le nectar et l'ambroisie.

EXPLICATION.

On feint que Ganymède, jeune prince très-vertueux, avait été enlevé par un aigle à cause de sa sagesse, pour exciter ainsi les jeunes gens à acquérir la vertu, qui nous fait chérir des dieux.

FABLE V.

D'Hyacinthe.

HYACINTHE était un jeune homme bien fait ; Apollon l'aimait extrêmement : un jour en jouant au

palet avec lui, il le tua par mégarde, et en fut très-fâché. Son sang fut changé en une fleur qui porte son nom.

EXPLICATION.

Apollon, ou le Soleil, fait naître les fleurs dans le printems, et il les fait mourir pendant l'été, à cause de sa chaleur excessive ; c'est de-là qu'on a pris occasion de dire qu'il avait tué Hyacinthe qu'il aimait.

FABLE VI.

Des Cérastes changés en taureaux.

LES Cérastes, habitans d'Amathonte, ville de Chypre, immolaient tous les étrangers qui passaient dans leur pays. Vénus, à qui cette île était consacrée, ne put souffrir cette inhumanité, et les métamorphosa en taureaux.

EXPLICATION.

Le poète feint que les habitans de Chypre ont été changés en taureaux, pour leur reprocher qu'il sont aussi féroces que ces animaux

FABLE VII.

De Pygmalion.

PYGMALION était un sculpteur qui, ayant vu l'impudicité des Propétides, conçut une si grande horreur pour le sexe, qu'il résolut de ne se point marier : il fit une statue d'ivoire dont il devint amoureux ; elle représentait la déesse Vénus : il en était

si fou, qu'il la couchait avec lui, et qu'il craignait même qu'elle ne se blessât dans un lit de plumes. Il pria la déesse de l'amour d'animer cette statue, ce qui lui fut accordé; et après cela, il en eut un fils nommé Paphus, qui bâtit la ville de Paphos.

EXPLICATION.

On veut faire entendre, par cette fable, qu'on peut fléhir, par ses soins et ses soumissions, le cœur du monde le plus insensible.

FABLE VIII.

D'Adonis.

ADONIS, fils de Myrrha, fut aimé tendrement de Vénus à cause de sa beauté; il était fort adonné à la chasse. Un jour ses chiens ayant relancé un sanglier, il le perça d'une flèche; mais cet animal tout furieux se jeta sur lui, et le tua; la déesse de l'amour le changea en anémone.

EXPLICATION.

Les hommes les plus beaux ne sont pas ordinairement les plus forts ni les plus courageux. Le bel Adonis fut métamorphosé en fleur, pour nous apprendre que la beauté n'est pas de longue durée.

FABLE IX.

D'Atalante et d'Hypomène.

ATALANTE fut recherchée en mariage par plusieurs personnes: son père promit de la donner à

celui qui la surpasserait à la course ; elle couroit d'une vîtesse extraordinaire. Hypomène se présenta, et reçut de Vénus trois pommes d'or, par le moyen desquelles il devait la vaincre : en effet, les ayant laissé tomber à dessein l'une après l'autre dans la course, Atalante voulut les ramasser, et fut devancée pendant cet intervalle : Hypomène ayant réussi par cette finesse, l'épousa.

EXPLICATION.

Tel résiste à toutes autres tentations, qui se laisse éblouir par l'éclat de l'or. Quelque prude que soit une femme, si elle aime l'argent avec excès, on triomphe de sa vertu ; celui qui l'attaque, et qui connaît son faible, s'il est libéral, l'apprivoisera à force de présens : il n'y a point de rempart à l'épreuve de cette batterie. La tour de Danaé, gardée par des hommes très-vaillans, ne put se défendre contre une pluie d'or ; la vîtesse d'Atalante fut arrêtée par l'éclat de ce même métal.

Fin du dixième Livre.

LIVRE ONZIÈME.

FABLE PREMIERE.

D'Orphée et des Bacchantes.

ORPHÉE ayant perdu Eurydice, et s'étant retiré dans les forêts, haïssait extrêmement les femmes. Celles de Thrace, irritées de son mépris, le tuèrent

pendant qu'on célébrait la fête de Bacchus, et ce dieu les changea en arbres.

EXPLICATION.

Il ne faut pas avoir ni témoigner de la haîne contre personne ; car il n'est point de si petit ennemi qui, dans l'occasion, ne puisse nous faire du mal : c'est ce que nous apprenons dans cette fable.

FABLE II.

De Midas.

C'ÉTOIT un roi de Phrygie, qui n'avait point d'esprit, et qui était fort avare. Des paysans lui ayant donné Silène, il le rendit à Bacchus, qui, voulant reconnoître ce bienfait, lui promit de lui accorder tout ce qu'il souhaiterait. Midas lui demanda le pouvoir de convertir en or tout ce qu'il toucherait ; mais voyant ensuite qu'il ne pouvait rien manger, il le pria de lui ôter cette vertu, et il la perdit en se lavant dans le fleuve Pactole. Ayant jugé que la flûte de Pan était plus agréable que la lyre d'Apollon, il en fut puni par ce dieux, qui lui fit venir des oreilles d'âne.

EXPLICATION.

Midas, pour contenter son avarice, fesait argent de tout ; c'est pour cela qu'on lui attribue le pouvoir de changer tout en or ; parce qu'il n'avait point d'esprit, on lui donnait encore des oreilles d'âne, qui marquaient sa stupidité. Les personnes les plus bêtes ne laissent pas d'être souvent les plus riches.

FABLE III.

Des roseaux parlans.

Le barbier de Midas ayant apperçu, en lui coupant les cheveux, qu'il avait des oreilles d'âne, n'osait le dire à personne, de peur d'être maltraité, et avait pourtant grande envie de le faire savoir; il s'en alla pour cela dans un lieu écarté, et fit un trou dans la terre, où il dit l'aventure de ce roi; ayant ensuite couvert ce trou avec de la terre, il se retira. Il crut en ce même lieu des roseaux, qui, étant agités par le vent, apprirent à tout le monde que Midas avait des oreilles d'âne.

EXPLICATION.

Cette fable est un avertissement pour les grands. Ils doivent bien prendre garde de ne rien faire qui ne soit digne de leur rang; car si on ne leur dit pas leurs défauts enface, on ne laisse pas de les publier ailleurs. Les roseaux de la fable sont les plumes des historiens, qui ne célent rien.

FABLE IV.

De Laomédon et d'Hésione.

Apollon et Neptune, déguisés en hommes, s'engagèrent au roi Laomédon de bâtir les murs de Troye, moyennant une certaine récompense; mais n'ayant pas voulu la leur donner quand l'ouvrage fut achevé, Neptune envoya un monstre qui ravagea

tout le pays. Hésione fut exposée à sa cruauté par l'ordre de l'oracle. Hercule la délivra, et voyant que Laomédon ne lui en témoignait aucune reconnaissance, il ruina la ville de Troye, enleva Hésione, et la donna pour femme à Télamon.

EXPLICATION.

Par le déguisement de Neptune et d'Apollon, on veut nous faire entendre qu'il ne se fait rien ici bas qui ne soit l'ouvrage de Dieu ; et, par la destruction de Troye, que les maux que Dieu nous envoie, sont bien souvent la punition de notre ingratitude.

FABLE V.

De Thétis et de Pelée.

THÉTIS, déesse de la mer, fut aimée de Jupiter ; mais il ne voulut pas l'épouser, parce que l'oracle avait prédit qu'elle aurait un fils plus grand que son père : il la fit prendre à Pelée, qui la surprit lorsqu'elle dormait, et l'obligea à le recevoir pour son mari, quoiqu'elle se changeât en plusieurs formes pour s'en garantir : elle eut de lui le vaillant Achille.

EXPLICATION.

On a feint que Thétis prenait différentes formes pour éviter d'épouser Pelée, afin de nous apprendre que les femmes sont artificieuses pour arriver à leur but.

FABLE VI,

De Dédalion et Chioné.

CHIONÉ était une nymphe qui fut aimée d'Apollon et de Mercure ; elle en eut deux enfans, dont l'un nommé Philamon, passa pour fils d'Apollon, parce qu'il chantait parfaitement ; et l'autre, qui s'appelait Autolique, fut attribué à Mercure, à cause de sa subtilité. Chioné devint si orgueilleuse de se voir la mère de ces deux enfans, qu'elle osa se préférer à Diane : cette déesse la tua d'un coup de flèche, qui lui perça la langue. Dédalion, son père, se précipita de désespoir, et fut changé en épervier.

EXPLICATION.

Ovide, par ces deux enfans d'un naturel différent, veut nous faire entendre qu'on tient ordinairement du naturel de son père, et que la nature garde souvent cette loi. Dédalion était un tyran qui a conservé sa cruauté dans sa nouvelle forme.

FABLE VII.

De Ceix et Alcione.

CEIX fit un voyage pour aller consulter l'oracle ; à son retour, il périt sur la mer. Alcione, sa femme, fesait tous les jours des prières à Junon, pour obtenir qu'il revînt heureusement. Cette déesse lui enenvoya Morphée pendant la nuit, pour l'avertir qu'il avait fait naufrage. D'abord qu'elle eut appris cette

nouvelle, elle alla au bord de la mer, au lieu où elle lui avait dit adieu. Ayant vu de loin flotter son corps sur les eaux, elle se jeta dans la mer, et ils furent tous deux changés en alcions; ce sont des oiseaux qui font leurs petits sur la mer : on remarque qu'elle est toujours tranquille pendant qu'ils couvent leurs œufs.

EXPLICATION.

Parce que Ceix et Alcione s'aimaient extrêmement, on feint qu'ils avaient été métamorphosés en alcions, qui sont des oiseaux dont le mâle et la femelle ne se quittent jamais. Par cette fable, Ovide a voulu inspirer aux gens mariés une amitié réciproque.

FABLE VIII.

D'Æsaque et Hespérie.

LA nymphe Hespérie, fuyant Æsaque, fils de Priam, qui en était amoureux, fut mordue par un serpent, et mourut sur le champ. Æsaque en fut si affligé, parce qu'il était cause de sa mort, qu'il se précipita dans la mer, et fut changé en plongeon.

EXPLICATION.

Le serpent nous figure la médisance, qui ne manque jamais de mordre la réputation des filles, d'abord qu'elles écoutent quelque galanterie. C'est pour elles qu'on a fait cette fable.

Fin du onzième livre.

LIVRE DOUZIÈME.

FABLE PREMIERE.

D'un serpent changé en pierre.

AGAMEMNON, chef de l'armée des Grecs, qui devait assiéger la ville de Troye, sacrifiant à Jupiter, vit un serpent qui mangea huit petits oiseaux dans un nid, et qui dévora encore la mère qui voltigeait tout auprès : ce serpent fut ensuite changé en pierre. Calchas expliqua ce prodige, et assura que le siége de Troye durerait autant d'années que le serpent avait dévoré d'oiseaux, mais que l'on prendrait cette ville la dixième année.

EXPLICATION.

Tous ces oracles de l'antiquité sont des superstitions par lesquelles on a tâché d'imiter les prophéties véritables de l'ancien testament.

FABLE II.

D'Iphigénie.

LA flotte des Grecs étant dans un port de la Béotie, Agamemnon tua un cerf consacré à Diane. Cette déesse en fut si irritée, qu'elle excita des tempêtes qui empêchaient les vaisseaux de partir de là. Agamemnon consulta l'oracle ; il lui répondit qu'il fallait sacrifier Iphigénie sa fille : comme on était près de le faire, Diane, par pitié, l'enleva, et mit une biche à sa place.

EXPLICATION.

EXPLICATION.

Cette fable a beaucoup de rapport avec le sacrifice d'Abraham, et nous fait voir que Dieu se contente souvent de notre bonne volonté, et qu'il veut seulement que nous soyions toujours prêt à lui sacrifier ce que nous avons de plus cher quand il nous le demande.

FABLE III.

De Cygne.

CYGNE était un fils de Neptune, qui avait reçu le pouvoir de rendre inutiles les coups qu'on lui portait: il combattait pour les Troyens, quand les Grecs vinrent les attaquer; il résista long-tems aux efforts du vaillant Achille; mais comme ce prince vit qu'il ne pouvait pas le blesser, il se jeta sur lui et l'étouffa; son père le changea en l'oiseau qui porte son nom.

EXPLICATION.

Cygne, fils de Neptune, n'avait jamais été vaincu ni blessé; mais enfin il succomba sous les coups d'Achille: tant il est vrai qu'il n'y a point de puissance dans le monde qui ne puisse être abattue par une puissance plus forte. Cet exemple apprend aux héros à ne se point glorifier de leur courage et de leur valeur; le sort des armes est fort incertain.

FABLE IV.

Du combat des Centaures avec les Lapythes.

LES Centaures étaient des peuples de Thessalie, qui allèrent aux noces de Pyrithoüs. Ils voulurent enlever sa femme ; mais les Lapythes, avec Thésée, les en empêchèrent, et les vainquirent après un long combat.

EXPLICATION.

Les Centaures s'enivrèrent aux noces de Pyrithoüs, et tinrent quelques discours malhonnêtes à sa femme. Les Lapythes, qui étaient de Thessalie comme eux, les obligèrent à se retirer.

FABLE V.

De Cenis.

C'ETAIT une fille qui fut aimée de Neptune. Elle pria ce Dieu de la changer en homme, et de la rendre invulnérable ; ce qui lui fut accordé : elle fit plusieurs belles actions, et fut enfin vaincue par les Centaures, qui l'accablèrent avec des arbres qu'ils jetèrent sur elle. Neptune ayant pitié de son sort, la changea en oiseau.

EXPLICATION.

Cenis était un garçon bien fait, qui passait dans sa jeunesse pour une fille, à cause de sa beauté. Quand il fut grand, il prit le parti des armes, et se distingua par ses belles actions : il fut enfin vaincu par le

nombre des ennemis, qu'on figure par les arbres; et quand la fable dit qu'il fut changé en oiseau, elle veut faire entendre que sa réputation s'étendit en peu de temps par tout le monde.

FABLE VI.

De Périclimène.

PERICLIMÈNE, frère de Nestor, avait reçu de Neptune le pouvoir de se revêtir de toutes sortes de figures. Il se battit contre Hercule sous la forme d'un aigle, et le blessa au visage avec le bec et les serres : Hercule voyant qu'il s'envolait, le perça d'une flèche et le tua.

EXPLICATION.

Périclimène se sert de plusieurs artifices pour vaincre Hercule; mais tous ses efforts furent inutiles : la subtilité et la tromperie que représente Périclimène, ne servent de rien contre celui qui, comme Hercule, est véritablement fort.

FABLE VII.

De la mort d'Achille, fils de Pelée et de Thétis.

ACHILLE fut tué par Pâris, qui lui perça le talon d'une flèche; c'était le seul endroit par où il était mortel : Apollon conduisit cette flèche. On le brûla après sa mort. Vulcain avait fait ses armes. Sa mère l'avait rendu invulnérable, en le plongeant trois fois dans le fleuve du Styx; et comme elle le tenait par

le talon, cette partie de son corps n'avait pas reçu la même vertu que les autres.

EXPLICATION.

Par la mort du vaillant Achille, nous voyons qu'il n'est point d'homme immortel, et que les plus courageux meurent souvent par la main des plus lâches.

Fin du douzième livre.

LIVRE TREIZIÈME.

FABLE PREMIÈRE

D'Ulysse et d'Ajax.

C'ÉTAIENT deux capitaines Grecs, qui disputèrent long-tems les armes d'Achille : Ulisse les obtint par le jugement des principaux capitaines de la Grèce ; ce qui fâcha tant Ajax, qu'il se tua de regret : son sang fut changé en une fleur qu'on appelle Hyacinthe.

EXPLICATION.

La plupart des hommes croient que leur valeur et les vertus militaires sont préférables, pour le gouvernement des états, à la sagesse et à la politique. Deux grands hommes disputèrent pour les armes d'Achille : l'un excellait par le courage et par la force, l'autre excellait par l'éloquence et par le conseil. Ajax était plus soldat que politique ; Ulysse plus politique que soldat : mais dans cette concurrence, le politique l'emporte sur le vaillant. Aussi les grands empires durent peu, quand ils cessent d'être gouvernés par la sagesse.

FABLE II.

D'Hécube changée en chienne.

CETTE princesse était fille de Dimas, et épousa Priam, roi de Troye. Après la mort de son mari, elle se retira sur les tombeaux de ses enfans, et eut tant de chagrin de voir le corps mort de Polydore son petit-fils, qu'elle creva les yeux à Polymnestor qui l'avait assassiné : elle fut changée en chienne, comme elle s'enfuyait, après cette action.

EXPLICATION.

La trop grande tendresse de cette mère pour ses enfans, fut la cause de sa perte.

FABLE III.

De Memnon.

MEMNON, fils de Titon et de l'Aurore, fut tué par Achille au siége de Troye. Sa mère obtint de Jupiter que les cendres de son fils seraient changées en oiseaux.

EXPLICATION.

Les oiseaux qui naquirent des cendres de Memnon, ne sont autre chose que la réputation de son mérite, qui, après sa mort, s'étendit par toute la terre.

FABLE IV.

De la fuite d'Énée.

APRÈS la destruction de Troye, Enée se sauva à Delphes avec son père Anchise et son fils Ascagne; il emporta ses dieux Pénates, et arriva heureusement chez Anius, prêtre d'Apollon, qui lui fit mille honnêtetés, et le traita avec beaucoup de magnificence.

EXPLICATION.

Enée nous est représenté comme un homme d'une vertu héroïque, qui, après avoir vu périr sa patrie, ne laissa pas d'espérer que les dieux le protégeraient: en effet, ils ne permirent toutes les disgrâces qui lui arrivèrent, que pour rendre sa gloire plus illustre.

FABLE V.

Des filles d'Anius.

ELLES avaient reçu de Bachus le pouvoir de changer tout ce qu'elles touchaient en vin, en bled ou en huile: les Grecs les enlevèrent de force pour nourrir leur armée; alors elles eurent recours à Bacchus, qui les changea en colombes.

EXPLICATION.

On a feint que les filles d'Anius changeaient ce qu'elles touchaient en vin, en bled ou en huile, parce qu'elles avaient beaucoup amassé de fruits, et qu'elles étaient bonnes ménagères.

FABLE VI.

Des filles d'Orion.

ORION eut deux filles, qui se présentèrent en sacrifice pour le salut de leur patrie : elles s'immolèrent elles-mêmes avec une constance extraordinaire ; on leur fit une pompe funèbre qui marqua la justice qu'on rendait au mérite de leurs actions. Il sortit de leurs cendres, deux jeunes gens couronnés.

EXPLICATION.

Les hommes couronnés qui naissent des cendres des filles d'Orion, nous font voir que la vertu n'est jamais sans récompense : cet exemple doit nous exciter à aimer notre patrie, et à prendre les armes pour la défendre dans l'occasion.

FABLE VII.

D'Acis, Polyphème et Galathée.

POLYPHÈME, cyclope de Vulcain, aimait passionément la nymphe Galathée ; il devint jaloux d'Acis, et le tua avec un rocher du mont Etna. Galathée, qui avait eu de l'amitié pour Acis, changea son sang en fleuve, qui porte son nom, et qui passe par la Sicile.

EXPLICATION.

La nymphe Galathée fut fort affligée de la mort

d'Acis ; elle versa beaucoup de larmes sur son tombeau, et c'est ce qui a donné lieu de dire qu'elle avait changé en fleuve le sang de son amant.

FABLE VIII.

De Glauque.

C'ÉTAIT un pêcheur qui, ayant mangé de l'herbe enchantée, se jeta dans la mer, et fut fait dieu marin. La partie supérieure de son corps était d'homme, et la partie inférieure finissait en queue de poisson.

EXPLICATION.

Glauque était un pêcheur fort entendu dans son métier, et qui savait parfaitement nager. Il sortit un jour du port de sa ville à la vue de tous les habitans, et nagea jusqu'à ce qu'on l'eût perdu de vue : il aborda dans un endroit fort reculé, où il demeura pendant quelques jours ; il revint ensuite au port, en présence de beaucoup de monde. Ses amis lui demandèrent où il avait été ; il leur répondit qu'il avait demeuré dans l'eau avec les dieux marins. Une autre fois, voulant encore faire le même essai, il fut dévoré par un grand poisson ; et comme il ne revint pas, le bruit courut que les dieux de la mer l'avaient reçu à leur compagnie.

Fin du treizième livre.

LIVRE QUATORZIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

De Scylla.

CIRCÉ, fameuse magicienne, fut jalouse de Scylla, dont Glauque, dieu marin, était amoureux. Elle empoisonna le bain où Scylla se baignait, et lui fit prendre une forme si terrible depuis le ventre jusqu'en bas, qu'ayant horreur d'elle-même, elle se précipita dans la mer de Sicile, et fut changée en un rocher, contre lequel les flots de la mer font un bruit qui ressemble à l'aboi des chiens.

EXPLICATION.

La jalousie est une passion qui aveugle ceux qu'elle attaque, et qui les porte aux actions les plus basses, comme nous le voyons dans l'exemple de Circé, qui se servit du poison contre Scylla, de qui elle était jalouse.

FABLE II.

Des Cécropes.

C'ÉTAIENT des peuples forts, méchans et trompeurs. Jupiter les changea en singes, et les mit dans l'île de Pithecuse. Pithecos est un mot grec, qui signifie singe.

EXPLICATION.

Les singes sont ordinairement fort malins ; ce qui a donné lieu à Ovide de dire que des hommes trompeurs avaient été métamorphosés en ces sortes d'animaux.

FABLE III.

De la Sibylle de Cumes.

C'ÉTAIT une vierge dont Apollon devint amoureux : il lui promit de lui accorder tout ce qu'elle souhaiterait : elle lui demanda de vivre autant d'années qu'elle tenait alors de grains de sable dans la main : cela lui fut accordé, et elle parvint à la décrépitude ; alors il ne lui resta plus que la voix pour prédire l'avenir.

EXPLICATION.

Les Sibylles étaient des vierges qui prédisaient l'avenir : Apollon devint amoureux de celle de Cumes, parce qu'elle menait une vie fort innocente ; il lui prolongea ses jours. Elle aima mieux conserver sa chasteté que d'être immortalisée en la perdant.

FABLE IV.

La descente d'Énée aux enfers.

ÉNÉE ayant pris terre à Cumes, descendit dans l'antre de la Sibylle de ce nom, et la pria de le conduire dans les enfers, où il voulait aller consulter

son père sur l'avenir : cette vierge lui accorda sa demande : lui ayant montré un rameau d'or, elle lui dit de le couper. Ænée le fit sans peine, et parcourut ensuite tout le royaume de Pluton : il y vit son père Anchise, apprit de lui tous les dangers qu'il devait essuyer avant que de venir à bout de son entreprise.

Explication.

Par cette fable, l'on a voulu nous faire entendre qu'il n'y avait point de chemin inaccessible à la vertu.

FABLE V.

D'Ulysse.

Ulysse, fils de Laërte, roi d'Itaque, était un grand capitaine. Etant allé à la guerre de Troye, il enleva le palladium. Après la prise de Troye, il voyagea sur mer l'espace de dix ans ; il creva l'œil à Polyphème, parce que ce géant avait dévoré quelques-uns de ses compagnons ; il alla dans la Grèce, et descendit aux enfers ; il revint ensuite voir sa femme Pénélope, déguisé en mendiant, et tua tous ceux qui avaient tâché de la corrompre pendant son absence.

Explication.

Cette fable regarde les gens d'épée, et les avertit de tâcher d'imiter les actions courageuses de ce grand homme.

FABLE VI.

Des compagnons d'Ulysse changés en pourceaux.

LES compagnons d'Ulysse étant allés chez Circé, elle leur fit beaucoup d'accueil, et leur donna une boisson très-délicieuse ; d'abord qu'ils l'eurent avalée, ils furent changés en pourceaux par les enchantemens de cette magicienne.

EXPLICATION.

Les gens d'Ulysse étant chez Circé, s'enivrèrent à force de boire ; on feignit qu'ils avaient été métamorphosés en pourceaux, parce qu'un ivrogne ressemble beaucoup à cet animal.

FABLE VII.

De Picus changé en pivert.

C'ÉTAIT un roi d'Italie qui fut changé en pivert par cette même Circé dont nous avons déjà parlé. Elle fut irritée contre lui, parce qu'il n'avait pas voulu répondre à l'amour qu'elle lui témoigna dans une forêt où ils se rencontrèrent.

EXPLICATION.

Circé fit passer Picus pour un sauvage, parce qu'elle en avait été méprisée ; mais nous devons au contraire le louer de ce qu'il ne voulut pas consentir aux desirs de cette impudique.

FABLE VIII.

Des oiseaux de Diomède.

DIOMÈDE était un capitaine qui blessa Vénus à la main, étant au siége de Troye. Cette déesse, pour s'en venger, métamorphosa en oiseaux ceux qui s'en retournaient avec lui dans son vaisseau; ils furent appelés oiseaux de Diomède.

EXPLICATION.

Vénus nous représente ici une divinité outragée, qui punit les compagnons d'un homme qui l'avait offensée; ce qui doit nous porter à ne point fréquenter de méchante compagnie.

FABLE IX.

Des vaisseaux d'Ænée changés en nymphes.

ILS avaient été bâtis avec des pins consacrés à Cybelle; ce qui obligea cette déesse de prier Jupiter de les changer en nymphes, lorsque Turnus y eut mis le feu. Cette fable se voit dans Virgile.

EXPLICATION.

La piété d'Ænée a fait dire que les dieux, pour conserver ses vaisseaux, les avaient changés en nymphes.

FABLE XII.

De Vertumne et Pomone.

VERTUMNE, dieu du printems, devint amoureux de la belle Pomone. Ne pouvant s'en faire aimer, il prit la forme d'une vieille femme, et lui ayant persuadé de se marier, il reprit sa première forme et l'épousa.

EXPLICATION.

L'on voit dans cette fable le pouvoir que les femmes ont de séduire les jeunes filles ; elles se laissent plus aisément persuader par des personnes de leur sexe, parce qu'elles ne s'en méfient pas, et que leur exemple les porte facilement au mal.

FABLE XIII.

D'Iphis et Anaxarette.

IPHIS était un jeune homme bien fait, qui aimait éperdûment Anaxarette ; comme il ne pouvait pas s'en faire aimer, il se pendit de désespoir devant sa porte. Anaxarette ayant appris ce qu'il avait fait, se moqua de lui, et la déesse Vénus la changea en rocher pour la punir son insensibilité.

EXPLICATION.

On peut tirer deux avantages de cette fable : le premier est de ne point nous abandonner à la passion d'amour ; le second, de ne pas rire du malheur d'autrui, mais d'y compatir.

FABLE XIV.

De Romulus et Hersilie.

ROMULUS, après plusieurs conquêtes, fut enlevé dans le ciel et mis au nombre des dieux, sous le nom de Quirinus : sa femme Hersilie fut reçue parmi les déesses, sous le nom d'Ora.

EXPLICATION.

Cette fable, comme plusieurs autres, a été inventée pour exciter les jeunes gens à la vertu par l'espoir d'une récompense qui les rendra éternellement heureux.

Fin du quatorzième Livre.

LIVRE QUINZIÈME.

FABLE PREMIERE.

De Micile.

IL était fils d'Alemon et habitant d'Argos; il quitta sa patrie pour aller en Italie; il y bâtit une ville sur le rivage d'Esar, et la nomma Crotone, parce que Croton y était inhumé.

EXPLICATION.

Ce livre ne contient guère de métamorphoses, mais seulement de petites relations qui ont du rapport avec l'histoire.

FABLE II.

De Pythagore.

C'ÉTAIT un grand philosophe : il quitta Samos son pays, pour aller en Italie, et se retira à Crotone où il enseignait sa doctrine. Numa Pompilius voulut l'entendre et fut charmé par la force de ses raisonnemens.

EXPLICATION.

Pythagore blâmait la dissolution, et exhortait le peuple à la frugalité. Il croyait la transmigration des âmes, de même que les Egyptiens, ce qui est une grande erreur.

FABLE III.

De Numa Pompilius

APRÈS la mort de Romulus, le peuple le mit sur le trône en considération de sa piété. Il établit des cérémonies, des sacrifices, des pontifes, des augures, et tout ce qui regarde le culte des dieux : il régna long-tems, et à sa mort il fut extrêmement regretté de tout le monde, mais particulièrement de sa femme Egérie, qui se retira dans la forêt d'Aricine, afin que ses larmes ne fussent point interrompues.

EXPLICATION.

Romulus avait fondé l'empire Romain par la force de ses armes, et Numa Pompilius l'a conservé par la piété et la religion qu'il établit parmi le peuple.

FABLE IV.

D'Hippolyte.

Il était fils de Thésée : Phèdre sa belle-mère devint amoureuse de lui. Ne pouvant s'en faire aimer, elle l'accusa de l'avoir voulu séduire : ce qui l'obligea de s'enfuir de son pays. Un monstre marin ayant effrayé les chevaux de son chariot, Hippolyte fut renversé et mis en pièces. Diane, à cause de sa chasteté, le fit ressusciter par Esculape.

Explication.

L'histoire d'Hippolyte a quelque rapport avec celle de Joseph, et de quelques autres princes dont parle l'histoire, qui ont été souvent sacrifiés à la haîne de leur belle-mère pour un pareil sujet. Elle doit porter les jeunes gens à être chastes ; car c'est une vertu qni n'est jamais sans récompense.

FABLE V.

De la nymphe Egerie.

Egerie, femme de Numa, s'était retirée dans les bois pour y pleurer la mort de son mari ; elle fondit en larmes, et fut changée en fontaine.

Explication.

Cette fable est un exemple de l'amitié conjugale.

FABLE VI.

De Tages.

UN paysan de Toscane, en labourant, vit une motte de terre qui se remuait d'elle-même, et qui perdant sa première forme, prit celle d'un petit enfant. il parla dès l'heure même, et prédisait l'avenir : on l'appela Tages.

EXPLICATION.

Tages était un homme illustre par sa sience ; on feignit qu'il venait d'une motte de terre, parce qu'il était de basse naissance.

FABLE VII.

Du dard de Romulus.

ROMULUS étant sur le mont Palatin, ficha son javelot dans la terre ; il prit à l'instant racine, et produisit des branches et des feuilles ; ce ne fut plus un dard, mais un grand arbre qui donnait de l'ombrage.

EXPLICATION.

On dit que ce roi ayant jeté un dard, il devint un grand arbre ; et que c'était un présage que l'empire Romain serait un jour très-florissant.

FABLE VIII.

De Cyppus Venelius.

REVENANT victorieux à Rome, il s'apperçut, en regardant dans le Tibre, qu'il avait des cornes sur la tête : il consulta les devins, pour savoir ce que lui présageait une chose si extraordinaire ; on lui dit que c'était une marque qu'il régnerait dans Rome ; mais il ne voulut pas y entrer.

FABLE IX.

D'Esculape.

LA peste étant dans la ville de Rome, elle y fesait beaucoup de désordre. On eut recours à Esculape, dieu de la médecine, et on l'emmena dans la ville sous la figure d'un serpent : tous les habitans furent alors soulagés de leurs maux ; et en reconnaissance, ils bâtirent un temple où il était adoré sous la figure d'un dragon.

EXPLICATION.

Cette fable a du rapport avec le serpent d'airain que Moïse fit élever dans le désert, et qui guérit les Israélites de leurs maux. Le serpent est le symbole de la prudence que doivent avoir les médecins ; on se sert de cet animal pour la guérison de plusieurs maladies.

FABLE X.

De Jules-César.

JULES-CESAR, empereur des Romains, ayant été poignardé par Brutus dans le sénat, son âme fut changée en comète; la déesse Vénus l'introduisit dans le ciel. La mémoire de ce grand homme durera éternellement.

EXPLICATION.

Après la mort de Jules-César, il parut dans le ciel une comète, qui donna lieu à cette fable.

Fin du quinzième et dernier Livre.

LE JUGEMENT DE PARIS.

THETIS, après beaucoup de résistance, consentit que Pelée l'épousât. On choisit pour la solennité de ce mariage le mont Pélion, qui est dans la Thessalie. Tous les dieux et toutes les déesses du ciel et de la terre y furent invités; les ris, les jeux et les amours s'y trouvèrent en foule, pour donner du plaisir à cette belle assemblée. On y fit un festin magnifique et célèbre, où la discorde seule ne fut point appelée, parce qu'elle a coutume de mettre par tout le désordre. Cependant elle ne laissa pas d'y aller: elle se glissa, par le moyen d'une forêt sombre et épaisse, jusqu'auprès de la table des déesses, sans être aperçue, et jeta au milieu d'elles une pomme d'or, sur

laquelle ces paroles étaient gravées : *C'est pour la plus belle.* Ce fruit paraissait si beau qu'il n'y eut pas une des déesses qui ne souhaitât de l'avoir ; mais lorsqu'on vit les paroles qui étaient gravées dessus, il n'y eut que Junon, Minerve et Vénus qui prétendirent l'obtenir, et par leur rang et par leur beauté. Aucun des dieux ne voulut décider leur différend, pour ne point s'attirer l'indignation de celles qui n'auraient pas la pomme. Alexandre Pâris, fils de Priam, roi de Troye, fut, d'un commun consentement, choîsi pour en juger. Sa mère Hécube, étant grosse de lui, songea plusieurs fois qu'elle enfanterait un fils qui serait cause de la ruine de son pays : ce qui obligea son père de le donner à un soldat pour le porter dans quelque forêt où il serait dévoré par les bêtes sauvages : mais la mère, touchée de la beauté de cet enfant, le fit nourrir secrètement par des bergers du mont Ida. Etant devenu grand, il s'acquit la réputation d'un homme très-équitable ; ce bruit fut cause qu'il fut nommé pour arbitre de la beauté de ces trois déesses. Mercure lui ayant donc porté la pomme d'or, il examina leur beauté avec le plus grand soin, et adjugea ensuite la pomme à Vénus, qui lui avait promis de lui faire avoir en mariage la plus belle femme du monde ; il méprisa les richesses de Junon et la sagesse de Pallas, pour avoir les bonnes grâces d'une femme. Par ce jugement, il attira la haîne de ces deux déesses sur lui et sur sa nation. Quelque tems après il s'en alla dans la Grèce, où il enleva Hélène, femme de Ménélaüs ; ce qui donna lieu à la guerre et à l'embrâsement de Troye.

Fin des métamorphoses d'Ovide.

PROVERBES

OU

SENTENCES,

Tirés des plus excellens auteurs Latins, Espagnols et Italiens.

1. Attendez au soir à dire si le jour a été beau, et à la mort pour bien juger de la vie.
2. Donner tard, c'est refuser.
3. La manière de donner, vaut plus que ce que l'on donne.
4. Qui est ami de tous, ne l'est de personne.
5. L'affection aveugle la raison.
6. A père avare, enfant prodigue.
7. Les fautes sont personnelles, de même que les vertus.
8. Il n'y a point de petit ennemi.
9. Rendez-vous capable de tout, car vous ne savez à quoi Dieu vous destine.
10. Il vaut mieux aller seul que d'être mal accompagné.
11. Cent heures de chagrins ne payent pas un denier de dettes.
12. Dites-moi qui vous fréquentez, et je vous dirai qui vous êtes.
13. Un bienfait reproché n'est compté pour rien.

38. Ne vous ingérez point entre les querelles du mari et de la femme.

39 Celui qui est du même métier que vous, est ordinairement votre ennemi.

40. Parlez peu et bien, si vous voulez qu'on vous regarde comme un homme d'esprit.

41. Honneur et profit ne marchent pas toujours ensemble.

42. Il vaut mieux être seul qu'en mauvaise compagnie.

43. Celui qui se défait de son bien avant que de mourir, se prépare à bien souffrir.

44. Pour être bien servi, il faut être patient.

45. C'est être mort au monde, que d'avoir perdu sa réputation. Que de vivans sont morts!

46. Le moyen de plaire et de réussir dans la conversation, c'est de s'appliquer bien plus à faire paraître l'esprit des autres que le sien.

47. Les esprits de contradiction changent les conversations les plus douces en disputes contentieuses; il est presque impossible, ou de ne les pas choquer, ou de n'en être pas choqué.

48. La conversation doit être aisée et pleine de retenue; il faut écouter, répondre à propos, et ne point contredire.

49. Il faut éviter les exagérations; cette manière de parler blesse toujours ou la vérité, ou la prudence, et découvre la petitesse d'esprit.

50. La véritable finesse n'est autre chose qu'une prudence bien réglée; elle fait que l'homme est sincère sans être simple, est pénétrant sans être trompeur.

51. On ne saurait conserver l'amitié, si l'on ne se pardonne réciproquement plusieurs défauts.

52. Le défaut de respect et d'estime rend l'amitié inconstante, et détruit la plus forte et la plus solide.

53. Si nous savions cacher nos faiblesses, nous ôterions à nos ennemis l'occasion de nous nuire.

54. Ce qui fait qu'on n'est pas content de sa condition, c'est l'idée chimérique que l'on se forme du bonheur d'autrui.

55. Les manières simples et naturelles sont les plus agréables. Les manières gênées et affectées sont aussi insupportables aux autres, que pénibles à ceux qui les pratiquent.

56. L'air sérieux et composé est fort trompeur ; on s'en sert utilement pour couvrir ses défauts.

57. Quoique l'air sérieux lasse les autres et leur soit à charge, cependant il fait qu'on est souvent respecté, et rarement méprisé.

58. Les princes et les grands seigneurs ne devraient se distinguer du reste des hommes que par le pouvoir qu'ils ont de faire plus de bien qu'eux.

59. La science d'un prince doit être celle de savoir gouverner ; cette science s'apprend mieux par l'expérience que par la lecture.

60. Les cours des princes sont le séjour ordinaire du mensonge, de la dissimulation, de l'envie et de la flatterie.

61. Les magistrats ne doivent point se régler sur ce que dit le peuple, qui ne parle et n'agit que par passion.

62. L'union et le bon ordre se conservent dans la multitude, tandis qu'un seul homme commande ; au contraire, la division ne vient que de ce que plusieurs cherchent en même tems à commander.

63. On est obligé de tolérer certains vices et cer-

tains abus, lorsqu'on ne peut les déraciner sans renverser l'état.

64. Nous ne devons proprement craindre et aimer que Dieu, puisqu'il n'y a que lui seul qui nous puisse rendre heureux ou malheureux.

65. Il n'y a proprement que la vertu qui fasse estimer et honorer les hommes ; les plus débauchés même ne sauraient s'empêcher de la louer, et de respecter ceux qui la pratiquent.

66. La vertu n'est jamais sans récompense, puisqu'une bonne action est bien récompensée par le plaisir qu'il y a de l'avoir faite.

67. Ce n'est pas assez, pour être homme de bien, que de pratiquer certaines vertus, et d'éviter certains vices.

68. Le véritable honneur consiste toujours à faire ce que notre devoir exige de nous, quelque bas et quelque pénible qu'il paraisse.

69. La fortune ne saurait changer la condition des hommes, mais elle leur donne envie de la déguiser.

70. La bonne fortune et la mauvaise sont nécessaires à l'homme pour le rendre habile.

71. La mauvaise fortune est plus avantageuse à l'homme que la bonne fortune ; l'une sert à le faire rentrer en lui-même, à l'humilier et le convaincre de l'inconstance des choses du monde ; l'autre ne sert qu'à l'enorgueillir.

72. Les généalogies changent presque toujours avec la fortune ; c'est ce qui fait que les personnes riches ont une grande multitude de parens, et que les pauvres n'en ont presque pas.

73. Les mariages qui se font par intérêt, sont une source de divisions et de querelles, au lieu d'être un lien d'amitié.

74. Il n'y a rien de si incommode, dans le commerce et la société civile, qu'un prétendu bel esprit, rempli de vanité, et entêté de son mérite.

75. Les petits esprits font ordinairement mystère de tout, même des moindres bagatelles.

Fin des proverbes ou Sentences.

RECUEIL

DE BONS MOTS

Et de pensées choisies des auteurs anciens et modernes.

RIEN n'est plus faible et moins raisonnable que de soumettre son jugement à celui d'autrui, sans nulle application du sien.

Être trop mécontent de soi est une faiblesse ; être trop content de soi est une sottise.

C'est une force d'esprit d'avouer sincèrement nos défauts et nos imperfections.

Bien écouter et bien répondre, est une plus grande perfection que de parler bien et beaucoup, sans écouter et sans répondre aux choses dont on parle.

Il y a autant d'esprit à souffrir les défauts des autres, qu'à connaître leurs bonnes qualités.

La petitesse d'esprit, l'ignorance et la présomption font l'opiniâtreté, parce que les opiniâtres ne veulent croire que ce qu'ils conçoivent.

Il est aussi louable de refuser avec raison que de donner à propos.

Il est très-rare que la raison guérisse les passions : une passion guérit par une autre ; la raison se met souvent du côté du plus fort.

La douleur du corps est le seul mal de la vie que la raison ne peut guérir.

Il n'y a rien de si difficile à persuader que le mépris des richesses.

L'ambition est la reine des passions ; l'amour même et les lois lui sont soumis.

Mettez-vous pour un moment à la place de celui à qui vous voulez faire une injure, vous ne l'offenserez pas.

La véritable amitié consiste à parler avec sincérité, et à dire ses sentimens sans flatterie.

N'écrivez rien que de bien à propos ; ce qui est écrit peut préjudicier encore plus que les paroles qui s'évanouissent.

Fuyez les procès ; la conscience s'y intéresse, la santé s'y altère, les biens s'y dissipent.

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend souvent les plus sots habiles.

Il n'y a point de déguisement qui puisse long-tems cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas.

Le silence est le parti le plus sûr de celui qui se défie de soi-même.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

Chacun dit du bien de son cœur ; et personne n'en ose dire de son esprit.

Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme ceux du visage.

On ne donne rien si libéralement, et avec plus de facilité, que les conseils.

Il est plus aisé d'être sage pour les autres, que de l'être pour soi-même.

La flatterie est une fausse monnaie, qui n'a du cours que par notre vanité.

Il ne faut point faire de quartier aux passions, mais il faut épargner les personnes.

Le plus grand de tous les défauts, c'est de croire n'en avoir point.

La plupart des gens ne jugent des hommes que par la vogue qu'ils ont, ou par leur fortune.

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde.

L'hypocrisie est une espèce d'hommage que le vice rend à la vertu.

L'orgueil ne veut pas devoir, l'amour-propre ne veut pas payer.

Il faut ménager le vicieux, sans composer avec le vice.

Dans toutes les professions, chacun affecte une mine et un extérieur pour faire paraître ce qu'il veut qu'on le croie.

Ce qu'on nomme libéralité n'est souvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

Il est difficile d'aimer ce que nous n'estimons point, mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous.

C'est autoriser le vice, que de vivre dans des liaisons familières avec les vicieux.

Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions, si le monde voyait tous les motifs qui les produisent.

Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer nos défauts à un ami; c'est de lui faire voir les siens.

On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.

Trois causes principales de rupture : on est trop facile à écouter, trop prompt à croire, et trop rigoureux à exiger.

Ce qui se fait dans la passion, se fait toujours contre la raison, et donne dans la suite de grands sujets de repentir : un moment de colère, une parole dite dans la chaleur, coûtent quelquefois des regrets qui durent toute la vie.

Les passions et les mauvaises habitudes mènent toujours plus loin qu'on ne pense.

La coutume, l'intérêt et la passion conduisent la plupart des hommes, et non pas la raison.

Le véritable mérite ne consiste pas dans les grands avantages de l'esprit, ou du corps, ou de la fortune, mais dans le bon usage que nous fesons de ces choses.

Le véritable mérite est toujours accompagné d'honnêteté et de modestie, comme le faux l'est de vanité et de fierté.

Les belles paroles et les grandes promesses ne font impression que sur l'esprit des fous.

Si nous voulons savoir ce qu'on dit de nous en notre absence, il n'y a qu'à faire réflexion sur ce que l'on dit des autres devant nous.

Dans les ruptures, il ne faut pas déchirer l'amitié ; il faut la découdre.

Le sage peut être trompé la première fois ; la seconde, on trompe l'imprudent. Les Turcs ont un proverbe : *Si tu me trompes une première fois, tant pis pour toi ; si tu me trompes une seconde fois, tant pis pour moi.*

Rien n'est plus capable de confondre nos ennemis que la patience dans les injures : celui qui s'offense

facilement, leur découvre ordinairement son foible, et leur donne occasion d'en profiter.

La patience est le remède le plus sûr contre les calomnies; le tems, tôt ou tard, découvre la vérité.

Il y a plus de gloire à pardonner, qu'il n'y a de plaisir à se venger.

Les plaintes et les reproches ne guérissent de rien, ne servent ordinairement qu'à faire mépriser ceux qui les font.

Il est inutile de reprendre les personnes qui ne veulent pas connaître leurs défauts, ou qui ne veulent pas les avouer.

Il est bien difficile de corriger ses défauts, lorsqu'ils sont soutenus par la bonne fortune : on croit toujours avoir raison lorsqu'on est riche.

On ressemble ordinairement aux personnes que l'on fréquente ; c'est ce qui nous doit obliger de n'avoir commerce qu'avec des gens sages et honnêtes.

L'opinion dispose de tout; elle fait la beauté, la justice et le bonheur, qui est tout dans le monde.

Quatre choses nécessaires au bonheur de la vie : santé, tranquillité d'esprit, fortune, amis sincères.

Les finances publiques sont le sang et la sueur du peuple ; il ne faut les employer qu'à des choses purement nécessaires.

La pédanterie est un vice d'esprit encore plus que de profession : il y a aussi bien des pédans à la cour et dans la ville, que dans les colléges ; il y a même des femmes pédantes qui font les savantes, qui ont plus de lecture que de bon sens, qui font parade de leur savoir, et qui tournent leur conversation sur la science dont elles sont possédées.

Les républiques doivent se gouverner chacune selon sa méthode; celle qui se conduit par la prudence, doit agir prudemment ; par la finesse, finement ; les

républiques de Hollande, de Venise, de Suisse, ont toutes leur politique particulière, et ainsi des autres.

Les demi-savans ressemblent aux petits merciers qui ne sont curieux qu'en peignes de cornes, en diamans d'Alençon, et autres menues denrées, et qui ne manient que de la petite monnaie.

La vie de l'honnête homme est divisée comme une comédie en cinq actes. 1. L'innocence. 2. Les passions de la jeunesse. 3. L'étude des sciences dans un âge plus avancé. 4. Les honneurs et les emplois. 5. La piété et le repos conviennent à la vieillesse.

Quand on vit long-tems, on ne reste sur la terre que pour survivre à ses amis, à ses proches, et le plus souvent à soi-même ; car une vieillesse languissante et incommode est pire que la mort.

L'empereur Tibère disait qu'un homme parvenu à l'âge de trente ans, devait être son médecin à soi-même ; car pour peu de lumières qu'on ait, chacun doit mieux connaître son tempérament, qu'un homme qui ne nous voit qu'en passant.

Olympias, pour réprimer la vanité de son fils Alexandre-le-Grand, qui se vantait d'être fils de Jupiter Hammon, lui disait : je vous prie de ne me point brouiller avec Junon, c'est une dangereuse rivale.

Le pape Sixte V disait ordinairement qu'il ne connaissait que trois personnes qui sussent régner ; lui, le roi de Navarre et la reine Elisabeth. Les Anglais, après sa mort, la nommèrent le roi Elisabeth, et son sucesseur, la reine Jacques.

Asclépiade soutenait qu'il n'y avait que quatre moyens pour aller au-devant des maladies, faire diète, faire exercice, se frotter le corps d'un linge blanc, et se promener, ou à pied, ou à cheval.

Charles-Quint donna pour maxime au roi Phi-

lippe II, son fils et son successeur, de ne faire les affaires que de ceux qui feraient les siennes.

C'est être heureux que de n'avoir ni ambition, ni procès, ni enfans, ni femmes, que de pouvoir se passer de la servitude, et sur-tout de se bien porter, parce que la santé est le premier et le plus sensible de tous les biens, et celui pour lequel tous les autres sont à desirer.

Après la santé, qui est le premier de tous les biens, il n'y en a point que l'on puisse comparer à un ami.

Conrad Celte disait qu'il n'y a point de plaisir solide que celui qui n'est suivi d'aucun repentir; que le vin, le sommeil, la philosophie et un ami sincère, étaient les quatre véhicules de la vie de l'homme.

Bias estimait heureuse une république où les lois sont plus écoutées que les avocats : Cicéron veut que le magistrat ne soit autre chose qu'une loi qui parle.

Un homme à qui Jean II, surnommé le magnanime, roi de Portugal, avait refusé une grâce, le remercia de la bonté qu'il avait pour lui : Hé, de quoi me remerciez-vous, lui dit le roi ? De la prompte expédition et de la bonté que vous avez, sire, de m'épargner le peu d'argent que je puis avoir, et que j'aurais dépensé inutilement à la cour, si l'on m'y avait plus long-tems fait languir : le roi lui accorda la grâce qu'il venait de lui refuser.

Des quarante-deux empereurs qui succédèrent à César jusqu'à Charlemagne, on en pourra compter plus de trente qui ne moururent point de leur mort naturelle; entre ceux-là, quatre se tuèrent eux-mêmes; six périrent par les brigues de leurs créatures, de leurs frères, et de leurs enfans

Philippe de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand, écrivit à Aristote en ces termes : Il m'est né un fils, et ce n'est pas tant de cette naissance que je remercie

les dieux, que d'être venu dans un tems où vous aurez soin de l'élever et de le rendre digne de moi par l'éducation qu'il tiendra de vous.

Desbarreaux étant un jour fatigué de revoir un procès qu'il devait rapporter, et fâché de perdre le tems à une occupation aussi désagréable, fit venir les parties, et donna au demandeur toute la somme qui fesait le sujet de la contestation; et finissant ainsi la plaidoierie, jeta tous les papiers dans le feu.

M. de Vivonne, passant le Rhin à Tolhuis, dit à son cheval qui broncha au milieu du fleuve: ne t'avise pas de faire mourir un amiral dans l'eau douce. Il faut avoir l'esprit bien présent, et beaucoup de sang froid pour dire des plaisanteries dans un si grand péril.

C'est un avantage d'être né d'une bonne maison, mais il ne faut pas s'en trop faire accroire: on n'a guère de vertu, quand on ne peut se faire estimer que par celle de ses ancêtres.

On se plaignait des ingrats devant un homme qui avait l'âme belle, et qui aimait à faire plaisir: ne savez-vous pas, dit-il, qu'il faut perdre plusieurs bienfaits, pour en bien placer un. Soyez honnête et généreux par rapport à vous seul, et jamais par rapport aux autres: la vue de la reconnaissance gâte le bienfait.

Le cardinal de Richelieu avait coutume de dire qu'il ne connaissait en Europe que trois hommes véritablement savans; Hugues Grotius, Hollandais et ambassadeur en France pour la reine Christine de Suède; Jacques Usser, Irlandais, archevêque d'Armach, et Jérôme Bignon, avocat général au parlement de Paris: ces trois grands hommes étaient contemporains du cardinal, et l'on peut dire que

presque tous les ouvrages sortis de leurs plumes sont autant de chefs-d'œuvre.

Jules-César étant tombé de cheval en Afrique, où il était allé pour conquérir cette partie du monde, dit : C'est bon signe que l'Afrique soit sous moi ; ce n'est pas une chûte, c'est une prise de possession.

L'antiquité tenait pour très-heureuse une dame Lacédémonienne, nommée Lampori, parce qu'elle avait été fille de roi, femme de roi et mère de roi. Le bonheur d'Anne-Marie d'Autriche, de glorieuse mémoire, a été encore plus grand, car elle était fille de Philippe III, roi d'Espagne, sœur de Philippe IV, femme de Louis XIII et mère de Louis XIV.

M. de Benserade, dans un éloge du roi qu'il récitait à l'académie, pour marquer l'empressement que les Parisiens avaient témoigné pour le recouvrement de la santé du roi, disait : Le marchand quitte son négoce pour aller aux pieds des autels ; l'artisan quitte son ouvrage ; le médecin quitte son malade, et le malade n'en est que mieux.

Un président de Rouen demeura court en haranguant Henri IV ; le roi dit : il ne faut pas s'étonner de cela ; les Normands sont sujets à manquer de parole.

Le feu prince d'Orange, au désespoir d'avoir été battu à Fleurus, à Leuse, à Steinkerque et Nerwinde, et fulminant contre l'ascendant que le maréchal de Luxembourg avait sur lui, disait : *Est-il possible que je ne battrai jamais ce bossu-là* ? M. de Luxembourg en ayant été informé, répondit : *Comment sait-il que je suis bossu, il ne m'a jamais vu par derrière ?* La même chose a été dite de M. le marquis de Mézières, lieutenant-général des armées du roi, gouverneur d'Amiens, et un second Luxembourg pour la valeur : c'est celui qui s'est si fort

distingué à la bataille de Fleurus, contre le prince de Valdeck, et qui fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la célèbre victoire qui y fut remportée à la gloire de la France.

Castellanus, qui était un homme d'érudition, s'insinua si fort dans les bonnes grâces de François I, qui aimait les savans, qu'il prenait plaisir à s'entretenir souvent avec lui. Ce prince lui demanda un jour s'il était gentilhomme ; et il lui répondit : Sire, vous savez qu'il n'y avait dans l'arche que trois hommes, fils de Noé, qui, après le déluge, multiplièrent le monde : je ne sais duquel je suis venu. Réponse qui plut tellement au roi, qu'il le fit son prédicateur, et le nomma quelque tems après à un évêché.

M. de Turenne a fait tant de belles actions, qu'il suffit de prononcer un nom si grand, pour ne rien faire attendre de médiocre. Il avait un fond de probité et de désintéressement à l'épreuve de tout. L'armée du roi, qu'il commandait, étant en Allemagne, une ville neutre, qui apprit qu'elle allait de son côté, eut peur qu'elle n'y laissât des marques de son passage, députa vers lui pour lui représenter que l'armée ne pouvait passer par-là sans y causer une perte considérable ; que s'il lui était possible de lui faire prendre une autre route, elle lui en aurait une sensible obligation, et que pour la dédommager d'un jour ou deux de chemin qu'elle aurait à faire, la ville le suppliait de lui faire la grâce d'accepter cent mille écus. *Votre ville*, leur dit M. de Turenne, *me fait plaisir d'en user comme elle fait ; mais je ne puis, en conscience, accepter les cent mille écus qu'elle m'offre, par la raison que je n'ai jamais eu l'intention d'y passer.*

M. le Camus, évêque de Bellay, un des plus dignes

prélats de son siècle, n'était pas favorable aux religieux; il trouvait à redire jusqu'à leurs révérences, qu'il appelait intéressées, et disait entr'autres choses, *que les révérences, sur-tout de certains religieux, ressemblent à des cruches qui ne se baissent que pour se remplir.*

Le ver se met aux meubles, la rouille au fer, la vanité aux richesses, et la présomption au mérite.

La physionomie n'est pas une règle qui nous soit donnée pour juger les hommes; elle ne peut que servir de conjectures.

Dire des gens qu'ils ont de l'esprit, ce n'est pas en dire autant de bien que l'on s'imagine; il faut pouvoir ajouter qu'ils en font un bon usage, sans cela ce n'est rien dire.

La reconnaissance de la plupart des hommes n'est qu'une secrète envie de recevoir de plus grands bienfaits.

La santé de l'ame n'est pas plus assurée que celle du corps; et quoique l'on paraisse éloigné des passions, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter, que de tomber malade quand on se porte bien.

Souvent notre repentir n'est pas tant un regret du mal que nous avons fait, qu'une crainte de celui qui nous en peut arriver.

La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau; elle lui donne de la force et du relief.

Il y a peu de femmes si parfaites, qu'elles empêchent un mari de se repentir, au moins une fois, d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.

plus craindre dans la disgrâce, qu'il ne craint lui-même.

Les grands hommes ont un air de prospérité dans la mauvaise fortune, et beaucoup de modération dans la bonne.

La plupart des femmes ont plus de douceur hors de leurs maisons que chez elles.

L'argent est un bon serviteur et un méchant maître.

Ceux qui gouvernent sont comme les corps célestes, qui ont beaucoup d'éclat, et qui n'ont point de repos.

La mort est honteuse dans la fuite, glorieuse dans la victoire.

La fortune domine en tout; elle rend toutes choses célèbres ou obscures, plutôt par caprice que par raison; elle ne peut, ni donner, ni ôter à personne la probité et les autres bonnes qualités de l'âme.

La reconnaissance rend la libéralité plus agréable; l'ingratitude la rend plus éclatante.

Les choses les plus médiocres, quand elles sont dites à propos, plaisent davantage que les meilleures choses du monde dites à contre-tems.

L'esprit s'use; les sciences en sont les alimens: elles le nourrissent.

L'on doit se taire sur les grands; il y a presque toujours de la flatterie à en dire du bien; il y a du péril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, et de la lâcheté quand ils sont morts.

L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver beaucoup aux autres; celui qui sort de son entretien, content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement.

L'on confie son secret dans l'amitié, mais il échappe dans l'amour.

Un juge refusant un présent d'une partie : *C'est de peur*, dit-il, *d'être ingrat ou injuste.*

On disoit à un Gascon, qui était dans un embarras : *Faites reculer votre cheval : Il est du pays*, dit-il, *il ne recule point.*

Le vin est le miroir de l'homme, il fait paraître ce qu'on a dans le fond de l'âme.

La prévention est le poison du jugement.

Voulez-vous être riche, ne desirez rien.

Le vin pris avec excès nuit à la beauté, à la santé et à la chasteté.

Celui qui commence un procès, plante un palmier qui ne donne jamais de fruit à ceux qui l'ont planté.

Plaider, est l'art de s'égorger avec la plume.

La prudence est la vertu des personnes qui dirigent, et la docilité est la vertu de celles qui sont dirigées.

L'avarice est une pauvreté criminelle.

Jouer, c'est jeter son bien dans la mer pour l'aller recueillir sur le rivage.

Les faux amis sont comme l'ombre du cadran qui paraît quand le ciel est serein, et qui se cache quand il est nébuleux.

La science est un trésor plus précieux que les richesses ; par-conséquent il vaut mieux être pauvre qu'ignorant.

Les racines des sciences sont amères, mais le fruit en est doux.

La beauté de l'esprit donne de l'admiration, celle de l'ame de l'estime, celle du corps de l'amour.

Un homme heureux n'est pas celui qui a tout ce qu'il desire, mais celui qui ne desire point ce qu'il n'a pas.

Le moyen le plus sûr pour ne se brouiller jamais avec ses amis, est de ne prêter ni emprunter.

La vraie politesse est le précis de toutes les vertus morales.

Ce n'est pas dans les jeux où l'on risque sa fortune, où se trouve le plus de témérité ; je m'étonne presque autant de voir les hommes risquer, dans des établissemens, leur satisfaction et les plaisirs de la vie.

Ce n'est point l'abondance des biens qui nous rend heureux, c'est l'usage qu'on en fait.

Les rapports nuisent toujours à celui qui les fait, à celui à qui on les fait, et à celui de qui on les fait.

La prospérité donne des amis, l'adversité les éprouve.

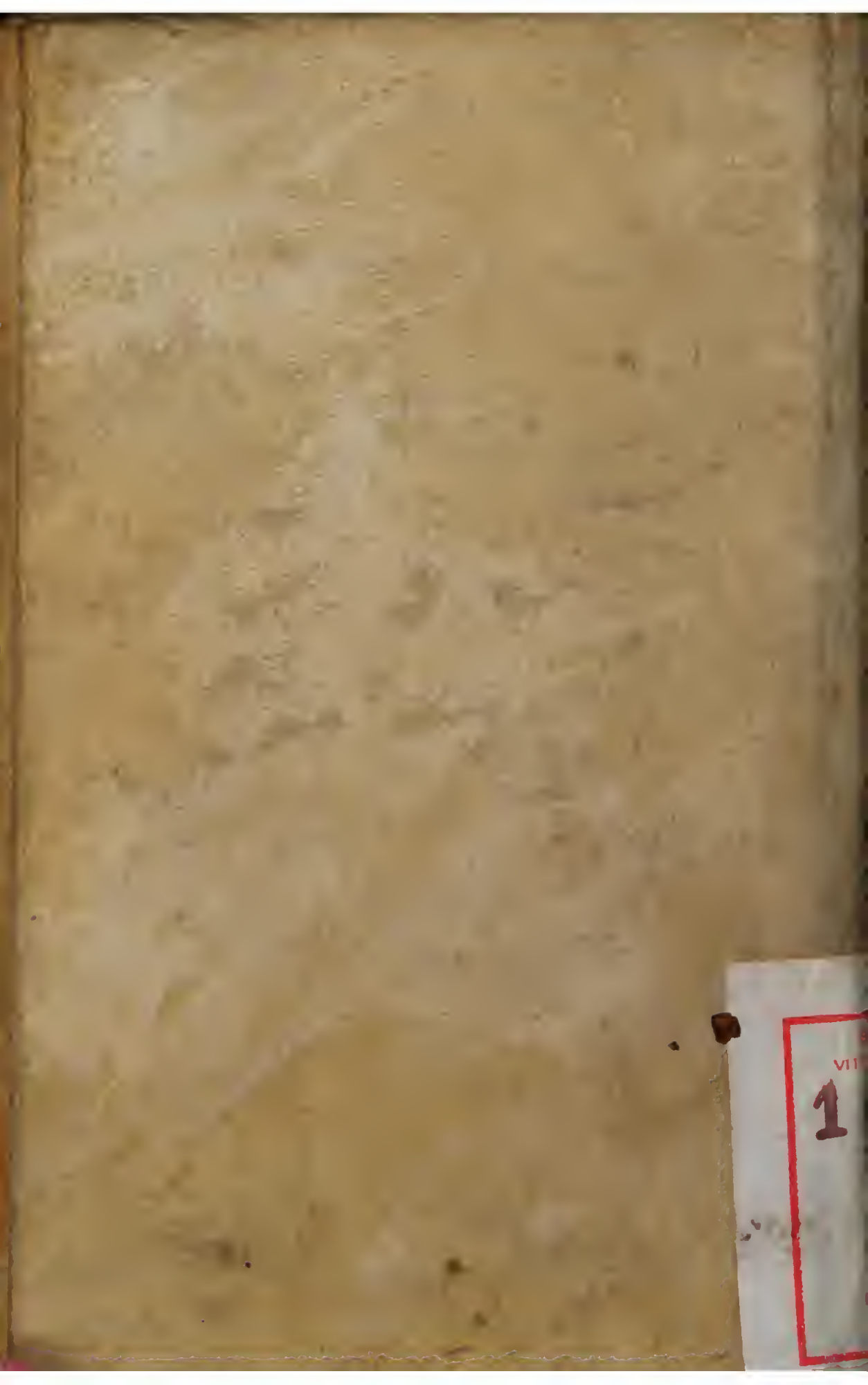
La libéralité est un trait de beauté contre lequel peu de cœurs sont à l'épreuve.

Le plus sûr moyen de se venger de ses ennemis, c'est d'être honnête homme.

Les promesses font agir, les présens font cesser d'agir.

Louis XII, voulant faire la guerre au duc de Milan, demanda à Jacques Trivulce, très-grand capitaine, quelles provisions étaient le plus nécessaire ; il lui répondit : trois choses y sont très-essentielles, de l'argent, de l'argent, et encore de l'argent.

FIN.

VAI 1537559

142 B28